FRÉDÉRIC LE LION.

PARIS.—IMPRIMERIE DE POMMERET ET GUÉNOT,
RUE MIGNON, N° 2.

~~LF~~
~~D240f~~

FRÉDÉRIC LE LION

PAR

JULES A. DAVID.

I.

162510.
31.5.21.

PARIS.
WERDET ET COMP., RUE CHRISTINE, 10.

1840.

PREMIÈRE ACTION.

PQ
2217
D3F6
t.1

LIEU DE LA SCÈNE.

UN CAFÉ FASHIONABLE.

PERSONNAGES MUETS.

CINQ OU SIX JEUNES GENS ASSIS SUR UN DIVAN CIRCULAIRE; PLUS DES CIGARRES, DES GROGS AMÉRICAINS, ET UNE LAMPE A ESPRIT DE VIN.

SEUL PERSONNAGE PARLANT.

FRÉDÉRIC LESPARS, LION AU PREMIER DEGRÉ.

INUTILE DE FAIRE LA DESCRIPTION DE SA PERSONNE ET DE SON CARACTÈRE, ELLE RESSORTIRA ASSEZ DU RÉCIT QUI VA SUIVRE, ET DES DEUX AUTRES ACTIONS QUI COMPLÈTENT AVEC CELLE-CI UNE TRILOGIE RAISONNÉE.

FRÉDÉRIC DONC COMMENÇA AINSI :

I

— Ma position est si belle, mes très-chers, qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en abuser. Un homme qui possède le mot d'une énigme et qui consent à le divulguer, n'a-t-il pas une supériorité marquée sur ceux qui l'écoutent; ne ressemble-t-il pas à une coquette qui laisse

tomber son gant devant le plus fidèle, le plus soumis, le plus aveugle de ses adorateurs? Toutes les impertinences n'ont-elles pas dans sa position même une excuse?

Les bienfaiteurs anonymes sont rares, on veut bien obliger ses amis, mais à la condition par eux de s'avouer obligés. M. de Monthyon lui-même, en se constituant le rémunérateur annuel de la vertu, n'a pas suffisamment désintéressé sa vanité : en choisissant l'Académie française pour chargée d'affaire, il savait bien que celle-ci lui rendrait en belle monnaie d'éloges ce qu'il donnait à la vertu en espèces sonnantes, bruit pour bruit, échange de valeurs, voilà tout. Le bienfait est vaniteux, la reconnaissance est bavarde, partant quittes.

Or, messieurs, je sais une histoire que vous

voulez apprendre, je vous la dis, vous êtes mes obligés; une histoire est aussi un bienfait. Je veux être bon prince cependant, et ne vous faire sentir que raisonnablement ma générosité, mais je dois vous dire que je tiens à votre reconnaissance.

Ceci s'appelle un préambule, et j'en resterais là si, à côté des réflexions générales que je viens de vous soumettre, je ne devais pas indiquer, comme il convient à ma vanité, une remarque particulière qui rehausse encore le prix du bienfait et vous oblige plus étroitement à mon égard : dans cette histoire, j'occupe moi-même une place, je joue presque un rôle, rôle secondaire, il est vrai, mais enfin cela ne suffit-il pas pour donner à ma relation une couleur personnelle et intime, une apparence de récit autobiographique? Je voudrais bien à la fin de cette phrase glisser adroitement ces deux mots : Mémoires inédits, mais le mot et

la chose sont usés ; d'abord parce que mémoire est synonyme de mensonge, ensuite parce que rien n'est plus connu que ce qui est inédit, à peu près comme les parades de Bobèche, qui n'ont jamais été imprimées, mais que les enfants savent par cœur. Donc je m'en tiens là, et j'entre en matière.

Il y a six mois environ, une nouvelle étrange se répandit dans le monde; quand je dis le monde, c'est le nôtre, monde à part, qui s'agite dans un rayon convenu, sur un terrain circonscrit, petite cité dans la grande, dont le territoire se compose de deux cents pieds carrés, borné au nord par le café Cardinal, et au sud par le Divan du passage de l'Opéra. Cette nouvelle, timide d'abord et rasant le sol comme la calomnie, grandit peu à peu, et finit par un magnifique coup de tonnerre qui rappelait presque cette retentissante et épouvantable phrase de Bossuet : Madame se meurt! Madame est morte!... Louise part, Louise est partie!...

partie avec un Anglais, en chaise de poste, partie pour ne plus revenir, enlevée, disparue, envolée! Vous qui ne connaissez pas Louise comme moi, vous ne pouvez juger aussi sûrement l'effet d'une aussi foudroyante nouvelle, quoique par induction vous puissiez à peu près le comprendre.

Ainsi, je vous l'ai dit, notre horizon est très-borné, notre existence très-rétrécie, à un pas du centre vous trouvez la circonférence; ces grands événements qui nous bouleversent sous notre latitude sont parfaitement ignorés sous les latitudes étrangères même les plus rapprochées, à la Magdeleine par exemple. Or, dans notre monde, et pour vous comme pour moi, mes très-chers, il n'existe à Paris qu'une vingtaine de femmes, celles-là seules ont un nom, et sont vraiment des femmes. Les autres sont des créatures à deux pieds, il est vrai, comme celles-là, portant robes et chapeaux, mais voilà tout; elles usurpent évidemment le titre

qu'elles ont; leur toilette, leurs coquetteries, les intrigues qu'elles affichent, mensonges, artifices grossiers pour nous faire croire à la qualité de femmes qui leur manque. Ce sont des fantômes sans corps, des mannequins qui veulent simuler la vie. Ne vous y trompez pas, elles mentent en tout, elles ne vivent pas, elles ne sont pas coquettes, elles n'ont pas de vraies intrigues, elles ne sont pas femmes.

A quoi bon, d'ailleurs, vous démontrer cette vérité, à vous, mes très-chers, qui êtes mes compatriotes, qui menez comme moi une existence excentrique, qui professez mon culte? La grisette qui s'en va le dimanche, en robe blanche, avec son amoureux danser au bal de Saint-Cloud, est-ce une femme, cela? La bourgeoise, en robe de soie, qui entretient une correspondance clandestine avec un employé à 1,200 francs, est-ce une femme encore? Non pas. Les seules femmes, les vraies femmes sont celles que nous connaissons; elles ne sont

ni mariées, ni veuves, ni filles. A la manière dont elles portent leur chapeau, à ce gracieux geste de la main droite qui est plus qu'un salut et pourtant un peu moins qu'une promesse, on reconnaît tout d'abord leur race et leur origine, *incessu patuit dea;* elles ont une langue qui n'appartient qu'à elles, et que nous seuls comprenons. Nul ne sait d'où elles viennent, et encore moins où elles vont; elles passent comme des oiseaux dans l'air. Dans cette société arrangée par cases comme une boutique d'apothicaire, étiquetée chaque jour et numérotée, elles seules n'ont ni case, ni numéro, ni étiquette; leur patrie est la nôtre, elles n'appartiennent à aucune nation; sans être Anglaises, ni Allemandes, ni Françaises, elles sont pourtant Anglaises, Françaises et Allemandes à la fois, filles bohèmes, si vous voulez, qui n'ont pas eu de berceau, mais qui vivent et chantent, comme les hirondelles, aux lieux où brille le soleil.

Aussi lorsqu'une de ces vingt *poésies*, qui font notre seule *poésie* à nous, s'évapore et disparaît, vous savez quel événement c'est là, quel malheur! quelle catastrophe! N'est-ce pas une partie de nous-mêmes qui se déchire, un anneau de la chaîne de nos jours qui se rompt? Vous comprenez maintenant l'effet prodigieux de cette nouvelle, d'abord insinuée sous le manteau, puis éclatant tout à coup au grand jour : Louise Brumenthal est partie!... Vous vous rappelez combien de fois vous avez pétri l'asphalte des boulevarts en répétant, à son propos, ces deux éternelles questions qui agitent le monde, et résument toute la destinée humaine : *Comment? Pourquoi?*

Le Jokei's-Club lui-même, ce paradis terrestre dont nous sommes encore éloignés, mes très-chers, de la longueur de plusieurs chevaux, prit un vif intérêt à cette nouvelle. Quoi! Louise partie! Louise, une femme d'élite entre les femmes d'élite! Louise, un type! un

modèle! le résumé le plus parfait de toutes ces adorables imperfections qui, pour nous, constituent la femme! Vous l'avez tous vue, messieurs; vous savez quelle grâce innée émane de sa personne et se communique aux plis de sa robe, aux ondulations de son voile, à la frange de son mantelet. Vous savez avec quelle délicieuse *crânerie* elle passait tête haute entre le feu croisé d'une double haie de regards! Ceci, messieurs, est une remarque que je vous demande la permission de développer.

Peu de femmes savent être regardées : les unes baissent les yeux comme des pensionnaires et affectent une timidité qui n'est plus de notre époque; les autres détournent la tête avec un dédain qui n'est jamais dans la nature; celle-ci, dans son embarras, répare, à chaque coup d'œil qu'on lui lance, un dommage de toilette qui n'existe pas; celle-là raidit les jarrets comme un maître d'armes, et rend coup pour coup, provocation pour provocation. Ces dif-

férentes manières accusent également des faiblesses de constitution, des vices d'intelligence ; la timidité est hypocrisie, le dédain est sottise, la confusion est ignorance, la superbe est effronterie.

Louise n'avait aucun des défauts que je signale ; pour le vulgaire elle avait l'air si naturellement fier, si indifférent, que le regard qui s'était hasardé à chercher le sien n'y revenait jamais à deux fois ; pour les petits jeunes gens bien ignorants et bien boursouflés, qui tranchent du matamore et essaient de suppléer par l'impertinence aux caractères de la virilité qui leur manquent, elle avait un certain clignement d'yeux moqueur et doux à la fois, semblable à l'ironie d'un homme qui raille un enfant. Joignez à cela un plissement imperceptible de la lèvre, épigramme intraduisible, et qu'elle seule a traduite une fois par ces mots adressés à un de ces aventuriers imberbes qui la fatiguait de son opiniâtreté : « Mon petit jeune homme, si

j'avais l'honneur de connaître madame votre mère, je lui conseillerais de garder ses enfants chez elle, ou de les mieux élever. » Mais quand par hasard elle rencontrait sur son passage un de ces hommes à la tournure carrée, bien lustrés, bien luisants, papillons en bottes fortes, Lovelaces de caserne, qui croient toujours qu'une femme s'emporte à la baïonnette comme les forteresses qu'ils n'ont jamais emportées, c'est alors qu'elle déployait toutes les ressources de son esprit, toute l'énergie de son courage. Avec quelle ingénieuse légèreté elle deviait de son chemin pour l'éviter, sans avoir l'air de fuir; et quand la rencontre devenait indispensable, quand la bataille ne pouvait plus s'ajourner, avec quelle vivacité méridionale elle relevait la tête! Une autre eût pressé le pas, elle le ralentissait; une autre eût baissé son voile et accordé ainsi la victoire à la fatuité insolente et grossière, Louise, tout au contraire, soutenait le choc sans forfanterie, mais sans

faiblesse, non pas qu'au fond de l'âme elle ne fût parfois cruellement mortifiée. Et quelle est la Parisienne qui n'éprouve pas des mortifications de cette espèce ! Mais elle dissimulait ses mouvements intérieurs avec un admirable sang-froid, quitte à s'en dédommager après par une de ces saillies qui allaient si bien à la tournure de son esprit. A la suite d'un accident de cette nature, je me rappelle qu'elle me dit un jour en me rencontrant, avec un sourire de dépit trempé de larmes : « Je quitterai Paris, monsieur, je le quitterai; il n'y a pas moyen de vivre dans une ville où l'on rencontre à chaque pas des omnibus, un tas de pavés ou un homme qui vous barrent le passage. »

Si je me suis étendu sur cette particularité, c'est, mes très-chers, que le *savoir* être regardée est pour les femmes, et surtout pour les femmes qui sortent souvent seules, non seulement une science utile, mais une nécessité de premier ordre : une provinciale aimera

mieux mourir que d'entreprendre seule un voyage à travers nos rues et nos boulevarts; c'est que aussi je veux vous faire apprécier Louise, et, par ce que je vous ai dit, vous pouvez déjà la connaître. L'esprit d'un homme se peint dans son regard; pour les femmes, c'est le contraire : il faut les juger à la façon dont elles se laissent regarder.

Du reste, cette faculté de contr'intuition, que Louise possédait à un degré si éminent, n'était qu'une introduction à l'esprit le plus souple, le plus gai sans trivialité, le plus railleur sans amertume. Légère et adorable créature, tendre par caprice, colère par bouffées, rêveuse par accident, caractère prismatique, se décomposant et se recomposant à l'infini, et arrivant par demi-teintes à la clarté la plus éblouissante, à la lumière la plus pure; vive comme un oiseau, insouciante comme un enfant, prodigue comme une fée; traitant ses caprices en enfants gâtés, n'écoutant que les

fantaisies de son imagination, n'ayant de chagrin que juste ce qu'il en faut pour tempérer par la mélancolie les élans d'une gaieté qui deviendrait monotone. Que vous dirai-je encore? mon haleine est à bout, les paroles me manquent, et je suis obligé d'en emprunter : riante, sémillante, pleine de grâces et de délices, à peu près comme la fiancée de Figaro, avec quelque chose de plus pour nous, l'innocence de moins.

Quant à sa beauté, je voudrais vous en parler, non pour vous qui la connaissiez, mais pour moi qui aime à parler d'elle longuement et sous toutes les faces ; mais à quoi bon? En vous la peignant au moral, ne vous l'ai-je pas décrite au physique? Au point que si quelqu'un de ceux qui m'écoutent ne l'avait pas encore rencontrée, il la reconnaîtrait à coup sûr sans l'avoir jamais vue. Il s'écrierait, en apercevant une femme ni trop petite ni trop grande, les cheveux blonds, les yeux d'un bleu céleste, la

taille flexible et fuyante, le cou merveilleusement attaché, le pied petit et cambré : c'est elle, c'est Louise de Brumenthal!

Le dithyrambe que je viens de vous réciter en faveur de Louise me servira de transition, faute d'une meilleure. Faire son éloge aussi complétement, aussi chaleureusement, n'est-ce pas vous dire l'effet que produisit en moi la nouvelle de son départ? Louise partie! m'écriai-je avec tout le monde, cela est incroyable, cela est impossible; mais outre mon étonnement, j'en ressentis au fond de l'âme une commotion douloureuse : je la connaissais depuis quelque temps, sans être encore admis dans son intimité, je n'étais déjà pas étranger pour elle; quelquefois elle se laissait aller avec moi à des demi-confidences, à des médisances sur ses amies, ce qui est une des plus grandes preuves de bienveillance que puisse vous donner une femme. Je n'étais pas encore au nombre de ses familiers, mais j'aspirais à l'être,

et j'y attachais un très-vif intérêt : tout en elle m'avait séduit, la souplesse de son esprit, ses allures indépendantes, ce prestige de coquetterie qui l'entourait, enfin je me sentais (remarquez que je dis ceci en baissant les yeux), je me sentais disposé à l'aimer.

Je sais, messieurs, tout ce que le mot aimer a d'insolite dans la bouche qui le prononce, et pour les oreilles qui l'écoutent. Menant une vie exceptionnelle, nous nous sommes fait sur les sentiments ou sur les besoins du cœur un système à part; nous tenons à honneur de traiter comme un simple passe-temps, comme une distraction accidentelle, ce qui fait l'occupation la plus sérieuse des autres hommes. Ces grandes passions qui dévorent la jeunesse et l'entraînent dans un cercle d'espérances mensongères, de désirs inassouvis, sont à nos yeux des amusements permis, mais qui ne doivent pas nous absorber : une femme est un accessoire dans notre existence, jamais un but unique,

un principe essentiel. Nous n'acceptons de l'amour que ses plaisirs, et nous laissons au vulgaire ses flammes dévorantes, ses terribles inquiétudes, ses poétiques et continuels soucis; les livres des poètes nous paraissent des rêveries bonnes au plus à endormir les enfants, et nous nous faisons fort de rompre le lendemain, et le sourire à la bouche, le lien formé de la veille. Je ne veux pas examiner, mes très-chers, si en cela nous sommes de bien bonne foi, si notre scepticisme n'est pas plutôt de la forfanterie que du courage, si nous ne ressemblons pas un peu à ces fantômes aux grands bras qui trompent la folle imagination du héros de la Manche, géants de loin, moulins à vent de près. Je tiens notre système pour bon, nos maximes pour vraies, mais je m'accuse humblement d'avoir menti à notre système, failli à nos maximes; je suis un renégat, j'aimais Louise.

Ainsi que je vous l'ai dit, la nouvelle de son départ me consterna : partie avec un Anglais!

quelle pitoyable chute, quel dénoûment incroyable à force de trivialité; avec un Anglais, comme les pensionnaires qui se font enlever, comme les modistes qui ont envie de prendre l'air de la mer. Louise, une si admirable fille, faire une fin de si mauvais goût, suivre en 1839 les traditions de 1816!

Vrai! c'était un anachronisme! Aussi, dans ma colère, je me laissai aller à des déclamations contre les Anglais comme on en faisait au temps de l'Empire; je trouvais leur conduite, leurs manières, leur langue misérables; je les traitais de *forbans, d'orgueilleux insulaires, d'écumeurs de mer;* je leur reprochais Waterloo et Sainte-Hélène, je remontais jusqu'à Pitt pour l'exécrer, je fustigeais d'importance Hudson Lowe; quand par hasard je passais à côté d'un Anglais, je lui lançais le regard le plus forcené, en grommelant entre mes dents, ainsi que faisaient les gamins il y a seulement une dizaine d'années: Goddem! je rêvais enfin le blocus continental.

Cet état désespéré dura quelque temps; puis, comme les suppositions absurdes, en dépit des chances qu'elles puisent dans leur absurdité même, doivent céder à l'influence d'une réflexion plus lente, d'une analyse plus soutenue; je compris qu'une pareille rage aussi peu fondée n'était pas le fait d'un animal raisonnable (définition de l'homme), cet animal fût-il amoureux à la dernière puissance, et qu'avant de se tenir pour convaincu, il fallait au moins chercher la pièce de conviction. J'allai au logement de Louise; elle était bien réellement déménagée. J'interrogeai le portier sur la forme et la date précise de son déménagement, et je ne trouvai rien dans ses réponses qui pût donner l'idée d'un enlèvement, d'une aventure à l'anglaise, de ce que les choristes de l'Opéra appellent *une fugue pour Calais*. Son déménagement s'était opéré selon le rite ordinaire, l'emballement des meubles n'avait accusé ni précipitation, ni préoccupation romanesques; elle était sortie de son apparte-

Il me laissa achever ma phrase avec un sang-froid tout à fait diplomatique; et, prenant un air de profondeur qui dans tout autre moment m'eût semblé un merveilleux enjolivement à annexer à ce grand type du portier parisien :

— Je vous comprends, répliqua-t-il, je n'ai rien vu dans la rue, auprès du fiacre, qui ressemblait à ce que vous dites, et pourtant j'ai assez d'expérience pour ne pas m'y tromper.

— Et où adresserez-vous les lettres que vous recevrez pour elle?

— Madame m'a recommandé de les rendre au facteur.

— Ainsi vous ne savez pas sa nouvelle adresse?

— Non.

— Elle ne vous a rien dit en partant?

— Rien.

— Que pensez-vous de ce départ?

— Je n'en pense pas.

— Croyez-vous qu'elle ait quitté Paris?

— Je ne crois rien.

A la tournure de précision négative que prenait l'entretien, je sentis qu'un plus ample informé devenait inutile; j'avais maintenant le canevas d'un mystère; c'était à moi de le débrouiller, à moi de chercher les conjectures les plus vraisemblables. Le portier avait parfaitement rempli la tâche sacramentelle qui se résume tout entière en ces deux mots écrits au frontispice de sa loge : *parlez au portier;* il m'avait répondu.

II

Une fois dans la rue, je me mis à fouiller ma cervelle en tous sens pour y trouver une explication raisonnable. Je ne sais par quelle fatalité cette recherche m'amena tout d'abord droit à l'absurde, mais à l'absurde le plus complet, le plus positif qu'on puisse imaginer.

Avez-vous vu des écoliers accrocher une carte trouée à jour à la ficelle d'un cerf-volant ? Entraînée par le vent, la carte tourne, file et disparaît ; ainsi fut-il de l'idée qui me vint en ce moment, et qui, poussée par une très-forte brise d'extravagance, grimpa avec la rapidité de l'éclair jusqu'aux régions supérieures de mon intelligence. Les détails de ce départ si calme, si empreint de résignation mélancolique, avaient probablement disposé mon esprit aux comparaisons ascétiques ; car, pour lui donner un sens, je me rappelai une vieille histoire biblique, l'histoire de la Magdeleine repentie. « Louise au couvent ! » m'écriai-je intérieurement ; puis, aussitôt cette bouffonnerie exprimée, un éclat de rire, également intérieur, l'accueillit au passage, et je me mis à me moquer de moi-même avec une verve impitoyable. Au couvent ! existe-t-il encore des couvents ? les Carmélites ne sont-elles pas disparues avec mademoiselle de La Vallière ? Henri IV est mort,

mon vieux ! et Louis XIV aussi ; et, en supposant qu'il existe encore des couvents, quelle fille imaginerait de finir ses amours par le cloître, eût-elle perdu le cœur d'un roi ?

Mon esprit demeura quelque temps inactif, comme épuisé par cet effort bucolique qui rappelait si bien le *parturient montes* d'Horace. Peu à peu je repris mon élan, et je continuai à errer en véritable paladin à travers le champ des conjectures.

Elle a fui devant un créancier impitoyable ou devant un adorateur gênant ? Elle est allée à Montmorency prendre du petit lait et manger des cerises ? Peut-être a-t-elle voulu tâter des eaux de Bade ? Peut-être est-elle dans quelque village de la Normandie près d'une vieille mère mourante, long-temps oubliée, et elle a voulu lui fermer les yeux ? Elle est à Paris ; elle est à la campagne ; elle est en province ; où peut-elle être ? où peut-elle ne pas être ? Brrrr !.... Entasse donc point d'interrogation sur point

Avez-vous vu des écoliers accrocher une carte trouée à jour à la ficelle d'un cerf-volant ? Entraînée par le vent, la carte tourne, file et disparaît ; ainsi fut-il de l'idée qui me vint en ce moment, et qui, poussée par une très-forte brise d'extravagance, grimpa avec la rapidité de l'éclair jusqu'aux régions supérieures de mon intelligence. Les détails de ce départ si calme, si empreint de résignation mélancolique, avaient probablement disposé mon esprit aux comparaisons ascétiques ; car, pour lui donner un sens, je me rappelai une vieille histoire biblique, l'histoire de la Magdeleine repentie. « Louise au couvent ! » m'écriai-je intérieurement ; puis, aussitôt cette bouffonnerie exprimée, un éclat de rire, également intérieur, l'accueillit au passage, et je me mis à me moquer de moi-même avec une verve impitoyable. Au couvent ! existe-t-il encore des couvents ? les Carmélites ne sont-elles pas disparues avec mademoiselle de La Vallière ? Henri IV est mort,

mon vieux ! et Louis XIV aussi ; et, en supposant qu'il existe encore des couvents, quelle fille imaginerait de finir ses amours par le cloître, eût-elle perdu le cœur d'un roi ?

Mon esprit demeura quelque temps inactif, comme épuisé par cet effort bucolique qui rappelait si bien le *parturient montes* d'Horace. Peu à peu je repris mon élan, et je continuai à errer en véritable paladin à travers le champ des conjectures.

Elle a fui devant un créancier impitoyable ou devant un adorateur gênant ? Elle est allée à Montmorency prendre du petit lait et manger des cerises ? Peut-être a-t-elle voulu tâter des eaux de Bade ? Peut-être est-elle dans quelque village de la Normandie près d'une vieille mère mourante, long-temps oubliée, et elle a voulu lui fermer les yeux ? Elle est à Paris ; elle est à la campagne ; elle est en province ; où peut-elle être ? où peut-elle ne pas être ? Brrrr !.... Entasse donc point d'interrogation sur point

d'interrogation, malheureux que tu es, détruis une hypothèse par une autre hypothèse, défais vingt fois, à la manière de Pénélope, un ouvrage vingt fois refait : qu'en résultera-t-il ? Comment démêleras-tu la vérité, qui est au milieu de cent mensonges, qui pourraient tout aussi bien être des vérités ? A l'aide de ton talent de psychologue amoureux, trouve donc le nom d'une rue, le numéro d'une maison ! Autant aller consulter mademoiselle Le Normand.

Cette conclusion inévitable ne me découragea pas. Gœthe a dit quelque part : « Si c'est impossible, cela se peut. » Je pris pour mon compte la maxime de Gœthe, et, avec la résolution d'une compagnie de cuirassiers qui s'apprête à faire une trouée au travers d'un régiment d'infanterie formé en carré, je me dis en relevant la tête : « Il faut que je la retrouve, je la retrouverai. » Je ne me demandai même pas quels moyens étaient en mon pouvoir; mon courage était celui du désespoir; j'avais

donc intérêt à rester aveugle. Aussi, dans cette battue que j'allais commencer, je ne songeai ni à suivre un plan préconçu, ni à tendre des filets, ni à combiner d'avance mes opérations stratégiques; je m'aventurais sans munitions et sans armes; un seul mot pour moi répondait à tout et suffisait à mon embrasement : le hasard.

Ainsi je me fis commis-voyageur au compte d'une maison de commerce qui aura, si vous voulez, pour raison sociale : Amour et Curiosité. Avant de courir la province, je voulus faire la place de Paris, et pour commencer, je m'exilai. Vous savez que dans le pays où nous vivons, et dont j'ai tracé, au commencement de ce récit, le plan topographique, mon absence fut passablement remarquée; quand par aventure l'un de vous me rencontrait et me racontait que mes amis étaient fort inquiets et qu'on me prétendait mort, vous vous rappelez avec quelle charmante hypocrisie je répondais : Je travaille!

C'est qu'en effet ma vie était complétement déplacée, je me trouvais jeté volontairement hors du cercle de mes relations et de mes habitudes; je ne songeais plus ni au Divan, ni au café Anglais, ni au salon du coin de la rue Louis-le Grand; tout ce monde, si plein et si vivant autrefois, était pour moi maintenant vide et mort, je n'y voyais plus qu'un corps sans âme, une thébaïde privée d'air et de lumière, et d'où l'esprit de Dieu s'était retiré : Louise ne l'habitait plus!

Toutes mes journées se passaient de la même façon. Depuis le matin jusqu'au soir j'errais dans les quartiers de Paris les plus opposés et les plus sauvages; après avoir épuisé la liste de toutes les promenades fréquentées, rendez-vous ordinaire des oisifs, les Tuileries, les Champs-Elysées, les concerts en plein vent, le manège, je me lançais dans les rues les plus ignorées, je découvrais chaque jour des pays inconnus.

Certes, ce serait un récit fort intéressant

pour vous, que le récit de mes découvertes : par exemple, ne vous récrieriez-vous pas, si je vous disais qu'il y a une contrée qui s'appelle l'Ile-Saint-Louis, où, le soir, toutes les lumières sont éteintes avant dix heures, toutes les portes fermées, toutes les bouches muettes, toutes les passions endormies, où l'on n'entend que le cri des chats qui se poursuivent, et les clameurs lointaines de quelques chiffonniers avinés? Ne seriez-vous pas au comble de l'étonnement, si je me mettais à vous décrire le faubourg Saint-Marcel, dont la principale rue se nomme la rue Mouffetard, espèce de tuyau d'égout à découvert, ourlé des deux côtés par deux lignes de maisons qui ressemblent à des chaufferettes, et qui se renvoient incessamment des senteurs inabordables à l'analyse? Que vous dirai-je encore? J'ai visité le Jardin-des-Plantes, j'ai vu le Luxembourg, j'ai abordé l'Hôtel-des-Invalides, toutes ces curiosités si chères aux provinciaux,

et que pas un Parisien bien né ne doit connaître.

Oui, las de chercher Louise au grand jour sans la trouver, je la cherchai à l'ombre des pétrifications monumentales, ou sous l'auvent des plus sales boutiques. Je crois, Dieu me pardonne, que je n'aurais pas reculé devant une taupière. J'ai dressé depuis un plan figuratif de tous les pays que j'ai vus, de toutes les rues que j'ai parcourues; je vous le montrerai en guise de pièces justificatives : vous y verrez des noms fabuleux, des rues du Chat qui pêche, de la Femme sans tête, du Puits qui parle, des Canettes, de la Huchette, de la Planchette, et cætera, et cætera, et quatre pages d'et cætera, ainsi que dit Beaumarchais dans ses mémoires.

Pendant quinze jours, messieurs, quinze mortels jours, je me livrai avec acharnement à cet exercice, qui vous semble avec raison incroyable; je devenais maigre comme un jokei

anglais ; j'aurais eu un prix aux courses de New-Market. Lorsque de loin j'apercevais une femme qui me rappelait Louise par la plus légère ressemblance, par le plus imperceptible détail, je courais à perte d'haleine pour la dépasser. Je me retournais, je la regardais, et c'était fini ; je m'arrêtais en m'en prenant à mon imagination malade, qui revêtait de vains fantômes des apparences de la réalité ! Je me promettais bien de ne plus me laisser prendre à d'aussi grossières amorces, et je recommençais l'instant d'après. Il est fâcheux que la langue parlée ne possède pas, comme la langue musicale, des signes particuliers pour augmenter la valeur d'un mot, d'une syllabe, d'une lettre; si l'on pouvait noter la parole, je mettrais pour me peindre ces trois lettres à la file, F, O, U, avec trois dièzes à la clef.

Un soir, après avoir parcouru le boulevart, séjourné quelques instants au concert du café Turc, et remonté jusqu'à la Bastille, je revenais

sur mes pas, prenant au hasard les rues qui se présentaient devant moi; je me trouvai, vers dix heures du soir, en plein Marais. A cette heure, tout était silencieux et presque désert, quelques honteuses lumières seulement projetaient çà et là autour d'elles leurs reflets affaiblis; comme s'il eût voulu s'associer à cette pensée de solitude et de mélancolie, le ciel abaissait lentement ses nuages gris et plombés sur les toits ternis des maisons centenaires; mon cœur aussi semblait en harmonie avec les teintes sombres de cette double décoration de la terre et du ciel. J'étais épuisé de mes courses inutiles, de mes espérances déçues; cette ombre insaisissable que je poursuivais avait pris une importance suprême à mes yeux par la continuité même et l'impuissance de mes efforts; le caprice était devenu passion, et le découragement de l'insuccès tournait au désespoir. Je marchais tête baissée, la main droite dans les plis de ma chemise que je tourmentais machi-

nalement, lorsqu'au détour d'une rue je me sentis heurté violemment par un passant qui marchait dans une direction opposée à la mienne, et que je n'avais pas entendu venir.

— Faites donc attention, m'écriai-je avec humeur, quoique enchanté au fond de pouvoir donner le change à mes pensées; ne pouvez-vous regarder devant vous?

— La question que vous me faites, répondit une douce voix de jeune homme, vous pourriez vous la faire aussi; je ne vous voyais pas, mais vous ne me voyiez guère; partant, quittes ou à peu près.

J'étais décidé ce soir-là à nier la logique elle-même.

— Monsieur, répliquai-je aigrement, quand on marche en aveugle, au moins ne doit-on pas courir; vous couriez, je marchais, et vous voulez que nous soyons quittes, moi qui ai reçu le choc, vous qui l'avez donné.

— J'ai tort, monsieur, je vous demande pardon, je suis très-pressé; bonsoir.

Et il glissa à côté de moi sans me laisser le temps de formuler la foudroyante réplique que ma mauvaise humeur me conseillait. Quand je me retournai, il était déjà à dix pas de moi, rasant les maisons comme une hirondelle. En ce moment, une idée subite me traversa le cerveau. Les amoureux, comme les joueurs, sont superstitieux. Je m'avisai de rattacher à l'objet de mes poursuites cet accident, assez commun d'ailleurs; dans ce jeune homme je me représentai un fil conducteur qui devait me mener jusqu'à Louise. Ses dernières paroles : « Je suis pressé, bonsoir; » sa distraction, dont j'avais reçu la preuve dans la poitrine; la douceur de sa voix, la prestesse de son allure et la légèreté de sa marche, tout cela me paraissait autant de symptômes révélateurs : j'aurais parié qu'il y avait de l'amour au fond de tout cela; et, comme la passion s'empare de tous les indices pour les

approprier à son usage, et, par une continuelle absorption, attire dans son cercle les choses les plus indifférentes et les éléments souvent les plus étranges, j'appliquai du premier coup cet amour à Louise, sans hésitation, sans incertitude aucune : un jeune homme qui courait à dix heures du soir et me heurtait devait être nécessairement amoureux de Louise ! Puissamment raisonné, n'est-ce pas, mes très-chers? mais tous ceux qui ont aimé comprendront, au moins par le souvenir, cette logique-là.

Me voilà donc l'œil fixé sur le jeune homme qui filait de moi, et le suivant de toute ma vitesse, en ayant soin toutefois d'amortir le bruit de mes pas. Il descendait la rue Vieille-du-Temple, et, arrivé devant un bâtiment noir dont la grande porte, surmontée d'un drapeau tricolore, annonce, sinon un monument, du moins un établissement public, il s'arrêta et tourna la tête autour de lui d'un air d'inquiétude, comme pour s'assurer que personne n'épiait ses

pas. Au premier mouvement que je lui avais vu faire, je m'étais jeté précipitamment dans l'enfoncement d'une porte bâtarde qui devait me masquer à sa vue. J'eus la certitude que ma précaution n'était pas inutile, lorsque je le vis tourner à gauche, mais lentement, et prendre une rue placée vis-a-vis du bâtiment noir dont je vous ai parlé, et qui n'est autre chose que l'Imprimerie royale.

Quand il eut disparu derrière l'angle de la première maison, je repris ma course, sans m'écarter de plus d'un pied de la ligne des bâtiments qui me protégeaient de leur ombre, et j'arrivai en quelques secondes à la hauteur de la rue que l'inconnu avait prise. Avant d'en détourner le coin, je voulus me reconnaître, et, en levant les yeux, je lus sur la plaque de métal, qui sert de fanal aux pilotes inexpérimentés naviguant dans cette mer houleuse qu'on nomme la ville de Paris, ces deux mots : rue Barbette. Ici la manœuvre devenait difficile; comment

m'assurer qu'au détour de la rue je n'allais pas me trouver face à face avec le jeune homme inconnu, et perdre en un instant tout le fruit de mes savantes combinaisons? Après quelques moments d'hésitation, je me décidai pourtant; je me baissai presque jusqu'au niveau de la borne angulaire, et, glissant mon œil à ras sur l'alignement des maisons, j'enfilai d'un coup d'œil toute la longueur de la rue, qui d'ailleurs n'est pas longue; le jeune homme était debout à peu près vers le milieu, adossé le long de la muraille, la tête droite et comme en arrêt devant les deux fenêtres du rez-de-chaussée qui lui faisait face : la rue Barbette, à cette heure, était complétement déserte, ni passants, ni lumières, ni bruit; lui seul et moi vivions en ce moment, lui avec la passion que je lui supposais, moi retenant mon souffle, l'oreille tendue, l'œil aux aguets, dans la position d'un des Sioux de Cooper, blotti dans les broussailles, et guettant au passage le Delaware, son ennemi.

Après quelques instants d'attente je crus apercevoir un mouvement presque imperceptible agiter les persiennes qui servaient de point de mire à l'inconnu, et par suite, à moi-même : on eût dit littéralement qu'elles avaient frissonné. Il traversa la rue, et en même temps les persiennes s'entr'ouvrirent lentement, puis, en un clin-d'œil, elles se refermèrent : il avait disparu. Je me levai précipitamment ; je descendis doucement la rue, et m'arrêtai avec anxiété devant ces mystérieuses croisées, qui, devant moi, venaient ainsi d'absorber un homme avec la rapidité d'une trappe souterraine. J'y appliquai mon regard ; mon regard ne rencontra qu'une ombre compacte et noire, semblable à l'ombre épaisse d'une plaque de tôle rapportée entre les persiennes et les vitres. J'écoutai : rien ! pas un chuchottement, pas le moindre bruit de pas ! La trappe s'était refermée, et je n'avais pas le secret des *Mille et une Nuits* pour la faire rouvrir ! Je passai et repassai pendant une heure

devant la maison mystérieuse, et je vous assure que j'eus le temps d'en examiner tous les détails, depuis le pignon jusqu'aux premières assises. Elle avait un étage seulement; la porte était du genre de celles dites bâtardes, mais propres et ne manquant pas d'une certaine élégance, avec les deux marches en saillie qui la supportaient et l'espèce de frise en bois qui la surmontait. Son socle était de niveau avec l'entablement des croisées du rez-de-chaussée; du reste, rien de remarquable ni en bien, ni en mal. Ce n'était ni une masure, ni, selon l'expression des Italiens, un *retiro;* on pouvait également bien la supposer habitée par quelque honnête rentier, vivant loin du bruit entre son chien, sa servante et son chat, ou par quelque jeune veuve nourrissant dans l'ombre les douleurs de son existence dépareillée et les souvenirs de son bonheur évanoui.

Pour moi, vous savez quelle idée s'était, de prime-abord, accrochée aux parois de mon

cerveau. Pendant cette heure de marches et de contre-marches, elle s'y enfonça plus profondément. Oui ! ces persiennes qui s'étaient ouvertes d'une façon si étrange, une main de femme les avait poussées, et cette femme était Louise! La dévorante curiosité qui m'avait attiré, les mouvements fébriles qui m'agitaient, cette opiniâtreté de l'attente qui me clouait à la même place, tous ces symptômes de sa présence pouvaient-ils me tromper? Oui, elle était là, dans cette maison, près d'un amant!... Et moi qui l'aimais!... Je sentis la jalousie qui me gagnait. Que vous dirai-je? Je voudrais bien éviter ces phrases qui traînent dans tous les romans; mais comment dire autrement que tout le monde que ma tête brûlait, que mille pensées de vengeance se croisaient dans mon cerveau.

J'appliquai une seconde fois mes yeux aux persiennes maudites; et cette fois, par un étrange effet de la fièvre qui me travaillait, il

me sembla que l'ombre s'éclaircissait, que la nuit devenait diaphane, que je perçais les murs de cette maison fatale, et que j'en pénétrais les plus secrètes profondeurs. Je vis Louise aussi belle, plus belle qu'autrefois : ses blonds cheveux voltigeaient sur ses épaules nues, ses yeux bleus exprimaient la tendresse, le bonheur, l'amour, toutes ces douceurs caressées depuis un mois dans mon cœur. Auprès d'elle se tenait un jeune homme, beau aussi, tendre aussi; elle lui tendait la main en lui disant d'une voix plus mélodieuse que celle que je lui connaissais : « Ami, je t'aime! »

Combien de temps dura cette étrange hallucination, je ne saurais le dire; mais tout à coup, égaré, hors de moi, sans conscience de mon action, je me mis à frapper violemment contre les persiennes; rien ne me répondit de l'intérieur. Ma rage s'augmenta : je frappai encore. Nourri par un mois de poursuites incessantes et vaines, de chimériques espérances,

enflammé au contact d'un événement qui, à tout autre, eût semblé indifférent, qui, à moi, me semblait la plus dure des certitudes, aigri par un sentiment jaloux qui me flagellait le cœur de ses mille lanières, mon ivresse était à son dernier paroxisme, rien ne pouvait plus en arrêter le cours : il me fallait un dénoûment!.... A la fin ma violence devint telle, que j'entendis distinctement les vitres des croisées trembler dans leurs encadrements à se briser. En ce moment, les persiennes s'ouvrirent, et je vis devant moi un jeune homme que je reconnus pour celui que j'avais suivi, quoique je l'eusse remarqué à peine.

—Que me voulez-vous? me demanda-t-il d'un ton où perçait visiblement la colère.

— Je veux Louise de Brumenthal, répondis-je sans hésitation ; elle demeure ici, je veux la voir!

— Vous vous trompez, me dit-il froidement.

Je le regardai fixement entre les yeux, et je

lui dis en appuyant sur le mot avec toute l'énergie de la fièvre :

— Vous mentez !

Le jeune homme me regarda à son tour; puis, détournant la tête, comme pour se faire entendre de l'intérieur, il dit :

— C'est un homme ivre !

En même temps il porta la main aux persiennes pour les fermer.

— Pas encore! m'écriai-je en arrêtant son bras, il n'est pas encore temps!

L'impatience commençait à le gagner visiblement, car il dégagea avec force le bras que j'avais saisi.

— Monsieur, me dit-il, si vous n'êtes pas ivre, vous êtes fou ; si vous n'êtes pas fou, vous êtes un misérable.

— J'accepte le dernier mot ; au moins j'aurai le droit d'en exiger vengeance.

— A la bonne heure : votre nom ?

— Frédéric Lespars, rue Bourdaloue, 5; je vous attendrai demain à midi.

— J'y serai.

Ces paroles se croisèrent avec la rapidité de deux épées. Heureux de cette issue ouverte à ma rage, je me retirai alors en lançant à mon adversaire un regard foudroyant, auquel il ne répondit, je crois, que par un sourire dédaigneux, et j'entendis en m'éloignant le bruit des persiennes qui se refermaient. De la rue Barbette à la rue Bourdaloue, la course est longue; je dis ceci pour vous, messieurs, qui n'avez jamais lu, que je sache, le Guide des étrangers, l'Indicateur des rues de Paris. Pendant le trajet, ma fièvre se calma un peu, mon sang se rafraîchit, mes poumons gonflés se désenflèrent, tout cet échafaudage de conjectures, que les passions du moment m'avaient présentées comme des preuves certaines, vacilla sous le poids de la raison qui me revenait. Vous noterez, s'il vous plaît, que la nuit était

fraîche, qu'une petite brise du nord-est, me soufflant au visage, ramenait la circulation du sang à ses habitudes normales; quelques gouttes de pluie complétèrent la réaction; je me sentis dégrisé, et; en arrivant chez moi, je m'adressai cette question fort simple : « Si pourtant je m'étais trompé !..... »

III

Je vous épargnerai le récit des agitations qui me troublèrent pendant une partie de la nuit. Le matin seulement, je parvins à m'endormir; mais à peine étais-je plongé dans le sommeil qu'un coup de sonnette retentissant me réveilla en sursaut. — Est-il déjà midi? murmurai-je

en me frottant les yeux ; du diable pourtant si j'ai dormi plus de deux heures !

J'interrogeai ma pendule : l'aiguille marquait neuf heures.

— Un duel, pensai-je, n'est pas une dette dont on doive avancer l'échéance d'une heure ; et si c'est quelque autre créancier que mon adversaire qui sonne ainsi à ma porte, qu'il s'en aille ou qu'il attende : je n'ouvrirai certainement pas.

Et je m'apprêtais à me recoucher, lorsqu'un nouveau coup de sonnette sembla vouloir protester contre mes conclusions.

J'allai ouvrir, non sans dépit, et je me trouvai en face d'un homme en veste de velours et la casquette à la main, qui me remit un papier plié et cacheté à mon adresse, en me disant un seul mot :

— Payé...

J'examinai la suscription de la lettre : l'écriture m'en était inconnue. Par suite d'une habi-

tude que contractent facilement tous ceux qui possèdent le secret de certaines relations, je portai vivement le papier à la hauteur de mes narines, qui se dilatèrent au contact d'une suave émanation de violette.

— A la bonne heure ! me dis-je ; si ce billet vient de mon adversaire, au moins c'est un adversaire qui sait vivre.

Je rompis le cachet, et voici ce que je lus :

« Monsieur,

« Aussitôt cette lettre reçue, voulez-vous « avoir la bonté de vous transporter au passage « Vendôme ; il s'agit d'une affaire sérieuse, et « le moindre retard de votre part pourrait en- « traîner les plus graves conséquences ; je « compte sur vous. »

La première page était remplie par ces mots tracés d'une main tremblée ; je retournai le feuillet pour chercher une suite et une signature ; le second feuillet était blanc. Je me livrai

alors à l'examen de chaque mot, de chaque syllabe, de chaque lettre avec l'attention réfléchie d'un expert juré et assermenté : le corps de l'écriture était mince, incorrect, inégal ; les caractères mal dessinés figuraient exactement, selon la métaphore consacrée, des pattes de mouche. Ma conclusion fut qu'une femme seule pouvait avoir écrit ce billet ; mais quelle femme! Depuis un mois j'avais rompu toutes mes relations, brisé tous mes liens ; absorbé dans la pensée unique qui m'occupait, je n'avais pas, dans mes nombreuses courses, sollicité un coup d'œil, provoqué une intrigue, ébauché un roman. Je sortis fort empêché, me demandant si pour moi le carnaval était réellement fini, si les aventures de bal masqué devaient se prolonger toute l'année, et si la destinée ne voulait pas faire de moi un nouveau don Quichotte, un véritable chevalier errant, jouet des hallucinations les plus fantastiques. Après tout, je me résignai, et, me jetant bravement dans un ca-

briolet, je me confiai, comme font les rouliers, à la garde de Dieu.

Arrivé au lieu de ma destination, je rajustai, avant de descendre, les détails un peu compromis de ma toilette; je refis le nœud de ma cravate; je lissai les plis de mes gants blancs, et j'entrai hardiment dans le passage Vendôme. A peine y avais-je fait quelques pas, qu'une dame, enveloppée dans un grand châle et la figure cachée par un voile noir si ouvragé que l'œil le plus clairvoyant eût à peine trouvé une solution à travers les fleurs et les festons qui le couvraient, vint droit à moi, et me pressant légèrement le bras, me dit d'une voix basse et que je dus supposer émue :

— Monsieur, il serait imprudent de causer ici, suivez-moi.

J'obéis; elle sortit rapidement du passage, descendit un peu le boulevart, et fit signe de la main à un cocher de fiacre arrêté là, soit à dessein, soit par hasard, d'ouvrir la portière

de sa voiture. Elle y monta lestement en se tournant à demi vers moi pour m'inviter sans doute à prendre place auprès d'elle. J'obéis, toujours avec la même docilité.

— Où allons-nous? dit le cocher.

Je me tournai à mon tour du côté de la dame voilée pour lui demander ses ordres.

— Où il voudra, et à l'heure, dit-elle.

— Où vous voudrez, et à l'heure, répétai-je.

Le cocher ferma la portière, et me dit seulement avant de monter sur son siége, et avec un sang-froid qui en toute autre occasion m'eût semblé le sublime du genre :

— Il y a des stores à ma voiture, monsieur.

L'inconnue était probablement disposée d'avance à faire son profit de cet avertissement; car aussitôt, par un mouvement rapide, elle abaissa le store de son côté, ce que voyant j'en fis autant du mien; je me prêtais de fort bonne grâce à mon propre enlèvement. La voiture

roulait, et l'inconnue gardait le silence; moi j'attendais. L'attitude penchée de sa tête accusait des réflexions profondes et peut-être une sorte d'hésitation; à un tressaillement presque imperceptible, dont je ressentis le contre-coup, je compris qu'elle était enfin prête, et à mon tour je me préparai.

— Monsieur, me dit-elle, je vous remercie de ne m'avoir pas encore interrogée, quoique, dans votre position, il eût été si naturel de le faire. Je pressens parfaitement votre première question : qui suis-je? Voici ma réponse.

Elle releva son voile, et j'aperçus, dans la demi-obscurité de la voiture, cette ravissante figure de Louise, non pas telle que je l'avais vue autrefois, souriante, mutine, intrépide, mais sérieuse, pensive, mélancolique : c'était elle, mes très-chers, c'était Louise, Louise que je n'avais pas reconnue au son de sa voix, tant l'émotion qui la dominait en avait altéré le timbre. Je la contemplai avec un bonheur que

je ne cherchais pas à dissimuler. J'aurais voulu presser sa main sur mes lèvres; j'avais tout oublié, excepté qu'en ce moment j'étais à côté de Louise, seul, et que je l'aimais.

Peut-être devina-t-elle ce qui se passait en moi, car sa physionomie devint encore plus grave et plus sérieuse.

—Monsieur, reprit-elle, les moments sont chers, je n'ai pas de temps à perdre, j'ai hâte d'en finir. Pardonnez-moi donc si je ne prends pas tous les ménagements que les convenances m'imposeraient. Hier, vous avez frappé violemment aux fenêtres d'une maison de la rue Barbette, vous avez prononcé mon nom; comment avez-vous su mon adresse? quel mauvais génie vous a mis sur mes traces? pourquoi voulez-vous me perdre? que vous ai-je fait?

Elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix si altérée que j'eus honte et pitié. Je sentais les larmes qui la gagnaient : et, pour moi,

je me trouvais cet affaiblissement d'un malade que la fièvre vient de quitter.

— Il y a un mystère en tout cela, continua-t-elle après quelques instants de silence, que je ne vous demande pas de m'expliquer. Mais un mot, monsieur, un seul mot : me voulez-vous véritablement du mal?

— Vous avez trouvé la seule explication raisonnable de ma conduite, lui répondis-je, la fatalité! c'est la fatalité qui a tout fait.

Et je lui racontai l'aventure de la veille comme je vous l'ai racontée, sans rien lui taire, sans rien lui cacher, et ma préoccupation délirante, et mes pressentiments fébriles, et ma rage d'amour enfin.

Elle m'écouta en silence, se tournant de temps en temps vers moi, d'un air d'étonnement, et, s'il est permis de le dire, d'intérêt. Quand j'eus cessé de parler, elle posa sa main sur la mienne; et, comme une pauvre petite

créature qui implore merci devant un père irrité :

— Vous m'aimez, me dit-elle; ah! tant mieux, vous ne me ferez pas de mal!

Toutes ces demi-confidences, tous ces mots mystérieux ne m'apprenaient rien, et pourtant je me sentais attendri, sans savoir la cause de mon attendrissement. Je désirais connaître le secret de Louise, non plus par curiosité, mais par intérêt réel; j'avais besoin de la rattacher à moi par un lien quelconque, ne fût-ce que celui de la reconnaissance. Aussi sans lui répondre, je la regardai en silence d'un air qui signifiait : Si vous avez besoin d'un appui, je serai le vôtre, croyez-en mon repentir, et songez que de moi à vous un service rendu n'est qu'une expiation.

Elle comprit sans aucun doute la prière muette que je lui adressais, car elle y répondit directement, et avec une intention marquée :

— Oui, je compte sur vous ; et d'ailleurs ne vous dois-je pas ma confiance? n'est elle pas le prix du service que j'attends de vous ?

Elle s'arrêta un instant comme pour se recueillir; et, la main toujours posée sur la mienne, elle articula distinctement ce seul mot :

— J'aime !....

— C'est une vieille histo're que la mienne, ajouta-t-elle en réprimant par une pression légère le mouvement de ma main qui frémissait sous la sienne, et je ne serai pas assez lâche pour fuir devant une comparaison qui peut simplifier mon récit et vous éclairer : LA COURTISANE AMOUREUSE ! VOUS SAVEZ.

Comme je protestais par un geste contre cette flétrissure qu'elle imprimait elle-même à sa passion :

— Ne protestez pas, me dit-elle avec un demi-sourire triste et doux à la fois, je sais ce que je suis, ce que je vaux, et le courage est la

vertu des femmes qui ne peuvent plus avoir que celle-là. D'ailleurs, remarquez bien que cette comparaison une fois admise m'épargne une foule de détails difficiles à dire, et les explique mieux que je ne pourrais les expliquer. Comment il peut se faire qu'une femme, jusque-là insoucieuse, légère, n'acceptant de l'amour que ses caprices, et des sentiments du cœur que leurs fantaisies, devienne tout d'un coup sérieusement aimante, capable de tous les dévouements, prête à tous les sacrifices ! Sache qui pourra pourquoi à un moment donné, sans transition, par une brusque secousse, l'âme la plus folle et la plus dégagée, se prend subitement d'une passion irrésistible, rompt sans regret avec ses plus chères habitudes, renonce à ses plaisirs, sacrifie ses instincts d'indépendance et de moquerie, et, après avoir cueilli les fleurs les plus variées, les plus brillantes, se résout à cultiver secrètement dans un coin de son cœur quelque plante solitaire et ignorée,

c'est là un mystère, mais aussi c'est une éternelle vérité! Cette transformation, je l'ai subie !

Il y a deux mois, à l'Opéra, où j'étais avec une de mes amies, je remarquai au balcon un jeune homme qui fixait sur moi les yeux obstinément. Pendant toute la durée du spectacle, je le vis immobile, tourné vers ma loge, effeuillant d'un air distrait les fleurs du bouquet qu'il tenait à la main, et en laissant tomber devant lui les feuilles avec une expression de rêverie qui eût suffi pour me le faire distinguer entre tous les beaux habitués de l'Opéra. A la sortie du spectacle, je l'aperçus sous le péristyle, et quand je montai en voiture, je le vis encore debout, toujours immobile, toujours distrait, toujours rêveur, et achevant d'effeuiller la dernière rose de son bouquet. Cette première entrevue me fit impression; je devins rêveuse à mon tour au point que celle qui m'accompagnait me demanda si je souffrais. Je ne souffrais

pas, mais l'air me semblait trop vif, j'avais comme froid dans la région du cœur. Le lendemain, aux Tuileries, je revis le même jeune homme; ainsi que la veille, il me donna une attention marquée. Chaque fois que les hasards de la promenade me poussaient à sa rencontre, il me jetait un regard vif et doux, désireux et timide. Quand je sortis des Tuileries, il était à la grille; il me regarda une dernière fois, et ne me suivit pas. Quelques jours après, je le rencontrai de nouveau; je finis (y avait-il préméditation de ma part?) par aller tous les jours aux Tuileries, et je l'y rencontrais tous les jours; du reste, ses manières ne changeaient pas; il ne fit aucune tentative pour me parler.

Je ne saurais vous dire combien cette retenue, cette timidité me causa de bonheur et d'orgueil; je n'étais pas habituée à tant de respect; on ne m'avait jamais adorée de si loin; jamais je n'avais eu le plaisir de deviner l'amour qu'on me portait : on avait toujours eu la

cruauté de me le dire. De sa part même, à lui, je n'aurais pas attendu tant de discrétion; car, à sa tournure, à l'élégance de sa personne, on l'eût pris pour un Parisien ; et en ce temps il n'y a guère que les provinciaux qui s'amusent à exprimer l'amour par œillades. Quant à moi, cela me plaisait singulièrement ; mais en même temps que j'éprouvais une joie secrète, j'éprouvais aussi de la tristesse au fond; je réfléchissais : la transformation commençait. Oui, monsieur, oui, pour la première fois je jetai un regard sur le passé; je vins à prendre en dégoût la vie que j'avais menée, mes plaisirs de tous les jours, mes folies, mes caprices; j'eus des regrets, des remords même; je compris qu'on pouvait pleurer, qu'on pouvait rougir aussi. Je rêvais un amour jeune, frais, pur; et quand je me demandais quel amour je pouvais offrir en échange d'un pareil amour, je sentais mon cœur se gonfler; j'aurais voulu recommencer ma vie pour la faire autre; je

sentais pour la première fois que la chaîne du passé m'était lourde; j'aurais désiré prendre mon essor, et je m'apercevais avec douleur que la force manquait à mes ailes.

Un soir, assez tard, je rentrais chez moi seul et marchant assez vite, lorsque je sentis ma robe légèrement froissée, et en même temps je vis un jeune homme qui me devançait : c'était lui! Il s'éloigna d'abord rapidement; mais, à certaine distance, il tourna la tête et ralentit sa marche; moi je marchais toujours le même pas, je le rejoignis. Cette fois il se retourna brusquement, se plaça en face de moi, et ouvrit les lèvres avec l'intention évidente de m'adresser une phrase longuement calculée d'avance; mais le courage lui manqua, il ne prononça qu'un seul mot : Madame! et le reste expira sur ses lèvres. Moi-même j'étais émue, son embarras m'avait gagnée; pourtant je fus la première à me remettre, et, à l'aide d'un petit mensonge, je trouvai moyen de concilier la retenue qui

m'était imposée et le secret désir qui s'insinuait dans mon cœur. Je feignis d'avoir réellement entendu les paroles que probablement il avait eu l'intention de prononcer :

— Monsieur, lui dis-je, je vous remercie; il est imprudent, en effet, à une femme de s'aventurer seule dans les rues de Paris; vous m'avez offert votre bras, je l'accepte.

Pendant le trajet nous échangeâmes à peine quelques mots; et pourtant cette soirée-là est une des belles soirées de ma vie. A quelque distance de ma demeure, je le remerciai et le priai de me quitter. J'obéissais en ce moment à ce sentiment de pudeur que j'ai indiqué. Lui livrer mon nom véritable, ma véritable adresse, n'était-ce pas lui arracher tout d'un coup le meilleur de son amour, ses illusions et sa foi? Pour me laisser aimer par lui, je voulais être, au moins en apparance sinon en réalité, une femme digne de lui; je voulais, en échange de son cœur, lui donner un cœur à la hauteur du sien.

Je ne pouvais m'élever jusqu'à lui que par un mensonge, et j'étais résolue à mentir.

Ce que je vous dis, je ne le formulai pas aussi clairement ce soir-là même, je complète dans mon récit un sentiment qui s'est complété depuis, et qui alors n'était réellement qu'à l'état de germe.

Il me siérait mal, monsieur, de m'appesantir sur les circonstances d'une passion qui ne vous intéresse guère; j'arrive aux faits. Les indications que je vous ai données suffisent pour faire pressentir la conclusion. Voici les faits. J'habite véritablement la maison de la rue Barbette aux croisées de laquelle vous avez frappé hier; je ne me nomme plus Louise de Brumenthal, mais madame de Carmé; je suis veuve, et j'habite Paris depuis trois mois seulement. Jugez, monsieur, maintenant, quel a dû être mon trouble hier, quand j'ai entendu mon nom prononcé, quand j'ai reconnu votre voix. Ce mensonge, échafaudé avec tant de soin, j'ai cru le voir crouler; ce

bonheur que je me suis fait à l'aide de toutes les privations et de tous les sacrifices, que je maintiens à force de discrétion, de persévérance, un mot peut le faire évanouir! Auriez-vous le courage de prononcer ce mot-là?

Louise parlait avec vivacité, sa poitrine était émue, ses yeux exprimaient ces saintes ardeurs de l'amour dont elle venait de me retracer l'esquisse; elle était redevenue pure, innocente: elle s'était réhabilitée à ses propres yeux.

— Jamais! lui répondis-je; gardez votre bonheur autant que vous le pourrez; mais si jamais le malheur vient, promettez-moi de m'en apporter ma part.

Moi-même, ne trouvez-vous pas, mes très-chers, que je redevenais écolier?

— Vous ne savez pas, reprit-elle, comme ma vie est douce et tourmentée à la fois; par combien d'inquiétudes, de transes, de terreurs continuelles, j'achète ces doux instants que l'amour me compte! Cette idée, que par un ha-

sard, par une circonstance impossible à prévoir, ce secret que j'entoure de tant de précautions pour le garantir, peut éclater malgré moi et arriver à ses oreilles, à lui! Quand je pense que mon nom seulement, mon nom véritable serait un avertissement terrible! qu'une rencontre peut me perdre, un salut de la main dans la rue me tuer, je tremble, voyez-vous, j'ai peur! Aussi quelle vie je me suis faite! la vie d'un cloître, monsieur; toute la journée enfermée chez moi, ne voir personne, ni spectacles, ni promenades; pour compagnie, rien qu'une vieille femme qui ne me connaît pas. Et au milieu de tout cela je suis bien heureuse! Toutes ces craintes, tous ces tourments, cette idée même que mon bonheur va se dissoudre d'un moment à l'autre, tout cela donne à mon existence je ne sais quoi d'âpre et d'exquis que je n'avais jamais rêvé. Mes joies ont plus de saveur, parce que j'en espère moins la durée; ces voluptés de l'amour que je n'avais jamais

comprises, je m'en rassasie avec l'avidité d'un avare qui craint de perdre son trésor. L'ombre est plus chère au voyageur qui a le désert en perspective : il n'y a de doux que ce qui est quelque peu amer.

Elle s'arrêta; et, avec une petite moue d'humilité charmante qui me rappela ses grâces d'autrefois :

— Pardon, monsieur, me dit-elle, deux fois pardon, je vous ennuie bien; que vous font mes douleurs et mes joies? et l'heure se passe, et je ne vous ai pas tout dit encore.

Ici elle prit un air sérieux et compassé comme un prédicateur qui, après s'être laissé emporter aux torrents de son éloquence, reprend le fil de ses idées, et en marque la division par un temps d'arrêt suivi de ces paroles sacramentelles : Ceci sera le second point de mon discours.

— Maintenant, ajouta-t-elle, vous connaissez

mon secret; en échange de ce secret, je vous ai dit que j'avais un service à vous demander, je me suis trompée, j'en ai deux. Le premier, vous le savez déjà; mais j'ai besoin d'y revenir et de le préciser. Promettez-moi de ne jamais prononcer mon nom devant qui que ce soit, rayez-moi de vos souvenirs; si l'on vous parle de moi, oubliez que vous m'avez vue, ignorez ce que je suis devenue : pas une indiscrétion, au nom du ciel, pas une allusion; que je sois morte pour vous.

Promettez-moi encore de ne faire aucune démarche pour me revoir. Si par hasard vous me rencontrez, évitez-moi, ou si la fatalité nous pousse côte à côte , vous ne me connaissez pas, entendez-vous; pas un mot, pas un clin-d'œil pas un signe de reconnaissance; songez que je ne suis plus, que je ne dois plus être la femme que vous avez connue! je suis une femme nouvelle, étrangère à tout le monde; je n'ai ni antécédents, ni amis; mon histoire date d'hier seu-

lement, le reste n'existe plus Me promettez-vous tout cela?

Je poussai un soupir. Hélas! si généreux qu'on soit, si chevaleresque que puisse être l'abnégation qu'on s'impose, on n'oublie pas en un moment ses espérances, on ne contient pas ses regrets. Cette femme qui me parlait ainsi, je l'aimais, et il fallait mettre une barrière infranchissable entre elle et moi, renoncer à la voir, à lui parler, à la connaître, lui *jurer* enfin *un silence éternel.*

— Eh bien! craignez-vous de vous engager? dit-elle

—Je ferai ce que vous m'ordonnez, répondis-je, mais vous me pardonnerez bien de ne pas m'engager sans douleur. Avant que j'eusse votre secret, vous aviez le mien; vous savez que je vous aime. Comptez, d'ailleurs, sur ma parole; si pénible que soit le sacrifice, je l'accomplirai. Vous êtes pour moi une inconnue, une étran-

gère; j'ignore votre nom, je ne vous ai jamais vue.

— Bien, mon ami, je puis maintenant vous donner ce nom, et que ce soit mon remercîment. Le second service que j'ai à vous demander, ne le devinez-vous pas? Hier, entre vous et Henri (ne vous ai-je pas encore dit son nom?), un duel a été convenu. Vous comprenez que ce duel ne doit pas avoir lieu; vous ne vous battrez donc pas.

J'avoue que cette conclusion, toute facile à prévoir qu'elle était, me surprit.

— Mais si je ne me bats pas, m'écriai-je, je passerai pour un lâche à ses yeux.

— Vous trouverez un moyen honorable; vous prétexterez une méprise : cela est si facile. Voyons, ne voulez-vous pas compléter votre sacrifice? et vous dites pourtant que vous m'aimez !

Ces dernières paroles étaient un de ces com-

mandements dissimulés sous la forme d'un doute, que les femmes imposent à notre faiblesse, quand elles en sont sûres. Pour mettre à couvert sa passion, elle se servait de la mienne. Toujours ce même égoïsme insolent de l'amour dont Racine, dans son admirable caractère d'Hermione, a si bien reproduit toutes les nuances.

— Je ne me battrai pas, lui dis-je.

— C'est bien, répondit-elle, vous êtes véritablement un homme d'honneur. Vous savez que vous avez rendez-vous à midi, il est temps de nous séparer; s'il vous répugne de voir votre adversaire, écrivez-lui, voici son adresse : Henri Sainson, rue Saint-Louis, 25. Je compte sur vous comme sur un frère, vous ne voudriez pas me faire mourir, mon ami !

En parlant ainsi, elle s'était penchée aux glaces du devant de la voiture et avait ordonné au cocher d'arrêter.

— Adieu, lui dis-je en lui tendant la main d'un air triste, mais résigné.

Elle descendit, et je restai seul dans le fiacre, encore étourdi de ce que je venais d'entendre et de tout ce que j'avais promis. Je dis au cocher de me conduire chez moi, et en arrivant je consultai avidement ma pendule; il était dix heures et demie, j'avais donc peu de temps pour prendre un parti, pour chercher un moyen honnête d'éviter ce duel, qui maintenant plus que jamais eût satisfait ma passion. Attendre mon adversaire, cela me paraissait impossible, je craignais de rougir devant lui en prononçant le mot d'excuse; je résolus de lui écrire. Je prétextai un malentendu, je laissai entrevoir même que sa première supposition pouvait être vraie, que j'avais en effet bien dîné; je finis en reconnaissant que j'avais eu tort, mais qu'il était pénible de voir deux honnêtes gens réduits à se couper la gorge pour un malentendu. Ce billet me coûta beaucoup; ma plume se refusait à écrire et écorchait le papier. Le nom de lâche résonnait

durement à mon oreille, mais enfin, je le cachetai et l'envoyai immédiatement à son adresse.

Cela fait, je me jetai dans un fauteuil, dans l'attitude d'un joueur qui vient de voir sauter sa dernière martingale, et semble dire au destin : Tout est fini, je suis ruiné, es-tu content ? Je restai longtemps ainsi, luttant de toutes mes forces contre mes désirs mal éteints, contre mes souvenirs encore sous la cendre, tâchant enfin, pour me servir d'une expression énergique empruntée aux sciences exactes, de faire le vide dans mon cœur. A midi précis j'entendis sonner à ma porte, je me levai brusquement, et la première pensée qui me vint fut que mon billet n'était pas arrivé à sa destination, et que mon adversaire venait au rendez-vous convenu.

— Qu'il en soit fait selon la volonté du ciel ! me dis-je alors. Certes, je n'aurai pas le courage de réitérer de vive voix les excuses que j'ai consignées par écrit. J'ai assez fait pour

me croire dégagé de ma promesse envers Louise ; vienne donc mon adversaire, et je ne lui accorderai aucune explication : je me battrai ; mieux vaut mourir que rougir.

Sous le coup de cette détermination contradictoire, qui servait si bien mes volontés secrètes, j'allai ouvrir.

IV

Une voix douce et timide m'adressa ces mots :

— Est-ce ici que demeure M. Frédéric Lespars ?

Une femme était devant moi, la tête baissée. Sa toilette accusait une simplicité de bon goût, sa robe blanche dessinait les contours d'une taille jeune et svelte, un chapeau de paille et

un long voile blanc me cachaient ses traits. Pourtant cette voix avait réveillé en moi comme un écho assoupi; il me semblait la connaître, me la rappeler, sans pouvoir donner un nom précis à mes souvenirs.

C'était donc le jour aux aventures et aux dames voilées; dans quel imbroglio nouveau allais-je me trouver jeté? Le voile de Louise m'avait caché pendant quelques instants un pénible mystère, quel mystère ce voile-ci avait-il à me cacher?

— Je suis Frédéric Lespars, répondis-je à ma visiteuse, en prenant sa main que je sentis trembler dans la mienne; veuillez entrer.

Je la conduisis à mon salon et lui présentai un fauteuil; mais elle resta debout, et, relevant son voile :

— Frédéric! dit-elle.

— Anaïs! m'écriai-je avec une joie mêlée d'étonnement.

Ces deux noms prononcés presque simulta-

nément et avec émotion des deux côtés, quoique avec une émotion différente, ont besoin de commentaires. Je vous les ferais attendre si j'étais un faiseur de romans, je tiendrais quelque temps votre curiosité en suspens, je laisserais votre imagination se perdre en conjectures, chercher la clef de cette reconnaissance, assez romanesquement formulée par deux noms de baptême, je vous distillerais goutte à goutte le trésor d'intérêt que je tiens en réserve; mais je suis un ami racontant à ses amis un épisode de sa vie, je ne dois pas connaître ces artifices d'un métier qui n'est pas le mien; voici donc, sans plus de délai, l'explication que je vous dois :

Vous savez tous que ma famille habite Toulouse; c'est là que je suis né, là que j'ai fait mes études, là enfin que j'ai habité jusqu'à l'âge de vingt ans, c'est-à-dire que j'ai passé à Toulouse la plus douce et la plus insouciante, sinon la plus brillante partie de ma vie. Outre

mon père et ma mère, dont je suis le seul enfant, j'ai à Toulouse un oncle, frère de ma mère, qui partage son activité entre les soins de son commerce et l'éducation d'une fille unique moins âgée que moi de quelques années. J'avais été élevé avec ma cousine ; les rapports de parenté qui nous unissaient avaient formé entre nous des liens que l'habitude de vivre ensemble rendit insensiblement plus étroits; enfants, nos sentiments, nos peines, nos plaisirs, nous mettions tout en commun ; ses petits secrets, elle me les disait, et je lui disais les miens; je me faisais une loi de la soutenir, de l'encourager, de la défendre; je me constituais son avocat en toute occasion, son cavalier-servant, pour ainsi dire : et qui ne connaît cette espèce de chevalerie des enfants en vertu de laquelle le plus fort se fait le soutien du plus faible, le plus courageux le chaperon du plus timide ? En protégeant ma cousine, j'obéissais à cet instinct fondé sur le rapport inné

des sexes ; et bien des fois, dans nos épanchements, j'avais dit à ma cousine : Si jamais tu as du chagrin, viens à moi, je te consolerai ; si on t'opprime, je te défendrai; si on t'insulte, je te vengerai. Pour être frère et sœur, il ne nous manquait que le titre : tout ce qu'il y a de doux dans les sentiments fraternels, nous le ressentions l'un pour l'autre. Quand je quittai Toulouse pour venir à Paris, ses adieux furent longs et tristes : la fable des *Deux Pigeons* peut servir de commentaire à notre séparation. — Pourquoi me quittes-tu ? me disait-elle ; quand tu ne seras plus là, qui me consolera ? puis-je avoir des plaisirs si tu ne les partages pas ? comment supporterai-je mes peines, si tu n'en prends pas la moitié ? Et puis, que d'inquiétudes sur ton sort ! dans ce Paris que je ne connais pas, que vas-tu devenir ? A chaque instant je songerai à toi, je me demanderai si tu es heureux, s'il ne te manque rien, si tu ne

regrettes pas le gîte paternel et les amitiés de ta cousine.

En un mot, elle paraphrasait en tous sens les deux vers de Lafontaine :

> Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
> Bon souper, bon gîte, et le reste ?

Depuis ce temps, elle m'avait écrit souvent, et je lui avais répondu. Notre correspondance était toujours la plus amicale du monde, empreinte de mon côté d'un sentiment de protection qui, à mesure que la vie m'apportait plus d'expérience, devenait plus mondain sans cesser d'être réel; du sien, d'une mélancolie qui m'inquiétait, mais que le tumulte de l'existence parisienne me faisait perdre quelque peu de la mémoire. Dans mes deux voyages à Toulouse, je l'ai vue toujours la même, toujours aussi bonne, aussi confiante, m'exprimant la même amitié, les mêmes inquiétudes et les mêmes regrets. A mon dernier voyage surtout, elle

fut plus pressante que jamais : Reviens ici, me disait-elle; il me semble que bientôt j'aurai besoin de toi.

A dater de cette époque, notre correspondance continua, mais peu à peu ses lettres devinrent plus rares. Je m'en inquiétai d'abord; puis, absorbé moi-même par les distractions du monde, je cessai de lui écrire; et depuis trois mois, à dater du moment où je vous parle, nous gardions le silence l'un vis-à-vis de l'autre.

Jugez donc de mon étonnement, lorsque, dans la visiteuse voilée que je venais d'introduire dans mon salon, je reconnus ma cousine. Ma cousine à Paris! ma cousine chez moi, sans m'en avoir prévenu! Vous comprenez maintenant ce que ces deux exclamations simultanées : Frédéric!... Anaïs!... pouvaient renfermer d'émotion et d'étonnement des deux parts.

— Anaïs, répétai-je en pressant ses deux mains dans les miennes, quel est le hasard qui vous amène ici? comment êtes-vous à Paris, sans

que j'aie été prévenu ni par mon oncle ni par vous? Y êtes-vous seule?

Je ne sais pourquoi j'avais hasardé cette dernière question; mais la figure de ma cousine me semblait si émue! dans ses traits amaigris, dans ses yeux battus et comme environnés d'une auréole de tristesse, j'apercevais un si singulier mélange de crainte et de résolutions désespérées, que malgré moi je me laissais aller à d'étranges pressentiments. Ces mots que je lui adressais, êtes-vous seule à Paris, se rattachaient dans ma pensée à un de ces souvenirs que je vous ai signalés et qui signifiaient : se rappelle-t-elle la protection que je lui ai promise en toute circonstance? vient-elle réclamer l'accomplissement de ma promesse? a-t-elle besoin de moi?

— Je ne suis pas seule ici, me dit-elle, mon père est venu avec moi. S'il ne vous a pas prévenu de son arrivée, c'est qu'il se faisait une fête de vous surprendre, de tomber chez vous

à l'improviste; pauvre père! combien, ces derniers jours, il m'a parlé avec joie de ce voyage! Le vois-tu d'ici, me disait-il, en se frottant les mains, habitude que vous lui connaissez, comme il sera ébahi de nous voir chez lui! et que de questions je vais lui faire, et comme je m'emparerai de lui! D'abord je ne le quitterai pas, il me conduira partout, au spectacle, à la promenade; j'ai besoin d'un cornac à Paris, moi provincial qui n'ai jamais rien vu : Frédéric ne refusera pas d'être le mien.

— Et pourquoi n'est-il pas venu ce matin avec vous?

— Arrivé d'hier seulement, il a voulu consacrer cette journée à des affaires urgentes; mais demain attendez-vous à sa visite.

— Et vous avez voulu venir avant lui, vous! répondis-je en serrant de nouveau les mains d'Anaïs; merci, c'est bien, vous n'avez pas oublié votre compagnon d'enfance, votre ami, votre frère; vous vous êtes rappelé nos causeries

d'autrefois, d'enfant à enfant; merci encore une fois, et causons.

En parlant ainsi, je la poussai doucement vers un fauteuil, elle s'y laissa tomber plutôt qu'elle ne s'y assit. Mes remercîments semblaient l'embarrasser, ses yeux se relevaient sur moi par intervalles avec une expression d'anxiété dont je cherchais vainement à m'expliquer le sens.

— Voyons, n'avez-vous rien à me dire? ajoutai-je en la voyant demeurer silencieuse dans son fauteuil. Savez-vous que vous êtes devenue une grande et belle demoiselle? Mon oncle ne songe-t-il pas à vous marier? Là, franchement, n'y a-t-il pas quelque mariage en l'air? Venez-vous m'inviter de votre noce?...

Mais parlez donc, repris-je, qu'avez-vous? Pourquoi ces yeux obstinément baissés, et cet air d'inquiétude? Êtes-vous embarrassée de vous trouver seule, ici, chez moi? N'êtes-vous pas

ma sœur? n'avez-vous pas prévenu mon oncle de votre visite?

Elle porta le haut du corps en avant, comme pour traduire par un signe sensible l'élan de résolution intérieure auquel elle obéissait.

— Je n'ai pas prévenu mon père, dit-elle.

Le ton significatif avec lequel ces mots avaient été prononcés devint pour moi un trait de lumière.

— Vous avez un secret à me confier, un service à me demander peut-être.

En disant cela je la regardais fixement, mon anxiété égalait son embarras; mes pressentiments arrivaient à l'état de certitude, j'étais tourmenté comme aux approches de l'orage.

— Frédéric, s'écria-t-elle, pourquoi avez-vous quitté Toulouse? pourquoi m'avez-vous abandonnée? La dernière fois que je vous ai vu, pourquoi ne m'avez-vous pas écoutée, quand je vous disais : Restez, bientôt j'aurai besoin de vous?

L'aveu était clair, Anaïs avait un malheur à m'apprendre.

— Tenez, continua-t-elle, je suis venue ici pour tout vous dire, je vous dirai tout. Si je puis être conseillée, vous me conseillerez; si je puis être sauvée, vous me sauverez; si l'un et l'autre est impossible, n'importe! je parlerai quand même, et ce sera mon châtiment.

Châtiment! pensai-je. Je craignais un malheur; est-ce une faute que je dois déplorer?

Puis je songeai à l'exagération naturelle aux jeunes filles. Faute d'enfant, me dis-je, châtiment d'écolière, et mon esprit se rasséréna.

— Deux mois après votre départ, reprit Anaïs, départ que je déplore, un jeune homme vint chez mon père qui lui fit l'accueil le plus bienveillant, le plus cordial, quoiqu'il ne l'eût jamais vu. C'était, à ce que j'ai su depuis, le fils d'un de ses meilleurs amis établi dans les colonies, un créole que son père, en l'envoyant en France, avait recommandé au mien. Quoi-

qu'ignorant alors ces détails, la cordialité de mon père ne me surprit pas; vous le connaissez comme moi, mon père; vous le savez bon, généreux, hospitalier; vous savez qu'il a toutes les qualités du bon négociant dans la plus riche acception du mot, la droiture, la franchise, la sincérité de l'esprit et du cœur. Mais quand le soir je vis apporter des malles, quand j'appris que le nouveau-venu allait loger avec nous, qu'enfin ce n'était pas un hôte de passage, mais un hôte à demeure, un nouveau personnage décidément introduit, et pour longtemps, dans notre intérieur jusque-là si recueilli et si paisible, je ne pus me défendre d'un sentiment d'étonnement, mêlé d'une impression que je ne m'expliquai pas. Les relations de mon père avec l'étranger s'établirent d'abord sur un pied de familiarité, d'intimité parfaite, d'expansion presque paternelle d'une part, de soumission presque filiale de l'autre. Notre hôte se trouva mêlé à notre vie et s'y incorpora.

Toute la journée je le voyais, et mon père me laissait souvent seule avec lui, non seulement avec confiance, mais avec une bonhomie souriante, une sécurité, un laisser-aller qui ressemblaient à de la préméditation.

Le jeune homme d'abord me parla peu, je dois dire même qu'il évitait les tête-à-tête que mon père semblait nous ménager; son regard fuyait le mien avec soin, il ne m'adressait la parole, quand il y était forcé, qu'indirectement et à la troisième personne, et je lui répondais de même. On eût dit qu'il y avait accord tacite entre nous; peut-être obéissions-nous tous deux au même instinct de défiance personnelle; peut-être nous sentions-nous sur une pente glissante et nous efforcions-nous de nous y retenir.

Peu à peu cependant et à force d'être ensemble et souvent seuls, cette froideur craintive qui pesait sur nous finit par se dissiper; en me parlant, sa figure s'animait, son regard fixé sur

moi semblait à la fois rayonnant et triste, et moi j'éprouvais un secret plaisir à l'entendre et à le regarder. Au lieu de me fuir, il me cherchait, et moi, toujours avec l'intention de le fuir, je me laissais chercher.

— Pauvre cousine! murmurai-je en l'interrompant, je connais votre histoire.

— Vous ne la connaissez pas toute, me dit-elle.

— Il vous aima, vous le dit, et vous, sans le lui dire positivement, vous voulûtes bien lui faire entendre que son amour était partagé; n'est-ce pas cela? Mon Dieu, cousine, je sais votre histoire par cœur.

En disant cela je souriais de l'air d'un homme qui n'est pas fâché de faire parade de sa science psychologique et de son talent dans cet art, véritable magie blanche, de deviner les secrets que tout le monde devine.

Anaïs me regarda d'un air effrayé; et, avec une émotion qui perça dans le son de sa voix;

— Frédéric, me dit elle, je n'ai plus rien à vous dire; vous riez.

J'avoue qu'en ce moment j'aurais voulu pour tout au monde rétracter mes paroles et mon sourire si niaisement spirituel; j'avais honte de moi.

— Parlez, Anaïs, parlez, mécriai-je, je vous demande pardon, et j'expierai mon tort par un dévouement entier, aveugle, sans bornes; parlez, je vous écoute.

Cette protestation la rassura, et elle reprit, quoique d'une voix plus basse :

— Il y a trois mois, à dîner, mon père me dit : Notre hôte part demain pour Paris, savais-tu cela?

Je frémis, il ne m'avait pas parlé de ce départ, et pourtant nous avions causé le matin.

— Je l'ignorais, répondis-je.

— C'est que nous venons d'arranger cela tout à l'heure ensemble; son voyage ne durera que quinze jours.

La conversation en resta là. Le lendemain le départ s'effectua comme mon père m'en avait prévenue. Par une singulière fatalité je ne pus me trouver seule un instant... avec... avec celui qui partait. Je voulais l'accabler de questions, exiger de lui les promesses les plus solennelles, les serments les plus sacrés ; je fus obligée de garder tout cela sur mon cœur. Au moment du départ seulement il me pressa la main, et me dit à voix basse avec un air joyeux, quand j'aurais voulu le voir triste : Anaïs, ayez foi en moi et en l'avenir. Ces mots trouvèrent le soir leur explication; mon père me prit sur ses genoux, comme il avait coutume de le faire aux jours de mon enfance, et me dit : Anaïs, veux-tu te marier? A cette question si imprévue, je tremblai, je rougis, je ne sus que répondre. A la fin et avec beaucoup de peine, je parvins à articuler ces quelques mots qui, réunis ensemble, ne formaient même pas un sens complet :

— Pourquoi me demandez-vous cela? et quel est celui... avec qui?...

Mon père m'embrassa; et, souriant avec malice:

— Ne devines-tu pas? me dit-il.

Je rougis encore une fois, mais cette fois de bonheur. Oh! j'éprouvais un bonheur bien complet, bien inexplicable! Sa femme! sa femme! pouvoir l'aimer à toute heure, à mon aise, sans craindre les regards, à la face du monde! J'appris alors que son départ avait notre mariage pour but; il allait à Paris terminer quelques affaires, et, à son retour, je serais sa femme. Vous jugez si cette certitude changea ma tristesse en joie. Je comptai les jours d'absence, mais sans amertume, sans pressentiments mauvais; je me reposais dans mon espérance. Le quinzième jour il ne revint pas : à demain, pensai-je; le lendemain pas encore, à demain!... Les jours s'écoulèrent; personne!... et voilà trois mois que cela dure, trois mois que je ne l'ai vu! Mon père a reçu

de ses lettres; il prétexte ses affaires qui se prolongent; il l'assure de sa tendresse pour moi; mon père croit tout cela, et sa joie n'a pas été troublée un seul instant. Mais moi! moi! ah! je le sens bien, je n'ai plus de lendemain à espérer!

En parlant ainsi, Anaïs laissa couler le long de ses joues une de ces larmes brûlantes qui m'expliquèrent la maigreur et l'air d'abattement que j'avais remarqués en elle à son entrée. Pauvre enfant! ces larmes n'étaient pas les premières qu'elle versait, le sillon qu'elles suivaient, d'autres larmes l'avaient creusé.

— Et c'est pour cela que vous êtes venue à Paris? lui dis-je du ton le plus affectueux que je pus prendre. Eh bien! vous avez son adresse, vous l'avez vu déjà, ou vous le verrez bientôt; mon oncle est sans doute chez lui en ce moment?

— Tout est fini, dit Anaïs.

Cet abattement, ce désespoir commençaient à me gagner.

— Mais achevez donc, m'écriai je; qu'avez-vous encore à m'apprendre?

— Avant de venir ici, me dit-elle, j'ai voulu le voir seule, moi; il nous avait donné son adresse à Paris; j'y suis allée : parti!... parti, et on ne sait pas où il est; et rien! rien! pas un renseignement, pas un mot! vous voyez bien que tout est fini, et que je suis perdue!

En achevant ces mots ma pauvre cousine ne put triompher de l'émotion qui la débordait, et elle éclata en sanglots.

Agenouillé devant elle, je lui essuyai les joues avec son mouchoir; je lui pressais la main, je tâchais de lui glisser quelques mots de consolation et d'espoir.

— Cousine, lui disais-je, ayez donc plus de patience, plus de résignation; ce n'est sans doute qu'un malentendu, votre mariage n'est

que retardé; il se fera, j'en suis sûr, j'en réponds.

— Mais savez-vous, me dit-elle, qu'un retard c'est la mort? Savez-vous que je suis perdue! déshonorée!

— Mais la douleur vous égare!

— Faut-il donc tout vous dire? reprit-elle avec un air d'égarement qui me fit tressaillir; je suis déshonorée, vous dis-je, m'entendez-vous? comprenez-vous?

Je lui serrai les mains dans les deux miennes, comme si cette pression eût pu arrêter la parole sur sa bouche, en murmurant d'une voix étouffée :

— Assez, assez!

Je restai quelque temps étourdi sous le coup. Concevez-vous l'effet d'un pareil récit, calme à son début, puis s'avançant peu à peu à travers mille demi-mots, mille réticences, mille alternatives de joie naïve et de tristesse voilée, à cette foudroyante conclusion? Con-

cevez-vous cette histoire qui, d'abord, m'avait fait sourire, tant je la croyais une véritable histoire de jeune fille, dénouée subitement par un coup de tonnerre? Et pour me parler comme elle l'avait fait sans comprimer les sanglots qui s'amassaient dans sa poitrine, quelle force ne lui avait-il pas fallu à cette pauvre chère enfant? Je me rappelais ses premiers mots, et comme elle m'avait parlé de son père, qui serait si heureux de me voir et me réclamait d'avance pour son cornac; et à ce moment, l'horrible malheur que je venais d'apprendre pesait déjà sur elle de tout son poids, et elle avait soutenu si long-temps un pareil fardeau; et dès les premières confidences, la force ne l'avait pas abandonnée, et je lui avais cru une égratignure à la tête, quand elle avait un coup de poignard au cœur! Pauvre, pauvre chère enfant, je m'en voulais de l'avoir laissée parler si long-temps, je me reprochais de ne l'avoir pas devinée, de ne m'être pas assez tôt

placé au niveau de cette douleur véritable, de ce malheur si plein d'angoisses; j'étais furieux contre moi-même, anéanti.

A la fin je compris qu'un pareil anéantissement en face d'une situation désespérée était de la lâcheté, que je me devais à moi-même de montrer de la fermeté, d'essayer au moins de raviver l'espoir dans cette âme prête à l'abandonner.

— Anaïs, dis-je à ma cousine, je vous remercie d'avoir compté sur moi, je vous conseillerai, je vous sauverai; non, tout n'est pas perdu !

— Croyez-vous, me dit-elle en relevant vivement la tête, et en fixant sur moi ses yeux noyés de larmes, croyez-vous que nous le retrouverons?

— Nous le retrouverons; son nom, son nom seulement?

— Ne vous l'ai-je pas dit? me répondit-elle avec un étonnement qui, pour tout autre que

moi, aurait eu du charme par sa tristesse même. Elle ne s'était pas aperçue qu'obéissant en ceci à un instinct commun à presque toutes les femmes, elle avait constamment remplacé par une de ces appellations indirectes que l'amour affectionne : *il, lui,* le nom fatal et bien aimé.

— Son nom? répétai-je.

— Henri Sainson, dit-elle.

A ce nom ma figure dut exprimer bien vivement la commotion rapide que je ressentis, puisque Anaïs, malgré la douleur qui l'absorbait et les pleurs qui voilaient ses yeux, s'aperçut de la révolution qui s'opérait en moi.

— Vous le connaissez? me dit-elle.

Heureusement pour moi j'avais repris assez vite la possession de mon sang-froid; le terrain était brûlant, un mot pouvait tout perdre. Dire à ma cousine que je connaissais son amant, que je connaissais sa demeure, c'était m'exposer sans pouvoir y mettre obstacle à

toutes les conséquences de la passion aveugle qui la dominait; son premier cri serait celui-ci : Menez-moi chez lui, je veux le voir! Alors ma volonté se trouvait enchaînée, je n'étais plus le maître ni d'étudier la question, ni de calculer les meilleures chances, ni de conduire la mission délicate qui m'était imposée doublement par la volonté d'Anaïs et par le fait du hasard, selon les règles de l'expérience et de la raison. Une entrevue d'Anaïs avec Henri pouvait tout sauver, mais aussi pouvait tout compromettre. La scène nécessairement ne pouvait être que violente, et la violence brise tout, quand elle ne parvient pas à tout entraîner. Henri était au plus fort de son amour pour Louise, et l'amour est égoïste. Les pleurs, les supplications, les imprécations de ma cousine pouvaient le fatiguer, au lieu de le ramener. Anaïs avait pour elle, il est vrai, tout ce qu'il y a de sacré aux yeux du monde, les promesses, les conventions, les

convenances, la nécessité enfin, et la plus terrible des nécessités; mais Louise était aimée, ce qui répond à tous les arguments. Outre cela la nécessité, qui est un grand argument aux yeux des gens de sang-froid, est presque toujours un obstacle aux yeux des hommes exaltés dans leurs sentiments, irrités par leur position; il n'y a pas de lien plus lourd à accepter qu'un lien nécessaire. Entre ces deux femmes, la lutte serait incertaine, au moins, terrible assurément. Toutes ces réflexions se croisèrent dans ma tête en beaucoup moins de temps que je n'en mets à les reproduire. A la fin, je pris un parti qui me parut moins chanceux, quoique pourtant très-hasardeux aussi; il fallait choisir entre deux coups de dés; vous verrez si mon choix fut justifié par l'événement.

— Ecoutez, dis-je à Anaïs sans répondre à sa question, il n'y a qu'un moyen de vous sauver. A quelle heure votre père doit-il rentrer?

— A cinq heures.

— Bien, vous avez le temps; retenez fidèlement ce que je vais vous dire, et faites exactement ce que je vais vous conseiller. Il faut prendre à l'instant une voiture, vous direz au cocher de vous conduire dans la rue Barbette, au numéro 11; vous sonnerez au rez-de-chaussée, vous demanderez madame de Carmé; rappelez-vous bien l'adresse et le nom. Quand vous serez auprès d'elle, vous lui direz que vous venez de ma part, que c'est moi qui vous envoie, moi Frédéric Lespars, votre cousin, appuyez bien là-dessus. Et alors quand elle sera ainsi préparée à vous écouter, confiez-lui tout ce que vous venez de me confier à moi-même, pas de réticences, pas de fausse honte; une retenue vous perdrait; n'oubliez rien, rien, entendez-vous; ne retenez pas vos larmes, ne comprimez pas vos sanglots, sanglotez devant cette femme comme si vous faisiez à votre mère l'aveu de votre faute. Parlez-lui de votre amour, de vos inquiétudes, de vos tourments;

demandez-lui si elle n'a pas un moyen de vous sauver, suppliez-la à deux genoux, à mains jointes, de prendre pitié de votre sort ; larmes, prières, n'épargnez rien. Cette femme seule peut vous rendre le bonheur ; songez-y bien, Anaïs, songez-y.

Ma cousine m'écoutait avec un étonnement mêlé de joie et de tristesse ; à chaque mot que je disais, ses lèvres s'entr'ouvraient pour m'adresser une question, mais je parlais si rapidement que chacune de ces questions projetées se trouvait dépassée avant d'avoir été formulée.

— Et voudra-t-elle me sauver ? demanda-t-elle seulement quand j'eus cessé de parler.

— Je l'espère, répondis-je.

Et aussitôt je pris la main de ma cousine, je la fis lever, je l'entraînai avec moi ; je la conduisis au bas de l'escalier, je fis avancer une voiture, je l'y poussai, et quand elle y fut assise, avant de donner au cocher le signal du départ :

— Répétez-moi, dis-je à ma cousine, le nom et l'adresse que je vous ai donnés.

— Rue Barbette, n° 11, madame de Carmé, dit-elle.

— Bien! vous vous rappelez tout ce que je vous ai dit, vous me promettez de suivre en tout point mes instructions?

— Je vous le promets.

— Allez donc, chère cousine, et que Dieu vous aide.

En même temps je fis signe au cocher, et la voiture s'éloigna.

Voici maintenant, en peu de mots, sur quels calculs étaient fondées mes espérances. D'une part, Louise est bonne; si je ne la savais pas, au moins je la pressentais généreuse, capable de comprendre tout ce qui est beau et grand, capable de bien penser et de bien agir. D'une autre part, j'étais maître de son secret; cette position dans l'amour, qu'elle s'était faite avec tant d'efforts, je pouvais la détruire en deux mots;

ce masque qu'elle portait sur la figure, je pouvais le faire tomber; j'étais maître d'elle, non pas qu'un seul instant j'aie eu la pensée d'employer un pareil moyen, mais il me suffisait qu'elle sût ce moyen en mon pouvoir et qu'elle me crût capable d'en user. Donc, mon espoir reposait sur deux chances contraires et également vraisemblables, la possibilité du bien et la possibilité du mal. Je pouvais arriver au même but par deux chemins opposés; si Louise ne sauvait ma cousine par sympathie, par générosité, elle pouvait se croire obligée à le faire par crainte. Je la tenais également par le bon côté et le mauvais côté de la nature humaine; avec tout autre que Louise je n'aurais compté que sur le dernier, je n'avais qu'une crainte, c'est que, féconde en ressources comme je la connaissais, elle ne glissât entre ces deux extrémités et n'échappât à la double fantasmagorie d'attendrissement et de terreur que je venais de préparer si habilement.

V

Le lendemain mon oncle vint me voir. Cette confiance, qu'il apportait à Paris, et que n'avaient pu troubler les inquiétudes de sa fille et les inexplicables retards de son futur gendre, s'était changée en consternation en apprenant qu'Henri était déménagé sans laisser sa nouvelle

adresse. Le doute s'était emparé de son esprit d'autant plus violemment qu'il avait jusque-là refusé de s'y abandonner. Du reste, il ne me dit rien de ce qui causait sa tristesse, et je remarquai même qu'il faisait effort pour me la cacher. Dans la journée que je passai avec lui tout entière, je trouvai moyen de prendre Anaïs à part :

— Eh bien! lui demandai-je, avez-vous vu madame de Carmé? lui avez-vous tout confié, et que vous a-t-elle répondu?

— J'ai suivi vos conseils, dit Anaïs, j'ai tout avoué; mais je ne sais si je dois craindre ou espérer : « Mademoiselle, m'a répondu madame de Carmé, votre position est fâcheuse assurément, et je vous plains; mais je ne sais pas s'il est en mon pouvoir de faire quelque chose pour vous. Je réfléchirai; le service que votre cousin me demande est bien grand, bien douloureux, il a cru que mon cœur était de ceux qui ne peuvent plus se briser. Dites-lui qu'il s'est trompé, que

vous m'avez vue pleurant, et que je voudrais mourir. En effet, elle pleurait, ses larmes se confondaient avec les miennes; elle n'avait pas le courage de me consoler, et moi je n'osais pas lui demander le secret de sa douleur.

Ces paroles d'Anaïs me laissèrent mon incertitude. Dans l'âme de Louise la lutte que j'avais prévue commençait; quel en serait le résultat? Voilà ce qu'il m'était impossible de dire; et, en admettant que le sentiment de l'abnégation l'emportât sur l'égoïsme toujours si puissant de l'amour, pour amener une rupture entre elle et Henri, n'y aurait-il pas dans l'exécution des difficultés presque insurmontables, des impossibilités peut-être? Pendant huit jours Anaïs ne reçut aucune nouvelle; chaque jour je l'interrogeais, et chaque jour sa réponse: rien de nouveau, s'empreignait de plus en plus d'amertume et de désespoir. Le neuvième jour au matin je reçus le billet suivant dont je reconnus aussitôt l'écriture.

« M. Frédéric Lespars est prié de venir aujourd'hui, à trois heures, chez moi.

« *Signé* Louise de Brumenthal. »

La lecture de cette lettre me réveilla, comme en sursaut, de l'espèce d'engourdissement où m'avaient plongé les réponses continuellement négatives de ma cousine. Je ne comprenais pas pourquoi Louise avait jugé ma présence nécessaire; mais il était évident que ma présence devait se rattacher à l'événement qui, par mon intermédiaire, avait mis depuis huit jours deux amours, deux passions, deux malheurs en présence. Quand j'arrivai à trois heures sonnant devant la petite porte bâtarde de la rue Barbette, que je vous ai déjà décrite, mon cœur battait avec violence. Anaïs et Louise se présentèrent toutes deux à ma pensée, toutes deux dignes d'intérêt, toutes deux à plaindre et à aimer; et cependant il fallait qu'une des deux fût sacrifiée : l'une ne pouvait exister, pour ainsi dire,

que par la mort de l'autre. Moi-même, indépendamment de ce sentiment de compassion, n'avais-je pas mes réminiscences personnelles, mon rôle particulier! A cette porte qui allait s'ouvrir pour moi, j'étais venu frapper la nuit, comme un homme ivre, comme un fou, le cœur rempli d'une rage d'amour, et prononçant à haute voix un nom que j'aurais dû taire. Et maintenant cette femme que j'avais tant aimée, que j'aimais encore, j'allais contribuer à sa ruine! Ce sacrifice, préparé par mes soins, peut-être étais-je appelé à le consommer; dans cette immolation de l'amour, peut-être allais-je tenir le couteau! Aussitôt que j'eus sonné, une vieille femme vint m'ouvrir de l'air discret d'une duègne espagnole; et, soit qu'on l'eût chargée d'ouvrir à quiconque se présenterait, soit qu'on m'eût tellement bien désigné qu'elle pût me reconnaître aussitôt, sans m'interroger, sans me regarder plus d'un instant, elle me dit ce seul mot : Venez.

Je la suivis, guidé plutôt par le bruit de ses pas que par la lumière; car, dans la pièce que je traversais, l'obscurité était telle qu'à peine y pouvait-on distinguer les objets. Je traversai une seconde pièce exactement aussi obscure; on eût dit que l'hôtesse de cette singulière demeure avait voulu en faire un lieu de retraite inaccessible au bruit et au soleil, une cellule bonne à entretenir des pensées de recueillement et de solitude. Au bout de cette seconde pièce, la vieille femme qui me précédait souleva une portière en soie de couleur sombre, et alors seulement une échappée de jour perça jusqu'à moi; en même temps, la vieille femme tenant la portière soulevée, et se rangeant le long du mur, ainsi qu'un factionnaire auprès de sa guérite, termina notre entretien, comme elle l'avait commencé, par un seul mot dissyllabique : Entrez !.....

Cette troisième pièce ne pouvait passer pour éclairée qu'en la comparant aux deux autres;

c'était le crépuscule au lieu de la nuit, la pénombre au lieu de l'ombre; un tapis en couvrait le parquet; des fleurs en embaumaient l'atmosphère; du reste, presque pas de meubles, et les faibles rayons du jour, qui pointaient à travers le double rempart des rideaux de soie et de mousseline croisés, s'amortissaient dans le vide. Louise était assise, la tête penchée en arrière sur le dossier recourbé d'un long fauteuil, ses deux mains jointes sur la poitrine, dans l'attitude d'une résignation mélancolique. J'interrogeai avec inquiétude ces traits charmants, que si souvent autrefois j'avais vus animés par une expression d'insouciance enfantine et de mutinerie railleuse. Hélas! quel changement! Ses yeux bleus semblaient ternis, ses lèvres avaient perdu leur éclat, ses cheveux lissés en bandeaux des deux côtés du front donnaient à toute sa physionomie je ne sais quoi de grave, de solennel, de comprimé. Elle me regarda un instant sans changer d'attitude, et

me fit seulement signe de prendre un fauteuil. Je m'assis, et j'attendis qu'elle rompît le silence; mais ses mains, un instant disjointes, se croisèrent de nouveau sur sa poitrine, son regard redevint fixe et pensif, comme je l'avais trouvé en arrivant; on eût dit qu'elle avait oublié ma présence. Pour moi, je demeurai immobile, la bouche fermée, ne demandant pas quand viendrait la fin de cette scène muette; l'obscurité de l'appartement et son silence pesaient sur mon âme; je me recueillais avec Louise, ou plutôt je me recueillais en elle. Cela dura quelques instants, au bout desquels, et sans que j'eusse entendu aucun bruit, la portière se souleva, et j'aperçus devant moi un jeune homme que je reconnus aussitôt, et que vous devinez : Henri Sainson.

En me voyant, il fit un mouvement presque imperceptible en signe de reconnaissance, et regarda Louise d'un air où l'étonnement se mêlait au dépit. Ma présence le surprenait vi-

siblement et l'importunait; pour moi, je me levai sans le saluer, et me rassis aussitôt en silence.

Il s'approcha de Louise, sans paraître me donner une plus longue attention, et lui présenta un bouquet de roses qu'il tenait à la main. Celle-ci repoussa doucement le bouquet :

— Qu'avez-vous, Louise? lui dit-il alors en lançant de mon côté un regard oblique qui démentait l'insouciance qu'il avait voulu affecter; les fleurs que je vous offre n'ont-elles plus de prix pour vous? Entre le bouquet de la veille et le bouquet du lendemain que s'est-il donc passé? Vous ne portez point à votre ceinture celui d'hier, et vous repoussez celui d'aujourd'hui!

Sans répondre, Louise prit le bouquet, et le plaça à sa ceinture; puis, relevant un peu sa tête, qui retomba aussitôt :

— Henri, dit-elle d'une voix dont l'altération

me fit tressaillir, asseyez-vous, nous avons à causer.

Pendant qu'ils échangeaient entre eux ces quelques paroles, j'avais eu le temps d'examiner ce jeune homme, que je n'avais vu qu'une fois, le soir, et avec lequel pourtant j'avais failli jouer vie contre vie. A peu près comme tous les créoles, il était d'une taille moyenne, mais mince et frêle; sa figure pâle avait cette expression d'ardeur pensive, d'enthousiasme juvénile et de grâce charmante, particulière à ces natures que le soleil d'outre-mer a échauffées de ses rayons; son front proéminant se découpait à froid sous les boucles chaudes de ses cheveux; ses yeux surtout avaient un caractère distingué qui résumait toutes les distinctions de cet ensemble. Les femmes n'auraient pas dit de lui : C'est un joli garçon, parce qu'elles ne l'auraient pas osé. Il était de ces hommes dont elles craignent de s'avouer le mérite, même dans le secret de leur pensée.

Quand il fut assis, le visage tourné vers Louise, la bouche à demi ouverte, celle-ci reprit :

— Henri, vous êtes étonné de trouver ici un étranger, habitué que vous êtes à ne rencontrer dans cette maison que deux yeux pour vous voir et un seul cœur pour vous aimer. Cela vous paraît étrange, et en effet, c'est qu'il va se passer ici quelque chose d'étrange. Monsieur (elle me montrait) n'est pas venu de lui-même; c'est moi qui l'ai appelé; pourquoi ? dans quel but ? vous le comprendrez sans que je vous le dise. Ecoutez-moi. Henri, vous m'avez bien aimée, et vous me devez cette justice, que je vous ai bien aimé aussi..... Ne m'interrompez pas, Henri; je comprends le geste que vous faites : vous m'aimez encore, dites-vous, plus que jamais, et moi aussi, encore plus que jamais, toujours ! Recueillons bien dans notre cœur le souvenir du temps qui vient de s'écouler, retenons-en précieusement tous les détails, rappe-

lons-nous toutes les jouissances, tous les délices que nous avons trouvés dans notre amour; ces souvenirs-là seront pour nous un jour d'inestimables trésors; nous nous retracerons avec ivresse les jours que nous avons passés ensemble, les serments que nous nous sommes faits, les délicieuses promesses, les paroles, les regards : c'est un monde tout entier; et si le temps brisait nos liens, si le sort nous condamnait à une séparation, au moins n'oublions rien. Les souvenirs, voyez-vous, c'est encore du bonheur; et quand on est éprouvé par la vie, vieux avant l'âge, quand on a froid au cœur enfin, c'est du soleil.

Celui à qui s'adressaient ces paroles, prononcées d'un ton qui me les faisait entrer dans le cœur comme autant d'aiguillons, portait sur Louise des yeux ardents, où se peignaient à la fois la surprise, l'anxiété la plus cruelle, et je ne sais quelle rage qui n'est pourtant pas de la colère.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il; qu'avons-nous besoin de tous nos souvenirs? L'avenir ne nous appartient-il pas? pourquoi nous occuper du passé? Ecoutez-moi à mon tour. Vous parlez de liens brisés par le temps, de séparation; je veux aujourd'hui même rendre ces liens indissolubles, prévenir à tout jamais cette séparation que vous me montrez dans l'avenir comme un fantôme menaçant. Ce que tous les jours, depuis un mois, je vous répète, je vous le répète aujourd'hui, et devant monsieur, puisqu'il vous a plu de le prendre pour témoin; soyez ma femme! Pas de faux-fuyant, Louise, n'essayez pas de me donner le change, comme vous l'avez fait jusqu'ici; ne me dites pas : Mon ami, vous vous abusez sur la durée de vos sentiments; cet amour que vous croyez éternel, vous le sentirez s'affaiblir peu à peu, puis mourir; attendons. Je n'écoute rien, et je n'attends pas; il me faut une réponse; parlez, Louise, voulez-vous être ma femme?

me refusez-vous?..... Vous gardez le silence; si vous avez appelé monsieur pour m'opposer quelques objections que je ne connais pas, que monsieur parle au moins, je lui répondrai.

C'étaient les premiers mots qu'il m'adressait; je tournai mes yeux vers Louise pour la consulter sur la conduite que je devais tenir; je lus dans ses traits une double réponse, une invitation au silence d'abord, et une sorte de résumé de ce qu'elle venait d'entendre. Deux fois ses longs cils s'abaissèrent et se relevèrent par un mouvement de triomphe douloureux; c'était comme le dernier sourire d'un mourant, et depuis je n'ai jamais pu le traduire que par ces mots bien décolorés, mais que vous tâcherez de compléter dans votre imagination : Jugez s'il m'aime, et pourtant si vous saviez ce que je vais faire!

— Henri, dit-elle alors, si je vous ai tant parlé du passé, c'est que nous ne pouvons pas compter sur l'avenir. Admettons que nous avons

fait tout deux un rêve; je ne sais jusqu'à quel point ce rêve a été beau pour vous, mais pour moi il a été doux comme l'espérance, enivrant comme le bonheur; et maintenant le rêve doit finir; Henri, il faut nous séparer.

A ce mot, que Louise avait prononcé avec effort, Henri tressaillit, ses yeux s'enflammèrent, il répéta d'une voix aiguë : — Nous séparer !

— Nous séparer, répéta Louise; épargnez-moi la douleur d'une explication, acceptez le mot que je viens de prononcer comme un arrêt du sort qui nous condamne tous deux, comme un arrêt irrévocable. Soumettez-vous sinon sans regret, du moins sans murmure; faites comme moi, courbez la tête, ne m'interrogez pas et séparons-nous.

Je m'attendais à une explosion de paroles, à un de ces débordements qui soulagent la passion s'ils ne la satisfont pas, il n'en fut pas ainsi. Les lèvres du jeune homme devinrent pâles, ses dents se serrèrent, il garda quelque temps le

silence, et, s'assurant sur son fauteuil comme s'il eût craint d'en être arraché :

— Je ne sortirai pas d'ici, dit-il, avant d'avoir eu l'explication de ce que vous venez de dire; ceci est ma volonté, volonté aussi irrévocable que cet arrêt du sort dont vous venez de me parler; vous me connaissez, expliquez-vous donc !

Louise divisa en deux son regard, et en adressa la moitié à son amant, tandis qu'elle m'en adressait l'autre moitié. Je compris qu'elle n'espérait pas lutter contre cette volonté si énergiquement exprimée, et qu'avant d'entrer en explication, elle me prévenait que j'allais peut-être avoir un rôle à jouer.

— Je vais m'expliquer, dit-elle, et une seule question suffira pour tout éclaircir. Henri, avant de m'aimer, n'aviez-vous aimé personne ? n'aviez-vous contracté aucun engagement, fait aucune promesse?

Le jeune homme se tournant vivement vers moi et me regardant en face :

— Ah ! je comprends enfin, dit-il, je comprends tout. Votre présence ici, monsieur, n'est pas, en effet, un incident fortuit; vous vous nommez Frédéric Lespars, votre famille est de Toulouse, j'ai souvent entendu parler de vous, vous êtes le neveu de M. Siclair, le cousin de mademoiselle Anaïs; et vous venez, monsieur, revendiquer ma parole par l'entremise de madame, et réclamer la foi des serments. Ecoutez, monsieur, je sais tout ce que vous pouvez me dire, j'ai tort. Votre cousine a le droit de m'accabler des noms les plus odieux, je les accepterai. Mais enfin, monsieur, et pour vous épargner des phrases inutiles, tout en reconnaissant mes torts, je ne me sens pas la force d'y renoncer. Quitter Louise m'est impossible : voilà, monsieur, ce que jai à répondre. Maintenant que j'ai fait ma part dans

ce qui se passe, je vais faire la vôtre. Il eût été bien de venir me demander une explication au nom de votre cousine ; de vous à moi, c'était votre droit ; mais la démarche que vous avez faite auprès de madame, l'indiscrétion que vous avez commise, le moyen dont vous vous êtes servi, toute votre manière d'agir enfin ne me paraît ni loyale, ni brave, et si votre intention n'est pas de me demander une réparation de ma conduite envers votre cousine, je vous demanderai, moi, raison de votre déloyauté.

Le regard de Louise ne m'avait pas trompé, mon rôle commençait.

— Monsieur, avant tout, je dois déclarer que je suis prêt pour toute espèce de satisfaction. Maintenant je rétablis la vérité des faits ; je me suis en effet adressé à la générosité de madame, j'ai compté sur la bonté de son cœur, je lui ai tout confié. Mais quant à une arrière-pensée déloyale, ne m'en supposez pas ; je n'ai rien conseillé, j'ai livré les faits, voilà tout. Ce que

madame fait, elle le fait librement, et je suis ici comme témoin involontaire, nullement comme personnage officiel. Pourtant, monsieur, s'il m'est permis de parler au nom d'une jeune fille malheureuse, d'en appeler à vos bons sentiments, je puis trouver en faveur de ma cousine des raisons assez puissantes pour vous déterminer peut-être.

—Ne vous ai-je pas fait voir que je connaissais les raisons qui militaient contre moi ? me répondit-il en m'interrompant avec vivacité; à quoi bon les répéter, puisque je les sais déjà ?

— Vous ne les savez pas toutes.

Il me regarda d'un air étonné.

Je me levai, et, m'approchant de lui, je me penchai jusqu'à son oreille, où je laissai tomber à voix basse ces deux mots :

— Mère, monsieur !.....

Il se leva à son tour dans un état d'agitation pénible; et, cachant sa figure dans ses deux mains, il resta ainsi quelque temps la tête

penchée, comme accablé sous le poids des réflexions terribles qui se heurtaient dans son cerveau.

— Monsieur, me dit-il à la fin d'une voix visiblement altérée, je comprends tout ce qu'il y a de solennellement douloureux dans le mot que vous venez de prononcer; mais que voulez-vous?.... Avez-vous jamais été sous le coup d'une passion qui vous absorbe, qui vous aveugle, qui ne vous laisse ni la faculté d'agir, ni la liberté de résister? Cette passion est la mienne : renoncer à Louise m'est impossible; je le répète, plaignez-moi, ne me condamnez pas.

Sa douleur était si vraie, il était si terriblement combattu par le sentiment du devoir et de l'amour qui le dominait, que j'en eus pitié.

— Monsieur, reprit-il, ma mère en mourant m'a laissé cinq cent mille francs de fortune : cette fortune, je l'abandonne à votre cousine,

qu'elle la prenne, non pas en dédommagement, mon Dieu ! je sais très-bien qu'il est des plaies qu'on ne peut guérir avec de l'or, mais comme souvenir, comme preuve du repentir que j'éprouve, des remords que j'accepte en expiation de ma faute. Quant à moi, monsieur, je partirai, je m'exilerai, seul, s'il le faut, sans Louise !

— Partez donc, dit Louise.

Il poussa un cri, et se précipita aux genoux de Louise. Le fardeau qu'il avait voulu s'imposer était trop lourd, il y succombait.

— Louise, lui disait-il en lui prenant les mains, cela est-il possible ? Tu veux que je parte sans toi, tu m'exiles, tu me chasses; mais songe donc que vivre sans toi, c'est mourir ! Oh ! écoute-moi; nous partirons ensemble; nous irons loin, bien loin; nous vivrons seuls tous deux, comme ici; à force de bonheur, tu tâcheras de me faire oublier mes fautes; à force d'amour, je tâcherai de me les pardonner; car je t'aime comme un fou, tu le vois bien : si je

ne t'aimais pas, est-ce que j'agirais maintenant en malhonnête homme?

— Et si je ne vous aimais plus, moi! dit Louise.

Henri garda quelque temps le silence, silence pesant, qui m'affectait moi-même; puis il dit en se relevant :

— Je me tuerais alors.

Louise me regarda encore une fois avec un air d'hésitation qui me fit mal.

— Grâce! grâce! semblait-elle me dire, mon dévouement n'a t-il pas été assez loin? l'immolation n'est-elle pas complète? que puis-je faire encore?

Et pourtant j'eus le courage de répondre à ce regard ainsi interprété, par un autre regard qui signifiait :

— Quoi que vous ayez fait, faites plus encore.

Je ne sais si elle me comprit, mais, sans lever les yeux sur Henri, qui, debout devant elle

ressemblait à un condamné attendant le signal de l'exécution, elle se mit à effeuiller mélancoliquement une des roses de son bouquet; et moi, en la voyant, en contemplant chaque feuille détachée qui tombait sur sa robe, je me sentis prêt à pleurer; il me semblait assister à la chute d'une dernière espérance.

La rose était à moitié dégarnie, lorsqu'elle rompit le silence :

—Henri, dit-elle, je l'avais prévu, il faudra tout vous dire; allons!...

VI

En ce moment j'entendis un bruit de pas et de voix, et deux jeunes gens entrèrent dans la petite pièce où nous étions tous trois, livrés à tant d'émotions diverses, deux jeunes gens que je reconnus aussitôt : c'étaient deux des nôtres, Arthur de Cerisy et Gustave Alby.

Ils s'approchèrent de Louise, et lui baisèrent la main avec cette familiarité que nous contractons dans notre monde de relations faciles.

— Cette chère Louise, dit Cerisy, la voilà donc retrouvée; mais savez-vous, ma chère, que nous vous avons crue au cloître : j'ai été au couvent de la Visitation demander sœur Louise.

— C'est bien mal, dit Gustave Alby, de partir sans prévenir ses amis; quand on s'enterre, on envoie au moins des billets de faire-part.

Je remarquai, pendant que les deux jeunes gens parlaient de la sorte, que Louise et Henri s'abandonnaient tous deux à des mouvements contradictoires. Louise rappelait à elle son courage, et s'efforçait de sourire; Henri, l'œil sombre, la figure égarée, semblait se demander l'explication de ce qui se passait, et se croyait sous le coup d'un mauvais rêve; moi-même, je ne savais que penser. Cette arrivée des deux jeunes gens était évidemment chose

convenue et acceptée par Louise; je tremblai d'entrevoir son projet, et je fus prêt à lui dire : Ah! vous allez trop loin.

L'arrivée de deux autres jeunes gens confirma ma supposition. Je ne connaissais pas ceux-là, mais ils appartenaient évidemment à la même classe que les deux autres; c'étaient ce que nous nommons des *viveurs*, mot large qui se prête à toutes les hypothèses, et qui caractérise les polypes de la civilisation parisienne, qui n'ont pas d'existence à eux propre, mais participent de toutes les existences, de même que ces myriades d'animalcules qui brillent le soir à la surface de la Méditerranée et reflètent toutes les couleurs du ciel.

Ils abordèrent Louise à peu près comme les deux premiers, avec le même laisser-aller, la même *désinvolture* familière.

L'un d'eux dit qu'il y avait eu baisse à Tortoni, lorsqu'on y avait appris sa disparition.

L'autre, qu'il avait fait sur elle une élégie en forme de complainte.

Louise reçut ces deux impertinences à bout portant, sans pâlir et le sourire sur les lèvres. Vous le dirai-je? en ce moment j'oubliai presque ma cousine pour ne songer qu'à l'étrange comédie qui se jouait, et aux deux personnages qui remplissaient les principaux rôles : Louise et Henri!

Celui-ci ne trahissait son émotion que par une pâleur de plus en plus mate, et une espèce de flageolement dans les jambes, semblable au mouvement de va-et-vient d'un homme ivre; un moment je crus le voir près de tomber, et j'avançai mon bras pour le soutenir.

— Merci, me dit-il; et, s'adressant à Louise : — Madame, je craindrais de vous importuner, je me retire.

— Henri, dit Louise, restez, vous dînerez avec nous.

Le jeune créole releva la tête, il apercevait dans ces paroles une espèce de provocation ; il lui sembla que se retirer, c'était fuir; il raffermit donc autant que possible son courage et répondit : Je reste, du ton d'un homme qui, recevant une proposition de duel à mort, répond sans hésiter : J'accepte.

Louise alors s'avança vers lui et lui dit : Donnez-moi la main ; Henri la lui donna, et, suivis par nous, ils traversèrent ensemble les deux pièces obscures que j'avais traversées ; nous arrivâmes ainsi à une troisième pièce communiquant aux autres par une porte latérale, et qui était vivement éclairée, celle-là ; j'aperçus une table dressée et un couvert mis. Louise nous invita à nous asseoir. Je ne vous ferai pas la description du dîner; il était brillant; on nous donna les meilleurs vins, auxquels les quatre jeunes gens qui servaient de témoins au drame que je vous raconte firent fête avec beaucoup de bonne grâce; ils semblaient ne rien

soupçonner, et rien ne trahissait la gêne dans leurs manières ni dans leurs propos; moi seul comprenais vaguement ce qui se passait : aussi je n'entendais rien, je ne voyais rien que Louise et Henri.

De ces quatre jeunes gens vous en connaissez deux; l'un, Arthur de Cerisy, est un véritable viveur dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire qu'on ne lui connaît ni profession, ni patrimoine; seulement le jour il parie au tir aux pigeons, et fait le soir la partie de douze points dans un cercle.

Gustave Alby n'a d'autre moyen d'existence qu'un oncle fort riche et fort goutteux qui le déshéritera probablement, mais enfin pour le moment il a un titre : il est le neveu de son oncle.

Le troisième, à ce que j'ai appris depuis, est une manière de courtier marron, de ceux qu'on nomme coulissiers, grands parleurs à qui les hauts barons de la banque permettent de *carotter* quelques billets de mille, parce que le

bruit de leur voix couvre la clameur de ceux que les péripéties de la bourse acculent à la banqueroute et par suite au suicide.

Le quatrième, enfin, est un vaudevilliste qui veut trancher du gentilhomme, et escompte chez les juifs tout son avenir de couplets.

Vous pouvez donc vous imaginer quelle dut être la conversation que tinrent ces quatre personnages. Tous avaient le même ton de persiflage, le même cynisme d'expressions banales et sans éclat. Louise se prêta à la conversation et s'y mêla même avec une aisance si bien jouée que, si je n'avais pas été par avance persuadé du contraire, je l'aurais crue naturelle et de bon aloi. Pour Henri, il était immobile sur sa chaise; la main plongée sous son gilet, il regardait tour à tour les quatre convives d'un air presque hébété; seulement chaque fois qu'une familiarité un peu trop crue tombait sur Louise, je voyais sa main se crisper, comme

s'il eût voulu traduire extérieurement les écorchures de son cœur.

Vers la fin du dîner, les yeux commençaient à s'enflammer, les voix à devenir plus aiguës, les propos plus criards et moins mesurés encore. Les vins que Louise nous avait fait servir agissaient sur les têtes, moi seul et Henri devenions plus froids, à mesure que les autres s'échauffaient.

Je me souviendrai toute ma vie de la physionomie de Louise en ce moment : jamais, je crois, je n'ai rien vu d'aussi tristement beau ; elle semblait écouter les quatre convives à la fois, et leur répondait de l'œil et du geste ; elle semblait occupée d'eux seuls, elle souriait presque constamment ; seulement je remarquai que ses épaules et sa poitrine, si blanches d'ordinaire, étaient gonflées et rouges, ses sanglots l'étouffaient, la pauvre femme ; et lorsque Henri

cherchait ses regards, elle détournait les yeux aussitôt.

Dans un moment de silence je la vis porter rapidement une main à son cœur, passer l'autre sur ses cheveux, et faire un geste à ses convives : je frissonnai, car j'avais compris que le moment était arrivé.

— « Messieurs, dit-elle d'une voix grave, si « je vous ai invités à dîner aujourd'hui, c'est « que j'ai un conseil à vous demander, écoutez-« moi. Il y a trois mois, une femme fut amenée « par le hasard, par la fatalité si vous voulez, « à connaître un jeune homme, bon, naïf, sin-« cère, qui l'aima d'un amour jeune et pur, « comme aiment les jeunes gens; cette femme « était une de ces folles et insouciantes créa-« tures, habituées à obéir sans compter aux « caprices de leur cœur, filles bohêmes qui « ne tiennent à la société par aucun lien et « que la société repousse. Pourtant, au con-« tact de cet amour, la folle devint sérieuse,

« l'insouciante devint pensive, pour la pre-
« mière fois elle réfléchit et regretta ; le jeune
« homme qui l'aimait, arrivé récemment, ne
« soupçonnait rien de ses antécédents, et la
« croyait sage, pure, honorable pour tous. Sans
« doute il eût été bien à elle de le détromper
« aussitôt, de l'arrêter sur le bord du précipice;
« elle ne le fit pas, au contraire elle résolut de
« l'entretenir dans ses illusions, de mettre le
« masque des vertus qu'il lui supposait, de
« prendre une qualité étrangère comme au
« carnaval on prend un domino; elle changea
« de nom et d'adresse, rompit avec le monde,
« se retira dans une maison bien éloignée, bien
« obscure.... Tout cela est mal! mais elle avait
« une excuse, elle aimait!... »

Je crus en ce moment à une interruption de la part de Henri; l'histoire était tellement claire qu'il devait en comprendre déjà le sens; il n'en fut pourtant rien, il resta dans la même atti-

tude qu'auparavant, sa main toujours cachée sous son gilet, silencieux et morne.

Louise reprit ainsi :

— « Mais ce jeune homme avait, avant de ve-
« nir à Paris, contracté un engagement, et
« devait se marier; ce mariage réunissait toutes
« les convenances, toutes les garanties de bon-
« heur. La femme (elle appuya sur ce mot) ap-
« prit cela, et comprit quel sacrifice lui était
« imposé; elle proposa à son amant une séparа-
« tion; celui-ci refusa, il l'aimait plus que
« jamais, il voulait en faire sa femme. Que faire
« alors?... »

Louise s'arrêta un instant pour consulter les physionomies de ceux qui l'écoutaient, et y lire l'effet que produisait cette question : Que faire alors? Puis elle ajouta d'un ton plus lent qu'elle ne l'avait fait jusque-là :

— « Voilà sur quoi, messieurs, j'ai voulu
« vous consulter; voilà pourquoi je vous ai fait
« venir. »

Quoique, ainsi que je vous l'ai dit, les têtes fussent échauffées, les convives avaient pourtant fini par comprendre qu'il s'agitait quelque chose d'étrange. Tous quatre s'entre-regardèrent sans répondre. Henri ne bougeait pas.

— « Que faire ? reprit Louise ; le voici : ar-
« racher au jeune homme le bandeau attaché
« sur ses yeux, renverser l'idole, briser le
« masque, lui montrer enfin, à la place de la
« femme qu'il avait rêvée, une femme réprouvée
« par le monde, flétrie par l'opinion publique !..
« Voilà ce qu'il faut faire. »

Ici elle s'arrêta de nouveau, et le silence était si grand dans l'appartement que j'entendais presque le battement de son cœur, puis elle reprit :

« Voilà ce que je fais, messieurs. » Et, se tournant vers Henri qu'elle regardait pour la première fois depuis le commencement du dîner :

— Henri, dit-elle, voulez-vous pour votre femme d'une femme perdue?

Je ne saurais vous dire quel effet produisirent ces paroles, j'étais anéanti, je n'avais plus la conscience de moi-même; la seule chose qui me frappa et que je me rappelle, c'est que Henri ne bougea pas encore et ne répondit rien.

Je fus tiré de mon assoupissement par la voix de Louise, mais probablement, pendant cette espèce de paralysie qui avait enchaîné toutes mes facultés, il s'était passé quelque chose que je ne sais pas.

— Eh bien! messieurs, disait-elle, pourquoi cet air glacial et ce silence? Livrez-vous à la joie plutôt, et tuez le veau gras, l'enfant prodigue est de retour, je rentre parmi vous, je ne suis plus madame de Carmé, l'honnête veuve, la femme mystérieuse du reposoir de la rue Barbette, je redeviens Louise de Brumenthal, la Louise que vous avez connue, la Louise

d'autrefois, Louise enfin!.... Voici le gage de ma parole!

Elle prit le bouquet que Henri lui avait donné, et qu'elle portait à sa ceinture, en détacha toutes les fleurs, et, les jetant une à une aux quatre jeunes gens :

—A vous, Arthur, dit-elle; à vous, Gustave; à vous, Amédée; à vous, Ferdinand.

Puis, prenant une dernière rose, elle me la jeta au visage en disant, mais d'une voix moins éclatante :

— A vous aussi, Frédéric.

C'était du délire; évidemment, pour arriver à cette horrible péroraison, elle avait souffert tout ce qu'il est possible à une jeune femme de souffrir; la fièvre ne l'avait pas prise, elle se l'était inoculée.

Cette ivresse factice réchauffa l'ivresse véritable des convives un instant suspendue.

— Vivat! crièrent-ils tous à la fois en élevant leurs verres, à la santé de Louise!

— A la santé, dit Arthur, de la plus séduisante, de la plus gracieuse, de la plus redoutable de toute les *lionnes* parisiennes.

— *Lionne*, non pas, dit le courtier-marron un peu plus ivre encore que les autres, le mot n'est pas académique.

— Et quel est le mot académique? demanda le vaudevilliste en riant.

— Parbleu, reprit le courtier, Louise est trop bonne fille pour se fâcher, voilà la chose; et, avec la pointe de son couteau, il se mit à dessiner un long cou et une gibbosité soutenue par quatre grandes jambes grêles.

Je me levai indigné et bien disposé à souffleter l'insolent; mais en ce moment Henri se leva aussi, il était d'une pâleur effrayante, et sa main n'avait pas changé de place.

— Venez, dit-il à Louise.

Louise le suivit sans mot dire.

Aveuglés par l'ivresse qui bouillonnait dans leur cerveau, les autres convives continuèrent

à parler entre eux ; moi seul je restai silencieux, enchaîné à ma place par une puissance invincible ; il me semblait que la fatalité seule était maîtresse des événements et qu'il fallait la laisser faire. . .

Entre Henri et Louise la scène fut courte.

Henri tira lentement la main qu'il avait tenue constamment cachée dans son gilet, et l'en sortit avec un poignard qu'il leva sur elle sans prononcer une seule parole.

Celle-ci ne trembla pas ; et, en souriant, elle lui dit seulement ce mot que vous trouverez sublime, si vous êtes bien pénétré du sentiment de la comédie épouvantable qu'elle venait de jouer avec tant de courage, et que ce mot-là résume et conclut toute entière :

— Ah ! vous m'estimez trop !...

Le mot produisit son effet ; le bras armé retomba, et quelque temps après nous entendîmes le bruit de la porte d'entrée qui se re-

fermait : c'était Henri qui parlait ; pour Louise, elle ne reparut pas de la soirée.

Maintenant, mes très-chers, voici, en trois alinéas, la post-face de tout ceci :

Premier alinéa. — M. et madame Siclair ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Anaïs Siclair, leur fille, avec M. Henri Sainson.

Second alinéa. — Si vous êtes étonnés des détails intimes que je vous ai donnés sur le caractère de Louise et sur la conclusion de cette histoire, voici comment vous pourrez réduire votre étonnement à sa juste valeur : venez ce soir au foyer de l'Opéra, vous y verrez Louise à mon bras ; quand on possède un manuscrit, il est tout naturel qu'on le lise.

Troisième et dernier alinéa. — A-t-elle déjà tout oublié? Hélas non ! ne la croyez pas insouciante et folle comme autrefois ; souvent elle est triste auprès de moi, je surprends des larmes dans ses yeux, et quand je lui demande

ce qu'elle a, elle me répond en posant la main sur son cœur : C'est le vautour!... Quant aux indifférents qui en sont encore à l'interroger sur les motifs de sa disparition momentanée, elle se contente de leur dire en souriant : J'ai fait une neuvaine... Véritable neuvaine à l'amour, qui a eu ses prières, ses combats, ses mortifications, son martyre!...

DEUXIÈME ACTION.

I

Le roman qui suit a deux intentions bilatérales que nous sommes bien aise d'expliquer à nos lecteurs. Frédéric est le même personnage que nous avons mis en scène pour la première fois au commencement de ce volume : seulement il s'est transformé, et en est arrivé à sa

seconde phase, à la phase intermédiaire qui sépare l'état de désœuvrement encore véniel et sans souillure grave de l'abrutissement complet, sans espoir, sans ressources. Dans une troisième partie nous compléterons le portrait, et nous montrerons par le dénoûment le danger de ces existences commencées dans l'oisiveté, continuées dans le vice, et qui doivent nécessairement s'achever dans la boue ou dans le sang.

En second lieu, nous avons voulu peindre l'état d'une femme qui se débat dans un mariage honorable contre les accusations de son passé, et prouver que les fautes de jeunesse ont des conséquences désastreuses pour toute la vie.

Dans un temps moins sceptique que le nôtre, ce serait une bonne fortune pour un faiseur de romans d'avoir à écrire au début d'un récit, et presque à la première ligne, ces trois mots : la forêt de Sénart! La forêt de Sénart est

une de ces antiques célébrités que la superstition des hommes a longtemps respectée; à son nom se rattachent presque tous nos vieux souvenirs de voleurs en embuscade, de chaises de poste arrêtées, de postillons assassinés, de femmes malheureuses disparues pour ne plus reparaître. Avec la forêt de Bondy, cette autre célébrité lugubre, elle a partagé le domaine des aventures de grande route et des crimes en plein vent. Elle fut comme le théâtre obligé de toutes ces catastrophes mystérieuses qui nous ont tant épouvantés dans la bouche de nos mères ou de nos nourrices, et comme l'explication nécessaire de ces événements inexplicables que la tradition populaire embellissait de ses inventions les plus romanesques. Malheureusement, pour les esprits amoureux de ces sortes d'aventures, la forêt de Sénart est devenue ce que deviennent maintenant toutes les forêts de France. Ses profondeurs fantastiques se sont éclairées, ses grands arbres, que notre imagination faisait si

sombres et si impénétrables, ont laissé place au soleil. La hache a éclairci ces fourrés fatals si bien appropriés au bruit des sifflets. L'administration des ponts-et-chaussées a fait brèche partout; et la forêt de Sénart, ainsi percée à jour, traversée par une grande route et sillonnée par de nombreux sentiers, au lieu d'un objet d'épouvante pour les enfants et les femmes, n'est plus qu'un sujet de sarcasme pour les commis-voyageurs qui vont de Paris à Melun exporter les échantillons de leur maison de commerce. Ainsi passent toutes les renommées de ce monde, bonnes ou mauvaises, ainsi s'est évanouie la réputation fantasmagorique de la forêt de Bondy, ainsi s'est dissipé l'effroi qui s'attachait au nom seul de la forêt de Sénart. Le crime maintenant a changé de demeure : au lieu de se réfugier à l'ombre des hautes futaies et des taillis impénétrables, le vol et le brigandage s'exercent au milieu de nous, dans nos cités, à nos portes; on assassine entre

quatre murs plus hardiment et plus sûrement qu'au milieu d'un bois épais; les voleurs ont laissé leurs sifflets aux maîtres d'équipage de nos navires; ils logent en hôtel garni au lieu d'habiter des souterrains, ou pour le moins des cabanes de charbonnier; rien ne les distingue plus des honnêtes gens; leurs mœurs sont les nôtres, leur langage ressemble à notre langage, leurs habits à nos habits; ils dînent au restaurant, vont au spectacle, prennent des bains, portent des gants, et pas un d'eux ne se souvient de la patrie de ses pères, la forêt de Bondy, la forêt de Sénart.

Ceci est peut-être un des mille résultats, ou si vous l'aimez mieux une des mille dérivations du progrès toujours croissant de l'éducation! Car le mal se civilise à l'égal du bien, les mauvais instincts s'affinent comme les instincts honnêtes; dans les sociétés incultes et grossières le crime est inculte et grossier, dans les sociétés policées le crime se police à son tour; une

fois en marche, l'esprit avance de tous les côtés, et chaque perfectionnement du bien amène un perfectionnement du mal.

Du reste, pour quiconque a voyagé de Paris à Melun, il est difficile d'imaginer à quel titre la forêt de Sénart a mérité la place que nos pères lui avaient faite dans leur superstition. C'est une forêt mesquine, à claire-voie presque partout, sans accident de terrain ni même de broussailles, sans profondeurs, sans massifs, quelque chose qui ressemble au bois de Boulogne. On peut y rêver des braconniers, des pannoteurs, des amoureux et des poètes, mais pour des voleurs de grande route, pour d'aventureux bandits, je défie bien l'imagination la plus exaltée d'en peupler ces larges éclaircies, ces carrés d'arbres où l'air circule en toute liberté, où le soleil se reflète et joue de tronc en tronc sur l'écorce luisante des jeunes bouleaux; excepté quelques sentiers percés à travers bois et véritablement ombreux,

vous y chercheriez vainement un prétexte aux suppositions de la peur : les Champs-Elysées sont plus à craindre.

Or, dans un de ces sentiers exceptionnellement obscurs et solitaires, vers quatre heures de l'après-midi, au mois de juillet, cheminait lentement un jeune homme, dont, au premier abord, il eût été difficile de caractériser l'allure et de spécifier la physionomie. Pour éviter la grande route et fuir les regards, avait-il ses raisons secrètes? Je ne sais. Mais pour des raisons ostensibles, nous pouvons affirmer qu'il en avait d'excellentes et que tout le monde comprendra. Son costume expliquait suffisamment son amour pour la solitude et l'obscurité. Outre la crainte de la chaleur et le goût bien naturel de l'ombre au mois de juillet, il est permis de croire qu'un sentiment de pudeur l'avait porté à choisir, entre tous les chemins qui sillonnent la forêt, le plus impénétrable au regard; car, pour peu qu'il eût dans son passé

le souvenir d'un ajustement plus sortable, son orgueil devait souffrir cruellement chaque fois que son œil se portait sur les détails de sa bizarre toilette. Le pauvre marche tête levée, et porte indifféremment ses haillons; mais ses haillons ressemblent à tous les haillons, sa livrée est la livrée de la pauvreté, rien de plus; on le voit passer sans étonnement, sans examen; on sait, et il sait qu'il est lui-même un membre de cette grande famille de pauvres qui a le même costume, le même cachet, la même physionomie; rien ne tranche en lui, rien ne sort des habitudes communes; quand on le rencontre, on le classe au premier coup d'œil, et tout est dit. Pour le jeune homme dont nous parlons, au contraire, son costume avait quelque chose de particulier dans sa détresse, d'excentrique dans son dénûment: c'était une spécialité. A juger par le costume celui qui le portait, il était impossible de lui assigner une place distincte dans la société, de

lui supposer tel état plutôt que tel autre, et, pour nous servir d'une expression populaire, de le *numéroter*. Il n'avait ni le bourgeron du Limousin qui s'expatrie pour aller chercher des murs à construire, de la *musique* à employer, ni la blouse bleue du charretier en disponibilité qui cherche un maître et un attelage, ni la veste du paysan, ni le gilet de velours du compagnon charpentier, ni enfin les haillons convenus du mendiant : les mendiants d'ailleurs ne recherchent pas l'ombre et la solitude, ils vont sur la grande route ceux-là, aux endroits les plus fréquentés, en plein soleil.

Le seul terme de comparaison qu'on pût prendre, quoique incomplet en beaucoup de parties, était le garçon tailleur en tournée. En effet, le garçon tailleur représente plus particulièrement cette détresse habillée, ce dénûment prétentieux, ce luxe décrépit, cette opulence râpée, cette misère enfin de mauvais aloi plus affreuse cent fois que la misère naïve et franche.

Le jeune homme dont nous parlons résumait déplorablement dans son costume toutes les flétrissures extérieures, tout un délabrement caractéristique : il portait un grand chapeau de paille, comme en portent les glaneuses, qui probablement avait remplacé nouvellement quelque feutre moins fashionable encore, et de plus trop lourd pour un piéton. Entre la coiffe et les rebords, le vent faisait bâiller trois ou quatre ouvertures au travers desquelles s'échappaient quelques mèches de cheveux noirs, poudreux et mal en ordre. Son habit, autrefois noir, en était venu à un point de décomposition inappréciable : sur un fond incrusté de poussière, les coutures se détachaient en blanc, entrecoupées çà et là par des solutions de continuité béantes auxquelles pendaient des brins de gros fil qui attestaient une série de travaux antérieurs, devenus, hélas ! inutiles ; les deux revers se croisaient sur la poitrine, retenus au-dessous du col à l'aide de deux grosses épingles en guise

de boutons, et les basques étaient frangées de lambeaux de soie qui, dans un temps meilleur, leur avaient servi de doublure; entre le collet et l'extrémité des *anglaises*, s'encadrait une espèce de cravate, noire aussi à son origine, mais maintenant en harmonie de ton complète avec le justaucorps; usée par le temps, corrodée par la sueur, cette cravate se tortillait plutôt qu'elle ne s'enroulait autour du cou; impossible à l'œil nu de découvrir par quel artifice elle adhérait à sa place; on ne voyait ni nœud, ni épingle même; il eût été permis de la prendre pour une inscrustation comme la poussière qui la couvrait, et de croire qu'à l'aide du temps, elle n'avait plus besoin d'être attachée, collée qu'elle était. Le bas de l'accoutrement concordait cruellement avec le haut, la mineure complétait la majeure; il se composait d'un pantalon de coutil primitivement blanc, et qui réunissait toutes les teintes terreuses de la route que le voyageur avait parcourue, et résumait,

aussi complétement que possible, ces idées de souffrances accumulées, de ruines superposées, de stigmates particuliers que nous avons exposées. Partant de sa blancheur originelle, par combien de nuances le coutil de ce pantalon avait-il dû passer pour arriver à la nuance qu'il avait maintenant? Du blanc au blanc sale, du blanc sale au jaune, du jaune au bistre, du bistre à la terre brûlée, quelle gamme de couleur n'avait-il pas parcourue! et pourtant, sous ces différentes couches, le sentiment du blanc perçait encore, comme s'il eût fallu le signe visible d'un passé meilleur pour compléter ce présent fangeux et lamentable. La chaussure terminait avantageusement le tout; c'étaient des espèces de bottines dégarnies de leurs boutons, dont l'étoffe crevassée de toutes parts et sans forme déterminée, ressemblait à des chaussons disposés, par une main inexpérimentée, sur un pied malade, moins une chaussure qu'un bandage. En somme, s'il nous était permis de

continuer une métaphore déjà indiquée, nous dirions que ce costume, depuis sa base jusqu'à son sommet, depuis sa prémisse jusqu'à son ultième développement, représentait un syllogisme complet, dont il n'est pas besoin de vous commenter longuement la double conclusion; misère extérieure, misère cachée, délabrement au-dehors, délabrement au-dedans.

La figure du jeune homme avait, comme son costume, ce double aspect de distinction extérieure et d'affaissement actuel : le nez droit et fin, les yeux noirs, le front haut et fier, la bouche petite et bien dessinée annonçaient une certaine noblesse de race; mais autour des yeux la peau était détendue et plissée, les coins de la bouche s'amincissaient outre mesure, par une espèce de contraction continue, et les pommettes des joues semblaient maladivement gonflées; et si vous ajoutez à cela la poussière qui couvrait toute la face, des cheveux terreux collés sur les tempes, le cou rouge et enflé, vous aurez le si-

gnalement complet d'une de ces figures caractéristiques que la vie parisienne offre plus que toute autre aux investigations de l'observateur, figures tirées, rabougries, sillonnées par les veilles, labourées par les passions, qui, la nuit, à la clarté des bougies, brillent encore d'un certain éclat, mais qui, le jour et sous les rayons du soleil, apparaissent dans toute leur fatigue, dans toute leur pâleur hâve, dans toutes les tristesses de leur vieillesse prématurée.

La marche du voyageur qui nous fournit toutes ces observations était brusque, inégale, saccadée : tantôt il faisait une dizaine de pas, la tête baissée, avec la rapidité d'un homme qui cherche à vaincre et à étouffer par l'agitation physique l'agitation morale qui le dévore ; tantôt il s'arrêtait, relevait la tête, levait les yeux vers le ciel d'un air menaçant, comme s'il eût voulu braver la destinée et défier la foudre. En ces moments-là, un sourire étrange plissait ses lè-

vres, ses yeux lançaient de sombres éclairs, toute sa figure exprimait certaines idées de fatalité que notre époque a remises à la mode et arrangées à sa taille ; puis, un instant après, sa figure se détendait, il souriait encore, mais d'une façon moins sinistre, et se remettait à marcher en sifflant ; on eût dit qu'il comprenait le ridicule du mouvement de mélodrame auquel il venait de se laisser aller, et s'accusait d'avoir manqué de tact et de goût.

Il passa plusieurs fois par ces différentes phases, épuisant tous les modes de la douleur, depuis l'imprécation sombre et menaçante jusqu'à la résignation ironique, et à la tranquillité furieuse du joueur vaincu, accablé, terrassé par le sort, qu'un poète comique a si admirablement exprimée. Du reste, dans les paroles entrecoupées qu'il laissait parfois échapper, on aurait vainement cherché une solution aux doutes que son allure et sa physionomie soulevaient : c'étaient des mots étranges, em-

pruntés à je ne sais quel vocabulaire, et dont il serait impossible de déterminer le sens.

Au moment où nous parlons, il était arrivé au milieu de la forêt; le bois était épais, à peine si de temps en temps les rayons du soleil perçaient à travers quelques minces éclaircies, de grands chênes projetaient leur ombre au-dessus de sa tête, c'était peut-être le seul endroit qui rappelait la forêt de Sénart telle que nos pères l'avaient faite. Il s'arrêta encore une fois, mais plus délibérément que de coutume, et comme pour une halte définitive, s'avança de quelques pas dans le fourré, et, par une singulière préoccupation, se mit à considérer attentivement l'espèce de toit que les branches entrelacées d'un chêne abaissaient presque à sa hauteur; puis, sans mot dire, il détacha les épingles qui retenaient son habit croisé, et tira l'une après l'autre, non sans quelque peine, les deux manches que la sueur avait collées à ses bras, détortilla sa cravate, et jeta

le tout sur l'herbe au hasard. En toute autre occasion, un pareil acte eût pu paraître indifférent, mais dans les circonstances présentes il annonçait évidemment quelque résolution violente et désespérée. Pourtant il parut éprouver un mouvement de plaisir en sentant l'air se glisser sur ses épaules et sur sa poitrine nue (cette nudité expliquait l'étroite jonction de la cravate à la partie supérieur de l'habit); et, pour mieux savourer sans doute cette dernière impression de bonheur toute physique, il s'étendit sur l'herbe, les deux mains appuyées sur son front, dans l'attitude de la méditation ou du sommeil. Mais ce repos fut de courte durée; il se releva, prit dans la poche de son habit un foulard, seule chose à peu près entière qu'il eût conservée de sa toilette, et y fit un nœud coulant; puis, se haussant sur les pieds, il attira à lui, en la courbant, une des plus fortes branches du chêne sous lequel cette scène se passait, y accrocha son foulard qu'il tira à plusieurs reprises avec

les deux mains pour s'assurer de sa solidité, et, cela terminé, il embrassa des bras et des genoux le tronc de l'arbre, et se mit à grimper jusqu'à la hauteur de la branche, qui, sortant de ses mains, avait repris sa position naturelle; et, sans hésitation aucune, sans aucun moment d'arrêt, il passa son cou dans le nœud coulant.

Ses pieds seuls, encore attachés au tronc du chêne, le retenaient pour ainsi dire à la vie, déjà il faisait le dernier mouvement nécessaire à l'exécution de son projet, et il allait se lancer dans l'éternité, lorsqu'une voix d'homme lui lança ces mots :

— Hé! l'ami, que faites-vous donc là?

Malgré l'émotion bien naturelle dans un moment suprême, le jeune homme ne put s'empêcher de remarquer la singularité comique d'une pareille question; certes sa position était trop peu équivoque pour qu'on pût s'y méprendre.

Aussi quand il aperçut au-dessous de lui

un homme vêtu d'une blouse grise qui le regardait appuyé sur un bâton de voyage, se prit-il à sourire en répondant, le cou toujours passé dans le nœud coulant :

— Parbleu ! vous le voyez bien ! je ne me promène certainement pas.

Le personnage en blouse, dont l'arrivée opportune avait dérangé si inopinément le désespéré jeune homme dans ses projets de suicide, ne donnait aucun signe de cette précipitation secourable, de cette compassion effrayée que tout homme, dans les occasions suprêmes, est en droit d'attendre de son semblable; il restait appuyé sur son bâton, considérant le jeune homme avec plus de curiosité que d'intérêt, et comme si, après tout, l'événement dont il était témoin lui eût semblé naturel. Après quelques moments de cet examen presque désintéressé, il se contenta de dire :

— Vous êtes bien jeune pour mourir ; mais si c'est votre désir, je ne vois pas pourquoi je

je vous empêcherais de le satisfaire : en toute chose, mon avis est qu'il ne faut gêner personne; seulement, si vous avez quelque lettre à remettre, quelque dernière volonté qui vous tienne à cœur, je me charge de remettre l'une et de remplir l'autre. Qu'en dites vous ?

— Merci, dit le jeune voyageur tant soit peu étonné d'une si singulière façon d'agir avec un homme en voie de suicide, je n'ai plus ni parents ni amis.

— Alors, bonjour !....

Et, sans rien ajouter, le bizarre personnage dont *l'avis était qu'il ne fallait gêner personne* fit un signe de la main à son interlocuteur, et se remit en route. Quelques instants après le bruit de ses pas avait cessé de se faire entendre.

II

Surpris presque en flagrant délit de mort volontaire, le jeune homme, à qui pour toute expression d'intérêt s'adressait ce laconique adieu, s'était attendu à ces consolations banales, à ces déclamations contre le suicide, que tous les hommes prodiguent si généreu-

sement, à défaut de secours plus efficaces et de consolations plus actives. Aussi s'était-il préparé à y répondre par une fin de non-recevoir nettement formulée et sans réplique : sa vie lui apartenait, et il était le maître d'en disposer. La façon d'agir en dehors de toute prévision du nouveau venu le laissa dans un étonnement que nous avons déjà indiqué; cette liberté d'accomplir son dessein, qui lui restait au moment même où il croyait rencontrer un obstacle, lui semblait une chose tellement en dehors de toute condition normale, qu'elle l'embarrassa presque en ce moment; l'obstacle, il s'était préparé à le franchir, mais cette liberté qu'il s'apprêtait à réclamer, il ne pouvait se faire à l'idée de l'avoir obtenue sans combat. Cette réaction du reste est naturelle à l'homme : les résolutions désespérées s'aigrissent par les difficultés et les efforts qu'on fait pour les retenir; laissez-les à elles-mêmes, prêtez-leur au besoin la main, elles mollissent, cèdent

et s'arrêtent ; à un homme qui veut se tuer, présentez un pistolet, c'est le seul moyen de le sauver. Le jeune homme tout à l'heure si déterminé à mourir subissait les effets de cette réaction; quoiqu'il eût toujours le cou pris dans le nœud coulant, il se rattachait déjà par la pensée à cette vie qu'un instant auparavant il allait quitter de si bon cœur, et ne se pressait pas de détacher ses jambes du tronc d'arbre qui seul le tenait suspendu entre l'être et le néant.

La même voix qui l'avait surpris une première fois vint interrompre encore cette halte aux approches de la mort, cette espèce de faction anté-tumulaire.

— Ce n'est pas encore fait, dit l'homme en blouse en s'appuyant de nouveau sur son bâton, dans la même attitude d'indifférence que nous avons déjà signalée ; alors, mon jeune ami, quittez cette position que vous avez et qui doit vous gêner, aussi bien elle est inu-

tile : pour aujourd'hui la partie est manquée; croyez-moi, si le cœur vous en dit, vous recommencerez demain.

Ces paroles étaient si fort en harmonie avec la situation d'esprit du jeune homme qu'il en tressaillit, comme s'il eût entendu dans l'air l'écho de sa pensée; mais nous devons à la vérité de dire qu'il n'essaya par aucun subterfuge de sauver l'honneur de son orgueil compromis, et qu'il n'eut recours à aucun de ces déguisements que la faiblesse affectionne. Il retira de bonne grâce son cou du lacet, dénoua son foulard, se laissa glisser lestement et se trouva sur ses pieds en face du personnage que la Providence ou le hasard avait si bizarrement jeté à sa rencontre.

— Maintenant, lui dit son interlocuteur, faites-moi la grâce de remettre votre habit; dans cette forêt comme ailleurs on peut rencontrer des gardes-chasse et des gendarmes : n'avoir pas de chemise est pour eux au moins un motif de

suspicion, et je peux avoir mes raisons moi-même pour ne pas vouloir éveiller l'attention de ces gens-là.

Dès les premiers mots de cette phrase, le jeune homme avait commencé l'opération de sa toilette, tortillé sa cravate, et passé son habit ; seulement il ne put remplacer les deux épingles qui lui servaient de bouton, et qui s'étaient perdues dans l'herbe ; il se contenta donc de rapprocher autant que possible les deux *anglaises*, afin d'atténuer l'atteinte portée par l'absence de chemise à la pudeur des gardes-chasse et des gendarmes. L'homme en blouse ne parut pas remarquer cette lacune dans la toilette de son interlocuteur, et fit d'une voix brève trois ou quatre questions, auxquelles celui-ci répondit de la manière suivante :

— D'où venez-vous ?

— De Marseille.

— A pied ?

— A pied.

— Où allez-vous ?

— J'allais....

— Comment vous appelez-vous ?

Ici le questionneur s'arrêta court avec une sorte d'embarras et comme s'il se fût repenti de sa question.

—Remarquez bien, ajouta-t-il, que si je vous demande votre nom, ce n'est pas curiosité de ma part, mais je tiens à pouvoir vous désigner par une autre appellation que celle de monsieur qui m'ennuie; du reste donnez-moi un nom vrai ou faux, liberté entière, et moi-même j'use de cette liberté-là, en vous déclarant que je me nomme Jacob.

— Je me nomme Frédéric, dit l'autre.

A notre tour, nous devons prévenir le lecteur que, pour éviter dans la suite de ce récit et avant un éclaircissement complet, des désignations telles que celles-ci : l'homme à la blouse, le singulier personnage qui, etc..... ou : le jeune voyageur, le jeune homme que, etc.....,

nous nous servirons des deux noms que les deux personnages mis en scène au commencement de cette histoire viennent de se renvoyer réciproquement.

— Va pour Frédéric, reprit celui que nous convenons d'appeler Jacob; eh bien, Frédéric, avez-vous faim ?.....

A cette question, qui eût fait rougir tout autre qu'un homme échappé nouvellement au suicide, tant elle tombait juste et d'aplomb, Frédéric, dont la figure s'était éclaircie depuis quelques instants, et qui prenait bravement son parti de la vie, comme il avait pris avant son parti de la mort, se mit à sourire d'un air de bonne humeur admirablement naturel.

— Ma foi, répondit-il, il faut que vous soyez devin ou que vous lisiez clair à travers ma poitrine, ce qui, du reste, est plus facile avec moi qu'avec tout autre (en disant cela, il écartait un peu les *anglaises* de son habit, et montrait sa poitrine découverte) ; mais, en vérité,

vous ne pouviez me faire une question plus opportune..... je n'ai pas mangé depuis vingt-quatre heures.

— Alors, dit Jacob, nous allons dîner..... Nous serons aussi bien sous cet arbre que dans la meilleure auberge de Corbeil, où d'ailleurs je ne veux pas arriver avant la nuit; et j'ai dans mon havre-sac deux bouteilles de vin et un poulet comme vous n'en trouveriez à aucune table d'hôte.

En même temps, il défit les bretelles d'un havre-sac de soldat qu'il portait sur ses épaules, et l'ayant ouvert, étala sur l'herbe un poulet enveloppé dans du papier, un pain et deux bouteilles de vin, qu'à leur forme allongée on pouvait prendre pour des bouteilles de Bordeaux. Puis il tira de sa poche une espèce d'outil qui ressemblait à la fois à un poinçon et à un carrelet, et, plaçant une des deux bouteilles entre ses jambes, il s'apprêta à la déboucher avec toute la dextérité d'un sommelier expert.

Frédéric regardait avec étonnement tous ces préparatifs d'un repas qui lui paraissait succulent.

— Savez-vous, dit-il avec la cordialité d'un convive qui adresse d'avance ses remercîments à son hôte, que vous avez une manière charmante de voyager !... rien ne vous manque... pas même un tire-bouchon...

Un sourire effleura les lèvres du prétendu Jacob; avant de répondre, il fit sauter le bouchon avec une merveilleuse aisance :

— Et un excellent tire-bouchon, ajouta-t-il alors; voyez donc !...

Frédéric prit des mains de Jacob l'outil que celui-ci lui présenta. C'était un morceau de fer fraîchement aiguisé, d'une longueur de trois pouces environ, et de forme triangulaire par le bout. On n'aurait pas pu dire précisément à quel usage un pareil instrument pouvait être destiné, et moins encore calculer la portée d'une blessure faite à son aide par un bras vigoureux,

— Comment nomme t-on cela ? demanda Frédéric.

— C'est un nom, continua le soidisant Jacob, qui ne se trouve pas dans le dictionnaire des honnêtes gens... et il me siérait mal de me servir d'une langue aussi étrangère à ma bouche qu'à vos oreilles..... Mais, après tout, les mots ne blessent pas..... on nomme cela un *Lacenaire*.

Cela dit, et, sans s'occuper des réflexions qu'une pareille dénomination pouvait faire naître dans l'esprit de son interlocuteur, il reprit l'instrument des mains de Frédéric, et déboucha la seconde bouteille aussi adroitement que la première.

Si vous vous rappelez les paroles de Frédéric : il y a vingt-quatre heures que je n'ai mangé! nous n'avons pas besoin de vous dire avec quel appétit il fit honneur au repas improvisé dont nous avons décrit les préparatifs, et sous l'arbre même aux branches duquel il avait

failli, quelques instants auparavant, laisser sa vie..... Pour son compagnon, il semblait plutôt faire les honneurs de sa table, que participer à ses bénéfices. Le poulet presque tout entier fut englouti par Frédéric, et Jacob ne se réserva qu'une part égale dans les joies du liquide.

Assis tous deux sur l'herbe, et trinquant bouteille à bouteille, on les eût pris pour deux amis savourant les délices d'une halte de chasse ou d'un dîner champêtre, prémédité de longue main.

— Parbleu, dit Frédéric en avalant une dernière gorgée, j'avoue que voilà un repas qui me réconcilie tout à fait avec la vie, au moins pour aujourd'hui !... C'est étrange comme le jus de la treille, ainsi que le disent les chansonniers, change les idées du noir au rose !..... Tout à l'heure, je voulais me pendre, et non sans raison....., maintenant il me semble que je suis presque heureux !..... Je me sens envie de

chanter..... Voulez-vous que je vous régale d'un petit air de vaudeville ?

Et il se mit à fredonner :

Remplis ton verre vide,
Vide ton verre plein.....

— Silence, dit Jacob en lui pressant vivement la main ; oubliez-vous mon avertissement ?

— Les gendarmes ! dit Frédéric, sur lequel une bouteille de vin généreux, après vingt-quatre heures de diète complète et plusieurs jours de privations forcées, avait opéré en raison du vide de son estomac et de son cerveau ; mais je défie les gendarmes, je les brave, je ne crains rien, j'ai un passe-port en règle.....

Jacob parut craindre un instant les suites bruyantes de l'exaltation vineuse qui commençait à gagner visiblement Frédéric. Il appuya sa main par terre comme pour se lever. Puis,

soit curiosité seulement, soit pour donner le change à l'ivresse de son compagnon, et l'empêcher au moins de s'échapper en refrains de vaudevilles, soit tout autre intérêt que nous vous laisserons ignorer :

— Voyons votre passe-port ? dit-il.

Frédéric tira de la poche de côté de son habit un portefeuille gonflé outre mesure, et prit, entre de nombreux papiers jaunis et usés par le temps, une feuille pliée en quatre, qu'il présenta à son hôte, ainsi qu'il l'avait appelé plusieurs fois. Celui-ci l'examina attentivement, mais sans donner aucune marque d'intérêt éveillé ou de curiosité satisfaite, et le lui rendit sans mot dire. Mais ayant jeté les yeux sur le portefeuille, il en remarqua le gonflement, et, s'adressant à Frédéric en souriant :

— Il n'est pas plein de billets de banque, à ce que je suppose, dit-il ; qu'est-ce donc que toutes ces paperasses ?

— Ça ! dit Frédéric en frappant du dos de

la main sur son portefeuille, des niaiseries! des lettres d'amour, et je n'aurais pas trouvé là-dessus la vingtième partie du dîner que vous m'avez offert gratis!

—Et si vous me promettiez d'être sage, nous terminerions dignement ce dîner qui vous inspire tant de reconnaissance.

Frédéric se redressa vivement de l'air d'un soldat en faction qui porte les armes à son officier. Jacob fouilla cette fois dans la poche de sa blouse, et en tira avec soin un petit flacon de cristal plein jusqu'au goulot d'une liqueur jaune couronnée d'un triple chapelet.

Les trois ou quatre gorgées que Frédéric avala augmentèrent encore son exaltation; mais elle avait changé de direction, et ne prouvait plus que le besoin de se débarrasser de toutes les idées qui fermentaient dans sa tête en même temps que l'eau-de-vie.

—Mon cher hôte, dit-il, je n'ai qu'un moyen

de reconnaître votre générosité, c'est de vous conter avec franchise mes malheurs ; la seule chose qu'un malheureux puisse donner, c'est sa confiance, je vous donne la mienne. (Nous prions nos lecteurs de mettre à ce récit le ton qui lui convient, le ton d'une ivresse au trois quarts complète ; ici des sons flûtés, là des renflements de voix, des éclats aboutissant à un chuchotement presque inintelligible.)

— Il y a trois mois, continua Frédéric, j'étais possesseur encore de douze mille francs, reste d'une fortune plus considérable, c'était peu, c'était beaucoup, si vous connaissez le jeu. Mais je vous entends, car vous êtes un homme sage et rangé, je vous entends me dire : un joueur n'a rien à espérer, l'argent du jeu vous fond dans la main, on croit tenir la fortune, et la fortune est là-bas qui vous fait la nique. Connu! mon cher hôte, vérités bien souvent répétées, mais que je ne vous empêche pas de répéter encore. Ah! dans ce monde il

faut avoir un état, se créer une position, se faire un avenir. Quel est l'état, quelle est la position, quel est l'avenir d'un joueur? Admirablement parlé, mais que voulez-vous! on se dit cela, et on joue; on voit le bien, on fait le mal; j'avais déjà perdu les trois quarts de ma fortune au jeu, je voulais risquer l'autre quart; javais un plan de martingale, entrecoupé de masses en avant, admirablement combiné, c'était prudent, c'était sûr, il ne fallait que se modérer et savoir attendre. Je partis avec ce plan-là et mes douze mille francs pour Lucques; d'abord tout me réussit, je jouais sagement, je jouais heureusement... Mais un soir la deveine me prend, au lieu de ralentir mon jeu, je l'augmente, je m'enfile, la rage m'emporte, je perds tout, tout. J'ai mal joué, je le sais, j'ai des reproches à me faire. Mais si vous connaissiez le trente et quarante, monsieur! A tous les autres jeux, au craps, à la bouillote, à la roulette, on peut se contenir, s'arrêter, mais le

trente et quarante! c'est un cheval fougueux qui vous entraîne, qui vous emporte; c'est un serpent qui vous enlace de ses replis, qui vous attire dans ses piéges, qui vous fascine de ses regards, pour mieux vous flageller de ses lanières. Concevez-vous, monsieur, cette rapidité de la carte qui file apportant avec elle le bonheur ou le malheur, la fortune ou la ruine, les revirements inattendus, ces bonheurs inespérés; les railleries cruelles du sort qui vous apporte un point là où vous en attendiez dix, cette anxiété d'une seconde où vous éprouvez toutes les anxiétés, toutes les péripéties, toutes les souffrances d'une vie entière et qui recommence, une seconde après : c'est bien beau et bien atroce, c'est quelque suppôt de l'enfer qui a inventé ce jeu-là !

En parlant ainsi, la voix de Frédéric était devenue sur la fin claire et distincte, ses souvenirs de jeu, la passion de toute sa vie, avaient

pris le dessus sur son ivresse passagère, le joueur avait tué l'homme ivre.

— Vous comprenez, monsieur, ajouta-t-il après quelques instants de repos, mais cette fois avec un accent sérieux, vous comprenez la suite. Le désespoir s'était emparé de moi, je vendis tout ce que je possédais pour jouer, je perdis tout, je fis des dettes, je perdis encore. Alors force me fut de fuir; je m'embarquai; j'arrivai à Marseille avec cinquante francs; et depuis Marseille, monsieur, je suis venu à pied jusqu'ici avec mes cinquante francs, sans mendier.

Pour prononcer ce dernier mot, il donna à sa voix l'expression la plus fière; dans ce récit de toutes les misères, l'orgueil humain dressait encore sa tête.

— Et vos cinquante francs avaient fini hier? demanda Jacob.

— Oui, dit Frédéric, et, depuis hier, je

roulais le projet de suicide que je n'ai pas accompli.

Après ces mots, Frédéric garda quelque temps le silence, et baissa tristement la tête. La fermentation de l'eau-de-vie ne suffisait plus à balancer le sentiment d'une position qu'il avait pour un instant oublié; pourtant il essaya de rappeler sa bonne humeur :

— Bah! bah! dit-il en prenant le flacon d'eau-de-vie, qu'importe l'avenir, ne suis-je pas heureux aujourd'hui!

— Et demain? dit Jacob.

— Demain je referai ce que je n'ai pas pu faire aujourd'hui. Je n'ai plus ni parents, ni amis, ni ressources; aujourd'hui est le dernier coup d'une martingale qui sautera demain.

III

Pendant tout le temps que Frédéric avait parlé, l'expression de figure de son auditeur n'avait pas varié un seul instant; depuis le commencement jusqu'à la fin le même sourire de dédain avait séjourné sur ses lèvres; et en prononçant ce mot : et demain! un léger mouvement des épaules avait complété la signification de ce sourire.

— Me permettrez-vous, dit-il alors froidement, d'être franc avec vous comme vous l'avez été avec moi ? Vous êtes un niais. Que vous n'ayez pas d'état, de position, d'avenir, je conçois cela : il y a des natures que toute chaîne blesse, que toute obligation révolte ; ce sont de grandes natures, pour lesquelles l'instinct de l'indépendance tient lieu de tous les instincts, et que les exigences de la société, ses préjugés, ses stupides convenances trouveraient trop rétives au frein. Faites-vous donc l'esclave de la société, subissez les caprices des hommes, gagnez chaque jour à la sueur de votre front le pain de chaque jour, soyez cheval de labour, et tracez votre sillon ! Le beau résultat que d'acheter par une fatigue continuelle, par un esclavage de tous les instants quelques misérables lambeaux de jouissances que la société vous vend exorbitamment cher ! Autant vaut un carcan au cou. La belle vie que d'être au service d'un monde qui restreint vos goûts, mesure vos fan-

taisies, rogne vos plaisirs, vous rationne en tout! Et si vous bronchez, gare à vous, le monde est là qui vous épie, qui vous presse, qui vous poursuit, qui vous frappe jusqu'à ce que vous rentriez dans son chemin. Sinon, cette ration que le monde vous donnait, il vous la retire, vous l'enlève; il vous refuse tout, jusqu'au pain qu'on donne au mendiant. Suicide-toi maintenant comme un fou, ou meurs comme un chien sur la paille. Merci, mon maître. Vous n'avez pas voulu de ce sort-là, vous, Frédéric; je ne vous en blâme pas, je vous approuve, je vous aime à cause de cela; à cause de cela je voudrais vous sauver; mais, pour vivre libre, à votre fantaisie, vous avez pris un mauvais moyen : le jeu n'est bon que pour les banques avec un long avenir devant soi, et des masses d'argent considérables. Mais allez donc *carotter* dans vos petites principautés d'Italie, où la banque possède dix mille francs, et où la partie ne dure que trois mois! Si vous êtes banquier

vous êtes à la merci du premier brûleur qui part d'un billet de cinq cents, et fait paroli trois fois, masse en avant. *Ponte*, quelle misère! Autant avaler la mort goutte par goutte dans une coupe empoisonnée; autant rester pendant dix ans la tête nue sous une gouttière jusqu'à ce que l'eau vous ait creusé un trou dans le crâne et rongé la cervelle. Le refait, c'est la goutte d'eau qui use la pierre et le métal. A quoi bon d'ailleurs vous démontrer cela? les enfants le savent, et vous avez été *ponte*. Aussi, je vous le répète, vous êtes un niais!

Jacob avait débité ces étranges paroles du ton froid qui lui était habituel, en articulant avec netteté, en découpant chaque phrase avec l'assurance d'un professeur en chaire. Après un moment de silence, il se leva, car, jusqu'alors, les deux acteurs de cette scène étaient restés assis; et debout, dominant du regard Frédéric, qui était resté dans sa position première :

— Ecoutez, dit-il d'une voix basse, mais toujours claire, avez vous du cœur?

Frédéric se leva à son tour; et, réprimant un léger vacillement, suite de l'ivresse qu'il avait ressentie :

— Pouvez-vous faire une semblable question, répondit-il, à un homme qui voulait se pendre il y a une heure, et qui se pendra demain?

— Vous ne comprenez pas, dit Jacob; risquer sa vie dans un duel à propos d'un mot à double entente, ou se suspendre par le cou à un chêne comme un gland, ce n'est pas là du courage, c'est du délire : tout le monde est capable de ce courage-là; je veux mieux que cela. Voyons, ne clignotez pas ainsi les yeux, comme si vous aviez le diable devant vous. Je n'aime pas les phrases, et vous allez bientôt me comprendre. Voulez-vous gagner dix mille francs ce soir? Ah! voilà votre figure qui rayonne, vos regards qui flambent. Hein! c'est

un beau coup de râteau, dix mille francs ! Mais, je vous le répète, avez-vous du cœur ? reculeriez-vous devant la pensée d'un meurtre, d'un assassinat ?

En entendant ces derniers mots retentissant coup sur coup, comme la double détonation d'un fusil de chasse, Frédéric tressaillit involontairement, et porta vivement la main à son front. Si le lecteur a suivi le fil de ce récit, il a déjà compris que Frédéric était une de ces natures molles et paresseuses, également capables du bien et du mal, pourvu que le bien ou le mal ne leur coûte pas d'efforts ; ses défauts tenaient plutôt à son tempérament qu'à son cerveau ; il y avait chez lui absence de logique. Le dégoût d'une vie régulière et travailleuse, une sensualité trop hâtive l'avaient fait joueur ; l'occasion, l'entraînement, une chance heureuse ou habilement préparée pouvaient le pousser au crime. En rien il n'était fait pour les premiers rôles, mais il pouvait en tout ac-

cepter les seconds. Ce mot d'assassinat prononcé ainsi, brusquement, à la suite d'un bon dîner inattendu, avait imprimé à son être une sorte de commotion électrique; son imagination, lente à s'émouvoir, s'était éveillée en sursaut, et il regardait avec stupeur l'homme qui venait de la secouer si rudement, et, entre ses paroles et sa physionomie, il cherchait à trouver des termes de comparaison.

Même fait avec plus de sang-froid, cet examen n'aurait pu amener de résultats logiques : la figure de Jacob était calme et railleuse, plutôt que féroce, l'instinct du sang ne s'y trahissait pas. Ses cheveux noirs, coupés à ras, dégageaient dans toute son étendue un front haut, développé, d'un beau caractère; son œil était vif, clair, pénétrant; son nez, légèrement busqué, annonçait la résolution, mais sans aucun mélange de cruauté brutale; sa bouche enfin, petite et bien dessinée, complétait cet ensemble harmonieux et correct; c'était presque une tête d'étude,

et, sans la grosseur un peu disproportionnée du cou, comme dans le type de l'Hercule Farnèse, on l'eût trouvée irréprochable. Le galbe accusait trente ou trente-cinq ans. Jacob s'était aperçu du tressaillement involontaire de Frédéric et de son hésitation; il fit quelques pas pour s'éloigner en prononçant ces mots :

— Adieu! pendez-vous; vous n'êtes bon qu'à cela.

Cet adieu méprisant entraîna l'orgueil de Frédéric; l'énormité du crime céda devant la crainte de montrer de la lâcheté.

— Je n'ai pas dit que je refusais, dit-il en hésitant encore, malgré son parti pris d'aller en avant.

— Vous acceptez donc?

Frédéric ne répondit pas.

— Enfant, continua Jacob en se rapprochant; mais savez-vous qu'avec dix mille francs entre les mains, un homme habile peut attaquer et enlever les banques les plus solides; que c'est

une martingale de huit coups; que vous pouvez-vous mettre à cheval sur une série, et conquérir une fortune entière au galop? D'ailleurs, ce que je vous demande n'est rien : homicide point ne seras; non, vous ne tuerez point; seulement, pendant que j'agirai, vous ferez le guet; une faction d'un quart d'heure, est-ce trop pour gagner dix mille francs? Eh bien?

Les premières paroles de Jacob avaient rallumé dans le cœur de Frédéric la flamme dévorante du jeu. Dix mille francs multipliés par l'imagination d'un joueur, c'est cent mille francs, c'est un million, c'est le monde! Avec quelle ardeur Frédéric s'était lancé dans cette voie ouverte à ses désirs! comme il avait embrassé d'un coup d'œil toutes ces combinaisons chanceuses qui se pressent dans la tête d'un joueur! comme les pions sur les cases d'un échiquier! Il vit devant lui de l'or à donner le vertige : il triomphait, il écrasait du pied la fortune, il tenait la veine, il la poussait, il

l'éperonnait, il la flagellait. Le joueur se fit le complice du meurtrier.

— J'accepte, dit-il.

— A la bonne heure, dit Jacob en tendant sa main où Frédéric laissa tomber la sienne ; vous n'auriez pas été joueur, si vous aviez refusé les avantages que je vous fais. Je joue deux contre un au craps, malgré la cornée; et votre résolution est bien prise?

— Bien prise.

— Et vous n'aurez pas de remords en route? continua Jacob du ton dogmatique d'un diacre qui fait répéter le catéchisme aux enfants.

— Je n'aurai pas de remords.

— Et vous ne reculerez pas quand le moment sera venu?

— Je ne reculerai pas.

— Marché conclu.

Cela dit, Jacob reprit son air d'insouciance et de sang-froid habituel et se mit à considérer le ciel à travers une éclaircie de feuillage.

— A en juger par la position du soleil, reprit-il alors, il doit être sept heures; il faut une heure et demie pour arriver à Corbeil; nous allons nous séparer ici, on ne doit pas nous voir ensemble sur la route. Vous partirez devant moi; votre costume n'est pas présentable, et pourrait vous faire remarquer, je vais y pourvoir; j'ai dans mon havre-sac une chemise, un pantalon et des bottes, j'ai sous ma blouse un habit qui m'est inutile, ma blouse me suffit; vous allez vous habiller. Arrivé à Corbeil, vous irez au spectacle, il n'y a pas de dangers; et d'ailleurs il faut bien passer le temps, et nous n'avons affaire qu'à minuit. A la sortie du spectacle, je vous attendrai derrière le théâtre, vous viendrez me rejoindre, et je vous expliquerai la suite.

Tout en marchant, Jacob avait extrait de son havre-sac les bottes, la chemise, le pantalon, et ôté son habit. Frédéric fit à la hâte l'opération de sa toilette, et quand elle fut ter-

minée, il ne put s'empêcher, malgré les terribles préoccupations qui devaient l'assiéger, de donner à sa personne un coup d'œil de complaisance. Depuis si longtemps il n'avait senti sur ses épaules un habit propre, à ses pieds une chaussure honnête, que sa fatuité ne put se défendre d'un instant d'enivrement.

— Savez-vous, lui dit Jacob en souriant, que vous êtes bien mieux que tout à l'heure; vous ferez des conquêtes au spectacle, je vous en avertis; mais ne vous amusez pas trop, et songez à notre rendez-vous. Lissez-vous donc un peu les cheveux avec la paume de la main : là, très-bien. A propos, n'oubliez pas votre chapeau.

Et il retira de sa tête un feutre gris qu'il lui présenta en ajoutant :

— Comme je n'entrerai dans Corbeil que la nuit, je peux y entrer nu-tête.

Puis il tendit de nouveau sa main à Frédéric qui, comme la première fois, laissa tom-

ber plutôt qu'il n'y mit la sienne; et Frédéric, en s'éloignant, le vit étendu sur le gazon, les yeux levés au ciel, comme un promeneur qui, vers le soir, vient savourer les délices du repos et la fraîcheur de la brise.

Nous faillirions à la vérité si nous disions que Frédéric, seul, sur la route de Corbeil, persista dans sa résolution avec une sécurité complète; plus d'une fois il tourna la tête avec l'idée d'aller retrouver Jacob et de lui dire qu'il renonçait à leur association; plus d'une fois même il se demanda si le suicide ne valait pas mieux que le crime, et si cet or qui le tentait était désirable au prix dont il fallait le payer; mais la honte le retint encore; sa parole une fois engagée, il se dit que c'était lâcheté de la retirer; qu'une fois le premier pas fait, même dans une route fatale, on devait continuer, dût-on trouver l'infamie et le remords au bout. D'ailleurs, comme il était joueur, il devait

compter naturellement sur le hasard; le crime prémédité ne lui semblait pas encore accompli; entre un projet et son exécution la distance était grande : un accident, un rien, pouvait tout suspendre, tout empêcher. Pour se rassurer, dans le cas où l'événement suivrait son cours, il se rappela les déclamations contre la société, les arguments, les sophismes dont Jacob s'était servi, et que lui-même, dans son existence de joueur, avait quelquefois employés. Etait-ce sa faute si le sort ne lui avait laissé d'autre alternative que le suicide ou le crime? la fortune n'était-elle pas plus coupable que lui? avait-on jamais vu d'exemple d'une déveine pareille à celle qui depuis le commencement de sa vie le poursuivait? Enfin, en arrivant à Corbeil il était résigné, prêt, non pas comme Jacob, avec le sang-froid d'un logicien qui, une fois les prémisses posées, ne recule jamais devant les conséquences, mais

avec cette résolution fébrile d'un homme désespéré qui ferme les yeux et se jette dans l'abîme.

Quiconque, d'ailleurs, a vu un joueur à la suite d'une de ces séances ruineuses où le hasard l'a terrassé, quiconque l'a entendu blasphémant le ciel, maudissant les hommes, niant tous les bons sentiments, invoquant tous les moyens, même les plus infâmes, et composant un cortége à sa passion trompée de toutes les ressources que peut suggérer la rage aux abois, l'oubli de tous les principes, la négation de tout ce qui existe et la haine de Dieu, celui-là comprendra la persistance de Frédéric, malgré ses combats intérieurs. Pour arriver au crime, il ne manque à presque tous les joueurs malheureux que l'occasion ou le courage.

Frédéric se fit donc une cuirasse de tous les sophismes que son imagination put lui fournir ; ajoutez à cela qu'un sentiment de vanité

enfantine concourut à le distraire de ses remords anticipés. Depuis Marseille il avait enduré tous les supplices de l'orgueil blessé; les misères de son costume l'avaient condamné à la plus dure des nécessités, la nécessité de fuir les regards des hommes. Maintenant au moins il pouvait marcher tête levée; sa métamorphose le mettait à l'abri des railleries, des airs de tête insolents, du dédain qui s'exprime si éloquemment par le silence. En errant dans la ville, il aperçut une longue affiche comme savent en faire les comédiens qui exploitent la province; il lut, en gros caractères, l'annonce du spectacle qu'on donnait le soir. On jouait *la Veuve d'Hector* ou *l'Amour maternel*, ce qui voulait dire *Andromaque;* plus, deux ou trois vaudevilles, pompeusement annoncés, dont tous les rôles devaient être remplis par des artistes du premier ordre. M....., premier tragique du roi de Prusse, devait représenter Oreste; mademoiselle...., élève lau-

réat du Conservatoire, Hermione et ses fureurs amoureuses; le tout à l'avenant; suivait la désignation du lieu où devait se donner la représentation, la rue et le numéro : cela signifie du reste que la ville de Corbeil ne possède pas une salle de spectacle et une troupe de comédiens en propre. Il n'y a que les très-grandes villes qui jouissent d'un aussi grand avantage. Mais de temps en temps une bande de comédiens, formée à Paris de tous les débris qu'à chaque Pâque les théâtres de Paris expulsent de leur sein, prend sa volée et s'arrête aux divers chef-lieux d'arrondissement. Avec l'autorisation de M. le sous-préfet et de M. le maire, on restaure, tant bien que mal, l'espèce de salle consacrée à toutes les industries qui ont besoin d'un vaste local : ventes à l'enchère, tours de physique et de prestidigitation, luttes acrobatiques, exercices gymnastiques, grand assaut d'armes et d'espadon; et alors apparaissent sur tous les murs de la ville ces magni-

fiques affiches dont nous avons indiqué la forme ; alors aussi les dames du pays préparent leurs toilettes, retiennent leurs loges; car, à Corbeil, où il n'y a pas ce qu'on nomme de société, où, excepté le salon de la sous-préfecture qui s'ouvre trois ou quatre fois l'an, il n'y a pas de jours de réception, c'est un événement d'un grand intérêt que ce rendez-vous pris par toutes les vanités féminines, par tous ceux-là condamnés pendant si longtemps à un jeûne forcé, sous le prétexte d'une représentation théâtrale.

Dans les villes de second ordre, une réunion, quel que soit son but, est toujours une sorte d'arène où toutes les passions des femmes, l'envie, la médisance, la curiosité descendent armées de pied en cap ; chacune a d'avance son adversaire de choix, son ennemie privilégiée ; d'une loge à l'autre on se lance, sous l'éventail, de ces sourires qui égratignent, de ces regards qui écorchent ; on se venge des trois

mois de séquestration qu'on a subis, et on amasse, comme la fourmi, du blé pour l'hiver, c'est-à-dire des méchancetés, des sarcasmes, des calomnies même, pâture de consistance et fort appréciée, pour les trois mois de séquestration qui vont suivre.

Frédéric avait beaucoup aimé, au temps de sa fugitive prospérité, ces spectacles longuement prémédités, ces représentations d'apparat, où les femmes viennent parader avec leurs couleurs de choix, leurs fantaisies de toilette particulière, leur luxe d'un jour longuement préparé. Nous avons dit qu'il était sensuel; or c'est toujours un grand attrait pour la sensualité que de semblables réunions, où toutes les ambitions, toutes les ressources, toutes les séductions, naturelles ou fausses, se trouvent en présence. Tous ces visages sont si ardents, tous ces cœurs sont si également dévorés du besoin de plaire, qu'il semble qu'on n'a qu'à les laisser venir pour les prendre. Les femmes, en effet, s'é-

chauffent par le contact; et telle qui seule rougirait de rendre un regard même indifférent pour un regard amoureux, devient coquette, provoquante, presque libertine, quand elle voit autour d'elle d'autres femmes qui lui envient un hommage, lui disputent une victoire.

Ces réflexions, que nous transcrivons, c'est Frédéric qui les fit. Comme il avait vécu, ou, pour nous servir d'une expression plus énergique dans sa trivialité, *roulé*, ses impressions lui étaient familières, il s'en était nourri pendant les intervalles de répit que lui laissaient les péripéties de la vie de joueur. D'ailleurs, malgré sa détermination de fraîche date, il avait encore besoin de donner le change à son imagination; son esprit n'était pas de ceux qui s'absorbent dans la contemplation d'une idée unique; il se laissait assez volontiers aller à la dérive, et, dans sa situation présente, l'intérêt secondait l'instinct : il avait à s'étourdir.

Pour trouver la salle de théâtre, il fut obligé de se diriger par induction, car il n'osa demander le chemin à personne; quand il y arriva, le rideau n'était pas levé, mais toutes les actrices de cet autre spectacle que nous avons signalé se trouvaient à leur poste; les toilettes luttaient contre les toilettes, les regards provoquaient les regards, les sourires défiaient les sourires; la bataille commençait. Les femmes des riches propriétaires fonciers de la Brie se faisaient remarquer par leur luxe de mauvais goût, et l'éclat littéralement écrasant de leur parure; les femmes du parquet et du tribunal, par leur simplicité prétentieuse et leur orgueilleuse modestie; le petit commerce, par une physionomie empreinte de fausse bonhomie, et de pauvre vie mal dissimulée. Quévédo, à propos d'une semblable représentation aurait ajouté un admirable chapitre à son Enfer burlesque. Quelle moisson de méchants ridicules, de froides passions, de cari-

catures jalouses ! Comme, sous la plume du satirique espagnol, toutes ces figures seraient devenues vivantes, parlantes, grimaçantes !...

Frédéric n'avait pas besoin des recommandations de Jacob pour sentir qu'il devait éviter de se faire remarquer. Il se plaça à l'entrée de l'orchestre, dans l'ombre, adossé à l'une des parrois du couloir. Après le premier mouvement de curiosité donné à l'ensemble de la salle, il lui vint une idée, idée horrible, c'est que peut-être parmi ces femmes souriantes et parées il y en avait une qui s'endormirait après la représentation pour ne plus se réveiller ; que la victime marquée au doigt par Jacob et désignée à son poignard était là, tranquille et insouciante comme les autres, tout entière à son plaisir, fière et triomphante ; que celle-là était peut-être la plus belle entre toutes, la plus admirée, la plus enviée ; que pour le lendemain peut-être elle amassait de doux souvenirs, des rêves, des espérances, et que le len-

demain, souvenirs, rêves, espérances, se seraient envolés avec sa vie. Cette pensée troub la un instant Frédéric jusque dans les entrailles. Meurtrier aveugle, il se trouvait en face de sa victime inconnue. Dans cette foule de têtes, il y avait une tête qui lui appartenait par moitié. Pendant quelques instants il se tint adossé contre l'angle du couloir, sans bouger la tête, sans regarder. La lumière des quinquets lui faisait peur. Heureusement la levée du rideau vint faire diversion. Une fois l'attention générale occupée, il se sentit moins exposé, moins en vue, et parvint à s'échapper à lui-même.

IV

A la droite de Frédéric, debout comme lui, se tenait un jeune homme d'une physionomie plus distinguée que ne le sont ordinairement les physionomies provinciales. Ses cheveux blonds bouclés prenaient, sous le reflet des lumières, des teintes chatoyantes qui auréolaient,

pour ainsi dire, des traits fins et délicats, une carnation rose, une figure enfin pleine de toutes ces séductions printanières qui ne durent qu'un instant. Pendant qu'on jouait, ce jeune homme tournait presque le dos à la scène; il était comme immobile, indifférent à toutes les impressions des spectateurs. Il portait la tête droite, sans remuer, et son regard semblait absorbé sur un seul point. A la chute du rideau, au commencement de l'entr'acte, deux autres jeunes gens, placés à quelque distance de lui, et qui, pendant la représentation du vaudeville d'ouverture, avaient montré beaucoup de distraction, se retournèrent simultanément vers lui et l'interpellèrent à la fois par son nom.

— Ernest, lui dit l'un, je parie bien que vous ne savez pas si l'actrice qui vient de jouer dans la Croix d'Or est brune ou blonde?

— Ernest, lui dit l'autre, est-ce que votre patron ne viendra pas ce soir ?...

Le jeune homme à qui s'adressaient ces

paroles détourna un moment la tête en rougissant, et répondit d'une voix douce :

— Je ne sais rien.

Puis il reprit son attitude et tourna de nouveau son regard vers le point qui le retenait si obstinément.

Ces quelques paroles, échangées aux côtés de Frédéric et à ses oreilles, fixèrent son attention sur celui qui venait ainsi de répondre par quatre monosyllables à une double question. Il remarqua son immobilité, son air d'indifférence complète à tout ce qui se passait autour de lui, et surtout l'étrange persévérance de son regard à suivre la même direction. Le désir le prit de savoir au juste où s'arrêtait ce regard ; et, après en avoir cherché quelque temps la mesure, la portée et la hauteur, il aboutit à conclure que l'objet qui captivait ainsi l'attention du jeune homme était une loge de côté, qui semblait vide au milieu de toutes les autres loges encombrées de fleurs, de chapeaux,

de toilettes extravagantes. Dans cette loge une femme seule était assise. Au premier coup d'œil que Frédéric jeta sur cette femme, vous eussiez vu l'étonnement se peindre sur sa figure, comme quand on rencontre une personne depuis longtemps perdue de vue, qu'on retrouve des traits presque oubliés. Puis, il porta la main sur la poche de côté de son habit, où il avait placé son portefeuille, comme s'il eût établi dans son esprit un rapport entre ce portefeuille gonflé de lettres d'amour, que, dans sa conversation avec Jacob, il avait si dédaigneusement baptisées du nom de niaiseries, et cette femme, qui seule dans sa loge assistait à une représentation donnée par des artistes forains sur le théâtre improvisé d'une petite ville de province. Cette femme, qui venait tout à coup d'éveiller en Frédéric, au milieu de ses terribles préoccupations, un souvenir d'autrefois, une réminiscence de son temps de folie et de bonheur, avait quelque chose de retenu, de

composé, de puritain, pour ainsi dire, dans toute sa personne; elle était belle, mais, au lieu d'avoir essayé, comme les autres femmes, de faire ressortir sa beauté par une toilette éclatante, elle semblait avoir voulu l'étouffer. Un grand chapeau de paille d'Italie, à hauts rebords, jetait des ombres malséantes sur sa figure singulièrement froide dans sa correction; une robe blanche unie, sans façon et montant jusqu'au cou, comme une robe de pensionnaire, emprisonnait une taille élégante, finement modelée, et qui se détachait avec un avantage remarquable, malgré la simplicité des accessoires, au milieu de toutes ces tailles provinciales, florissantes et rebondies outre mesure. Elle seule s'abstenait d'avancer la tête sur le devant de sa loge; et, tandis que les autres bravaient intrépidement les regards des hommes et les rayonnements des lumières, elle seule, retirée dans la pénombre, semblait fuir les hommages, au lieu

de les chercher. Outre ces différences, qui la dénonçaient comme une exception, il y en avait une non moins caractéristique. Vous savez comment les femmes de petites villes se gantent, même dans leurs plus beaux jours, même quand elles ont sur les épaules un cachemire, et sur la tête un de ces *déjeuners de soleil* qu'on nomme un chapeau de paille de riz ; les unes ont des gants montant sur le poignet de la robe comme des gants de Crispin ; les autres, tombant dans l'excès contraire, étalent une main ratatinée, gonflée, pléthorique, des doigts pressurés, raccornis, repliés sur eux-mêmes, dans une prison de peau aussi souple qu'une prison de pierre ; beaucoup se contentent des gants de fil d'Ecosse, dont le blanc mat confond les lignes de la main, et en aplatit les formes ; il y en a même qui osent descendre jusqu'au gant de coton, dernière injure faite à la plus attrayante des perfections féminines : la femme dont nous parlons était admirablement gantée.

Le coup d'œil de Frédéric embrassa toutes ces particularités que nous venons de décrire, non pas avec le sang-froid d'un observateur émérite, mais avec cette sorte d'avidité d'un homme qui, après un long espace de temps, retrouve une femme connue, et cherche à en constater l'identité. Les lettres d'amour qu'il avait dans son portefeuille remontaient à trois ans et étaient signeés : Louise. Il eut bien l'idée de demander au jeune homme placé devant lui si la femme que maintenant ils contemplaient tous deux avec une attention égale ne s'appelait pas Louise; mais adresser une pareille question à un inconnu, n'était-ce pas se mettre en évidence plus qu'il ne convenait à sa position? Il se contenta donc de poursuivre de ses regards cette copie encore authentique d'une image autrefois chère; il détailla successivement tous ses traits, en les comparant à ceux dont il avait conservé l'image. C'était bien la même physionomie, les mêmes yeux, la même bouche, sauf

les différences nécessaires produites par le temps; mais il ne pouvait s'expliquer ce cachet de puritanisme, cette affectation de sauvagerie, qui, dans la Louise nouvelle, avait remplacé l'allure dégagée et la coquetterie brillante de la Louise d'autrefois. Cette Louise, dont il avait conservé les lettres au milieu de toutes ses traverses, était une de ces reines parisiennes pour lesquelles la *fashion* française a inventé de nouveaux mots, et dont probablement quelque romancier se constituera bientôt l'historiographe en titre; une de ces puissances que le caprice des hommes déifie, que l'imagination colore de ses teintes les plus brillantes. Dans un temps où le mot de *lionne* n'était pas encore consacré par l'usage pour caractériser toute une espèce de femmes, on l'appelait, elle, par exception, Louise-la-Lionne. Nulle, en effet, ne résumait mieux qu'elle, dans ses parties les plus éclatantes, cette existence vagabonde, impétueuse, fantastique, j'ai presque

dit chasseresse, ce caractère insouciant comme la force, mobile comme la pensée, fier comme la fortune, qui ne relève que d'elle-même, cette souveraineté de la beauté devant laquelle tout s'efface, vertus, titres, préjugés même.

Or, comment expliquer ce revirement qui d'une souveraine de la mode avait fait une femme prude d'aspect, presque sauvage, d'une simplicité si religieuse, d'une modestie si outrée?..... La reine s'était-elle faite ermite? Qu'avait-elle fait de son diadème? L'avait-elle échangé contre la couronne du martyre? Expiait-elle dans une petite ville de province les erreurs magnifiques et les splendides folies de ses premières années?

Cette révolution extérieure incroyable, qui accusait une révolution intérieure plus incroyable encore, était la seule raison qui pût inspirer quelques doutes à Frédéric. S'il eût vu cette femme parée, insouciante, il eût sans hésiter appliqué au bas de sa figure la signature

qui terminait les lettres contenues dans son portefeuille; mais, par les motifs que nous exposons, il restait encore indécis et n'osait se prononcer en dernier ressort.

Pendant dix minutes au moins il fit à la belle solitaire une guerre acharnée du regard. Ne pouvant l'aborder, il espérait que leurs yeux se rencontreraient un moment, et que cette rencontre éclaircirait ses doutes, dissiperait son incertitude. Il avait à cœur de percer ce mystère, et murmurait en lui-même contre les liens fatals qui le condamnaient à l'obscurité et au silence. Longtemps cette guerre d'observation fut inutile ; blottie dans sa loge comme dans une forteresse, la Louise vraie ou fausse laissait passer tous les regards de Frédéric sans en arrêter un seul au passage : c'était un combat dans le vide, où le fer cherchait vainement à se lier au fer qui fuyait toujours.

Cependant lorsque le rideau se releva pour la représentation de la veuve d'Hector, sous

peine d'être taxée d'une affectation ridicule, la belle solitaire dut pencher sa tête en avant ; Frédéric avança rapidement la sienne, et, par un de ces inexplicables hasards qui font quelquefois qu'au même instant et sans préméditation des yeux se portent sur le même point, comme à un rendez-vous donné; en s'étendant dans l'espace, les deux regards se rencontrèrent, et de ces deux regards il y en eut un qui recula devant l'autre. Ce fut celui de la femme qui, malgré son imperturbable froideur, surprise à l'improviste, releva précipitamment la tête, ne donnant à Frédéric d'autre signe de reconnaissance qu'une rougeur légère qui des joues monta jusqu'au front.

C'était elle, c'était Louise; cette rencontre fortuite de regard à regard l'avait déconcertée : elle avait perdu les arçons.

Dans la position de Frédéric, cette certitude n'avait rien de personnel pour ainsi dire. Quel intérêt immédiat pouvait avoir la rencontre

d'une personne autrefois aimée pour un homme qui se sentait enlacé dans un réseau de fer, et qui dans une heure allait devenir la propriété de la police, l'homme lige de l'échafaud ? Pourtant il fut content d'avoir trouvé le mot de cette enigme qu'il poursuivait. Mais bientôt après, son mouvement de curiosité satisfaite fit place à un mouvement d'horreur. Son esprit venait de rallier cet étrange incident aux idées sinistres qui l'avaient précédé. Si c'était elle, se disait-il, la victime désignée par Jacob, si l'amant d'il y a trois ans se trouvait l'assassin d'aujourd'hui !....

La petite porte de la loge, au fond de laquelle Louise s'était si précipitamment rejetée après le choc qu'elle venait de subir, s'ouvrit en ce moment : un homme entra, salua très-respectueusement celle qu'il venait sans doute retrouver, et s'assit auprès d'elle en silence, pour ne pas troubler le silence de la salle, où le Pyrrhus de la troupe lançait d'une voix forcenée ses

alexandrins amoureux. Frédéric était trop violemment en proie à ses sinistres préoccupations pour essayer de continuer l'espèce de roman que la rencontre fortuite de Louise avait ébauchée, et que l'arrivée d'un nouveau personnage venait surabondamment compliquer. Cet examen commencé avec une sorte de plaisir, il n'osait plus le continuer; ses pensées lui faisaient peur; mais malgré lui il fut forcé de fixer son attention sur un sujet dont il avait hâte de la detourner, et de prêter l'oreille à une conversation tenue à voix basse entre les deux jeunes gens qui avaient interpellé Ernest pendant l'entr'acte précédent.

— Vois donc madame de Carmé, disait l'un, ne porte-t-elle pas sa tête comme un saint-sacrement ; elle s'est à peine inclinée pour répondre au salut de M. Pontarlier.

— Je ne me fie guère à ces grands airs de vertu qu'elle affecte, et à son austérité de car-

mélite : on empèse les étoffes trop frêles pour leur donner la solidité qu'elles n'ont pas.

— Sais-tu si son mariage avec M. Pontarlier est définitivement arrêté ?

— Définitivement, il en est fou, et la digne femme sait très-bien comment on attire un homme par la froideur ; comme font les Espagnols pour les taureaux, elle lui a jeté un lacet dans les jambes, elle n'a qu'à serrer le nœud, le taureau tombera.

— A tout prendre, si c'est un jeu qu'elle joue, elle le joue bien. Voilà deux ans qu'elle vit seule, retirée et ne voyant personne, embastillée dans sa vertu comme un limaçon dans sa coquille.

— Mais aussi l'enjeu est beau. Epouser une fortune de deux millions, un des plus riches propriétaires fonciers de notre contrée, un homme estimé, membre du conseil général, député quand il le voudra. Je te le dis, c'est une fine mouche, une maîtresse femme, et qui s'entend à

endormir un conseiller général, aussi bien qu'une nourrice endort un enfant au maillot.

— Sais-tu ce que faisait son premier mari ?

— Je n'affirmerais pas même qu'elle ait jamais été mariée. J'ai su sur elle certaines particularités qui sont au moins équivoques. J'ai un de mes amis, clerc de notaire à Paris, qui l'a rencontrée ici ; il m'a assuré l'avoir autrefois vue trônant à l'Opéra, et alors la renommée ne lui donnait pas de mari. Tu verras que c'est quelque grande pécheresse qui veut se retirer des affaires, et terminer par un bon mariage une vie aventureuse et mêlée de fortunes diverses. On appelle cela *faire une fin!...*

Frédéric possédait parfaitement la langue à laquelle ce dernier mot appartenait ; il en connaissait toutes les finesses, pour l'avoir parlée toute sa vie. Pour lui ce mot seul résuma donc complètement l'entretien qu'il venait d'entendre, et lui expliqua le sens de cette énigme qu'il avait vainement cherché à comprendre. Il vit la

marche de Louise, ses projets, son désir, dans ses moindres détails ; il interpréta à coup sûr cet air d'austérité, de recueillement, de puritanisme qui l'avaient frappé, ce baptême apocryphe qui de Louise avait fait madame de Carmé, et ne s'étonna plus que le regard autrefois si intrépide de la *lionne* eût reculé devant son regard. A la suite de ces éclaircissements, par un mouvement instinctif, il porta encore une fois la main sur son portefeuille, comme s'il eût voulu dire : Et pourtant je tiens en mes mains la fortune de cette femme, je puis la perdre si je veux. Ses deux années de retraite, son hypocrisie, son adresse de tous les moments, les mille précautions dont elle a dû s'entourer pour prolonger son incognito, d'un mot je peux rendre tout cela inutile. Ce mariage honorable, cette position brillante, ce nom d'un honnête homme qu'elle va porter, ces deux millions de fortune, tout cela peut lui échapper par le fait

de ma volonté; je suis le maître absolu de cette femme.

Cette souveraineté qu'il s'attribuait avec raison lui inspira un mouvement d'orgueil à la fois et de pitié; il savait que pour les femmes, *faire une fin* était plus qu'une espérance, plus qu'un plan ordinaire, c'était une œuvre véritable, œuvre immense, pleine de difficultés, hérissée d'obstacles, et qui exigeait tous les efforts de la volonté, toutes les ressources de l'esprit, toutes les combinaisons du calcul; il comprenait toutes les péripéties, toutes les craintes, toutes les angoisses qui s'y rattachaient! Quel labeur que de construire une destinée tout entière sur une base aussi fragile, qui à chaque instant menace ruine! d'élever un édifice solide sur un sable mouvant, qui peut vous engloutir au moindre souffle!

Et cette œuvre si admirablement conçue, si ardemment poursuivie, si adroitement combinée, au moment même de sa consécra-

tion dernière, il ne tenait qu'à lui de l'anéantir; cet abîme prêt à se fermer, il pouvait le rouvrir; un mot, et tout cet échafaudage d'espérances, de précautions, de mystères, de combinaisons travaillées dans l'ombre, croulait pour ne plus se relever.

Nous devons dire, à la louange de Frédéric, qu'il ne se fit pas un seul instant l'application personnelle de ces réflexions; au contraire, il affecta depuis ce moment de ne plus tourner les yeux vers la loge de Louise; cette discrétion lui semblait équivaloir à la plus éloquente des protestations, et on eût pu la traduire par ces paroles :

— Sois tranquille, ma pauvre Louise; continue ton œuvre, je ne t'en empêcherai pas, je ne briserai pas le fil auquel tient ta destinée, je ne soufflerai pas sur cet édifice si laborieusement cimenté; je me tairai, je respecterai ton secret et ton avenir; je ne te connais pas, tu n'es plus la lionne, tu as nom madame de Carmé.

Cette résolution généreuse que Frédéric prenait intérieurement lui causa un instant de fierté ; il se réhabilitait à ses propres yeux ; il ne fit pas cette réflexion, qu'il n'était pas maître autant qu'il le croyait de la destinée de Louise, puisqu'il n'était pas maître de lui-même. N'appartenait-il pas à Jacob ! Mais les hommes se font volontiers un mérite de n'avoir pas été cruels quand ils ne pouvaient pas l'être, et attribuent à la générosité ce qui vient d'impuissance.

On en était au dernier acte d'Andromaque, et Oreste furieux invoquait d'une voix enrouée les furies. Avec l'emphase de tous les tragédiens de province et de Paris, il détaillait chaque vers, s'arrêtait sur les mots, marquait la prosodie quelquefois à contre-temps. Il ne manqua pas de faire ressortir la cacophonie imitative du fameux vers :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur ma tête ?

Frédéric, qui, pour la première fois, essayait

d'écouter, trouva tout cela pitoyable. Il avait des remords aussi, comme Oreste, et ses remords ne s'exprimaient pas de ce ton furibond, avec ces roulements d'yeux, avec ces horribles grimaces dont les interprètes de Racine ornent les inventions tragiques du plus spirituel des poètes; il les contenait dans son cœur, il osait à peine leur prêter un langage, il ne les criait pas, il les exhalait. La tragédie d'Andromaque terminée, il ne restait plus à jouer qu'un petit acte joyeux, égrillard, tel qu'il en faut à la fin d'un spectacle pour renvoyer le public avec une expression exhilarante. Frédéric quitta la salle; il s'éloigna de quelques pas pour éviter l'éclat des lumières et échapper aux remarques des gendarmes qui gardaient les abords du théâtre. Son drame à lui allait commencer.

Au bout d'un quart d'heure environ d'attente, sans avoir entendu le moindre bruit de pas, quoique son oreille eût été continuellement

aux aguets, il sentit une main se poser doucement sur son épaule, et en se retournant il aperçut Jacob qui le regardait en souriant.

— Très bien, lui dit celui-ci, vous êtes exact au rendez-vous. Venez avec moi, le lieu n'est pas sûr pour causer.

V

Jacob entraîna son complice dans une petite rue aboutissant à la salle du théâtre, et là il s'arrêta.

— Nous avons encore une heure à nous, reprit-il; en venant vous retrouver, j'ai vu *la personne*

en question qui sortait de la comédie au bras d'un homme.

— C'est une femme? demanda Frédéric.

— Cela vous intéresse? dit Jacob; avez-vous des préjugés de sexe? Laissez-moi continuer. Cet homme l'accompagnera jusqu'à sa demeure, et la quittera. Dans une heure elle dormira du plus profond sommeil, et alors nous pourrons agir. Ah! mes informations sont exactes, mon plan est sûr.

— Où demeure-t-elle? demanda encore Frédéric que les paroles de Jacob, qui coïncidaient fatalement avec ses pressentiments intérieurs, avaient ému comme le commencement de réalisation d'un mauvais rêve.

— Elle demeure au bout de la ville, dans une petite maison isolée, avec une vieille femme qui la sert.

Ce second éclaircissement augmenta le

trouble de Frédéric, et ce fut en tremblant presque qu'il laissa tomber ces mots :

— Et son nom ?

— Ah ça ! mais que diable vous fait son nom ? dit Jacob étonné. Merci, il paraît que vous tenez à procéder régulièrement en affaires ; vous voulez savoir juste à qui vous vous adressez. Soyez donc tranquille, je vous dis que la partie est sûre, que nous n'avons aucun risque à courir ; cela ne doit-il pas vous suffire ?

— Son nom ! répéta Frédéric sans déguiser l'émotion qui perçait dans sa voix ; dites-moi son nom, ou rien de fait.

Jacob le regarda entre les deux yeux, comme s'il eût redouté quelque piége, pressenti quelque revirement secret dans la pensée de son complice ; puis, après un instant de silence :

— Au fait, ajouta-t-il en haussant les épaules, je ne vois pas pourquoi je vous chicanerais à propos d'un nom ; je ne comprends pas l'in-

térêt que vous pouvez attacher au rassemblement fortuit de quelques lettres de l'alphabet; mais n'importe !... je vais vous dire le nom, puisque vous l'avez si fort à cœur.

— Eh bien ! dit Frédéric en proie à une invincible terreur.

— Madame de Carmé, dit froidement Jacob.

A ce nom, les jambes du jeune homme tremblèrent, ses yeux se fermèrent, une pâleur livide couvrit son visage. Jacob, avec cette certitude de coup d'œil dont il avait déjà donné des preuves, remarqua de prime abord tous ces symptômes d'effroi, d'ailleurs faciles à remarquer, mais sans pouvoir leur donner une signification précise; pourtant, après un instant de réflexion, il crut devoir les attribuer à la faiblesse naturelle d'un homme encore peu éprouvé qui recule, au moment de l'exécution, devant l'idée du crime.

— Voyons, dit-il, qu'avez-vous? vous voilà près de tomber en faiblesse; le courage vous

manque; j'aurais dû le prévoir, et j'ai eu tort de vouloir vous admettre de moitié dans une résolution qui demande de l'énergie. Mais, mon jeune ami, vous avez tort de vous troubler si fort, nous ne sommes pas liés indissolublement ensemble. Allez-vous-en, et laissez-moi; je trouverai bien un autre factionnaire que vous pour monter la garde à la porte d'une femme. Bonsoir, et dormez en paix.

Il avait prononcé ces mots d'un air de mépris profond. Pour lui, nature logique et carrément constituée, cette faiblesse lui semblait misérable et honteuse. Il s'éloignait de Frédéric comme on s'éloigne d'un enfant malade qui vous importune par ses cris.

— Ne vous éloignez pas, dit Frédéric vivement, j'ai à vous parler.

— Avez-vous besoin de mes soins? dit Jacob en se rapprochant et du même ton d'ironie dédaigneuse qu'il avait déjà employé ; que

voulez-vous que je fasse? vous êtes malade, faut-il vous envoyer un médecin ?

Frédéric ne répondit pas immédiatement: il semblait absorbé dans une de ces réflexions intérieures qui paralysent l'effet de tout contact extérieur. Au bout de quelque temps il se raffermit sur ses jambes, sa pâleur disparut; et, regardant Jacob en face, il lui dit froidement :

— Je ne suis ni un enfant ni un malade, vous vous êtes trompé; l'alliance que nous avons formée, j'y tiens; seulement, au lieu de faire le guet moi, vous le ferez vous.

— Bah! dit Jacob en allongeant son monosyllabe d'un air d'étonnement et d'incrédulité. Et qui agira?

— Moi.

Jacob regarda une seconde fois Frédéric avec un étonnement impossible à décrire; mais Frédéric avait repris tout son sang-froid, et son regard soutint avec intrépidité celui de Jacob.

— Vous entrerez dans la maison, vous bri-

serez le volet, vous... (Il lui fit le signe de porter un coup de poignard.)

— Je ferai tout ce qu'il faudra faire, interrompit vivement Frédéric.

— Et vous êtes sûr que votre bras ne tremblera pas, que votre main choisira bien la place? Savez-vous, jeune homme, que le plus hardi tremble quelquefois à la vue de la première gouttelette de sang qui rejaillit sur ses habits?

— Tout cela est inutile, dit Frédéric, je me charge de tout. Nous voulons vingt mille francs ce soir; vous êtes sûr qu'ils se trouvent dans la maison de madame de Carmé; nous les aurons ce soir. Qu'avez-vous à demander de plus?

Jacob, à son tour, gardait le silence; il fixait sur Frédéric des yeux perçants, avec un mélange d'incrédulité et de colère. Cette résolution si inattendue le jetait dans une surprise dont il ne pouvait se défendre. Sa position avait trop développé en lui l'instinct de la défiance pour

qu'il acceptât ainsi sans contrôle l'assurance d'un jeune homme qu'il ne connaissait pas, et qui, un instant auparavant, avait donné des preuves évidentes de faiblesse.

— J'aurais beaucoup de choses à vous demander, répondit-il; mais les moments sont chers, et je serai bref. Vous vous chargez de tout, à la bonne heure; mais qui me garantit votre loyauté? Dois-je vous croire sur parole? Si votre énergie de fraîche date était un piége, un guet-apens, une délation!... Je ne sais pas bien précisément ce que je crains, mais je crains; et il serait par trop niais à moi de me laisser attirer dans un traquenard, moi vieux loup, par un jeune louveteau comme vous. Indépendamment de votre loyauté, ne puis-je pas révoquer en doute votre habileté, votre courage? Si, au moment de l'exécution, vous alliez faiblir, je ne serais pas là pour vous donner du cœur ou pour vous remplacer. Si je fais l'affaire, moi, j'en suis sûr, si vous la faites, elle peut manquer.

— Quelle garantie voulez-vous que je vous donne? dit Frédéric.

— Attendez, dit Jacob la main sur son front; bien, j'y suis. Je veux vous ôter l'impossibilité de faiblir par l'impossibilité d'échapper en cas de non réussite. Si l'affaire manque par votre faute, je veux avoir sur vous le droit de justice; je veux pouvoir, à mon gré, vous punir ou vous gracier. Je veux que vous releviez de moi comme la victime relève du bourreau. Consentirez-vous à écrire ce que je vais vous dicter?

— Oui, dit Frédéric, pourvu, ce qui me paraît assez difficile, que vous me donniez les moyens matériels d'écrire.

— Qu'à cela ne tienne, dit Jacob en tirant de la poche de son pantalon une feuille de papier blanc pliée en quatre et une petite écritoire portative contenant une plume métallique; vous savez bien que je porte en voyage tout ce qui peut être utile. Maintenant, mettez-vous sur

cette borne ; il n'y a personne dans cette rue, la clarté de ce réverbère suffira pour vous éclairer, et écrivez.

Frédéric s'établit tant bien que mal sur la borne que Jacob lui désignait.

Celui-ci commença ainsi :

« Je soussigné m'engage envers le nommé Jacob, forçat évadé du bagne de Toulon...

A cette révélation inattendue, Frédéric releva involontairement la tête, et laissa tomber sa plume sur le papier qu'elle écorcha.

— Pourquoi vous arrêtez-vous? dit Jacob; ma position sociale vous fait rougir. Allons donc! de joueur à forçat, il n'y a que la main. Continuez.

Et il reprit avec sang-froid les derniers mots de sa phrase :

.... « Le nommé Jacob, forçat évadé du bagne de Toulon, à m'introduire nuitamment, ce-jourd'hui, dans la demeure de madame veuve de Carmé, résidant à Corbeil, arrondissement

de Corbeil, département de Seine-et-Oise, et à rapporter, au bout d'une demi-heure au plus, audit Jacob, la moitié des vingt mille francs renfermés dans le secrétaire de ladite dame; déclarant que, pour me les approprier, je ne reculerai devant aucun moyen, fût-ce l'assassinat, si besoin est. »

— Il me semble, dit Frédéric, qui jusque-là avait écrit ce que lui dictait Jacob sans l'interrompre, que ces derniers mots sont inutiles.

— Pour vous peut être, répondit Jacob avec un sourire, mais pour moi!... Ne soyez donc pas égoiste.

Frédéric se remit à écrire; cette scène le fatiguait, et il avait hâte d'en finir. D'ailleurs ce papier lui paraissait presque illusoire; il n'était pas de ceux qui d'un coup d'œil embrassent l'avenir, et prévoient, à dix ans de distance, les conséquences d'une fausse démarche. Jacob se pencha pour s'assurer que les derniers mots qu'il avait dictés étaient reproduits fidèle-

ment; cette certitude obtenue, il dit à Frédéric :

— Continuez, c'est presque fini.

Et il recommença à dicter :

« En foi de quoi, j'ai signé le présent papier pour servir ce que de raison.

« Fait à Corbeil, le 17 juillet. »

Signez maintenant, Frédéric, et votre nom de famille, Lespars.

Frédéric remit alors le papier entre les mains de Jacob, qui le relut avec attention, le plia, et le serra avec soin dans sa poche.

— Voilà qui est bien, dit-il alors; maintenant je n'ai plus qu'une chose à vous donner, avec recommandation de vous en bien servir.

En même temps il tira de sa poche l'outil pointu qui lui avait servi de tire-bouchon dans la forêt, et le présenta à Frédéric.

— Je n'en ai pas besoin, dit Frédéric en le repoussant.

La physionomie de Jacob exprimait encore un mouvement de doute, mais il se remit aus-

sitôt; et, d'un ton de tranquillité parfaite, il dit à Frédéric en reprenant son *lacenaire :*

— Comme vous voudrez. Suivez-moi donc, je vais vous montrer le chemin.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer aux lecteurs que cette scène s'était passée dans une de ces petites rues anguleuses et étroites, comme on en trouve dans toutes les villes de second ordre, et notamment dans les villes de la Brie. A l'heure où elle se passait, tous les habitants de cette rue, pauvres gens gagnant leur pain au jour le jour, dormaient profondément, malgré la solennité inaccoutumée d'une représentation théâtrale. Il n'y a pas de fêtes pour les pauvres gens; on voudra donc bien ne pas trop s'étonner si, sauf le bruit éloigné de quelques voix humaines et de quelques pas retentissants dans le silence sur les cailloux qui tiennent lieu de pavé, aucune circonstance alarmante ne troubla le dialogue que nous venons de rapporter. Jacob, qui montrait le che-

min à Frédéric, marchait doucement, amortissant autant que possible le bruit de ses pas, et recommandant à son compagnon de l'imiter. Excepté cette recommandation faite à voix basse et une seule fois, pas un mot ne fut prononcé. Jacob connaissait depuis longtemps le prix du silence, et Frédéric commençait à le savoir.

Ils arrivèrent ainsi à l'extrémité de la ville; les maisons devenaient rares, et l'on apercevait la campagne avec ses champs, ses bouquets d'arbres, ses accidents de terrain; la rivière seule, coulant tranquillement dans son lit bordé de gazon, prêtait la vie à ce tableau, et quelques rayons de la lune enveloppée dans un nuage, lui donnaient la couleur en se reflétant dans l'eau. Non loin de la Seine, sur le plan incliné d'un coteau, s'élevait une petite maison blanche, séparée de toute autre habitation. Ce fut devant cette maison que Jacob s'arrêta; et, la montrant du doigt à Frédéric, comme un

guide qui vient d'atteindre le terme de son voyage :

— C'est là, dit-il.

Frédéric s'arrêta à son tour, et examina en silence la maison que Jacob lui montrait; elle était assise entre cour et jardin, à un seul étage, et fermée par une grande porte à deux battants, encadrée par deux pans de mur équilatéraux, qui formaient le carré de la première enceinte

— Avez-vous besoin de moi? demanda Jacob les bras croisés.

— Non, dit Frédéric en s'avançant résolument vers la porte d'entrée, c'est assez de moi.

— Souvenez-vous alors, ajouta Jacob, que je vous attends ici dans une demi-heure. Si j'aperçois quelque apparence de danger, je vous avertirai en sifflant. Maintenant, allez, et ne perdez pas de temps. Une demi-heure !

Pendant que Jacob se plaçait dans l'ombre produite par le mur, et encore aug-

mentée par la réfraction des rayons de la lune sur le toit de la maison, Frédéric étendit tranquillement le bras vers une sonnette à bouton de cuivre, dont le fil conducteur grimpait le long des parois de la porte, et la tira doucement.

— Que diable fait-il? murmura Jacob en s'enfonçant au plus épais de l'ombre; croit-il pas qu'à une heure du matin on n'ait qu'à sonner à une porte pour se la faire ouvrir?

En effet, soit que l'appel de Frédéric n'eût pas été entendu, soit qu'on ne voulût pas y répondre, toujours est-il qu'aucune voix n'y répondit du dedans.

Frédéric sonna de nouveau.

— Vous verrez, murmura encore Jacob, qu'il finira par un carillon qui nous attirera les gendarmes.

Frédéric sonna une troisième fois.

Le plan qu'il avait conçu était un *mezzo termine* qui s'accordait parfaitement avec la dou-

ble face de sa nature mixte, portée au mal, mais sans résolution pour l'accomplir. Il donnait également satisfaction aux nécessités de sa position et aux faiblesses de son courage. Frédéric, enfin, se trouvait sur son terrain, et il y marchait d'un pas sûr. Le coup de main sanglant imaginé par Jacob était pour lui une mesure trop violente : l'assassinat répugnait à l'impressionnabilité de ses nerfs, le sang lui faisait peur; mais une fois cette crainte nerveuse disparue, sa morale n'était guère moins relâchée que celle de son compagnon. D'ailleurs, pour s'excuser, il pouvait se dire qu'il n'avait pas tenu à lui de ne pas commettre une mauvaise action; engagé fatalement dans la route du crime, il n'avait que le choix du mal à faire; en choisissant le moindre, c'était presque se réhabiliter; n'avait-il pas réellement sauvé la vie d'une femme?

Ces réflexions expliquent suffisamment le sang-froid de Frédéric à ce moment suprême,

et comment cette nature, que nous avons vue si indécise et si faible, était devenue si robuste et si sûre d'elle-même; c'est que les hommes subissent en tout le ton de leur organisation : le courage d'un soldat n'est pas celui d'un diplomate. Tel présente sans pâlir sa poitrine devant les balles de l'ennemi, qui pâlirait devant un congrès de plénipotentiaires : M. de Talleyrand ne se battait guère, Hoche rougissait en entrant dans un salon. Il n'y avait en Frédéric que l'étoffe d'un roué; le cœur était suffisamment vicié, mais la main tremblait.

Le troisième coup de sonnette demeura quelque temps sans réponse, comme les deux premiers, et Frédéric s'apprêtait à sonner une quatrième fois, lorsqu'il entendit au-dessus de sa tête le bruit d'une croisée qui s'ouvrait, et presque au même instant une voix qu'à son enrouement il était aisé de reconnaître pour une voix de vieille femme, qui lui dit :

— Qui est là ?

Frédéric Lespars, répondit Frédéric sans hésitation.

— Est-ce là une heure pour sonner à une maison honnête? dit la vieille femme d'une voix grondeuse; passez votre chemin, vagabond.

— Pas d'observation, vieille; dites à votre maîtresse, à madame de Carmé, dites à Louise-la-Lionne que Frédéric Lespars demande à lui parler.

— Louise-la-Lionne! grommela la vieille; Sainte-Vierge, quel est ce nom-là? Prenez-vous notre maison pour une ménagerie? Vous vous trompez d'adresse, assurément; vous verrez que c'est quelque conducteur d'ours aviné qui cherche une écurie.

— Faites donc, et faites vite, répliqua Frédéric impatienté, ou j'escalade.

La vieille se tut, la croisée se referma, et pendant quelques minutes Frédéric eut à se demander si sa démarche serait infructueuse ou couronnée de succès. Toujours caché dans

l'ombre, Jacob écoutait avec curiosité cette étrange conversation, dont il ne prévoyait en aucune façon l'issue. Au bout du temps nécessaire sans doute pour parlementer à l'intérieur et prendre une détermination, un bruit de pas se fit entendre dans la cour. On tira avec précaution les verroux qui fermaient la porte en dedans, et la vieille femme qui avait montré tant de mauvaise humeur à Frédéric, lui dit cette fois à voix basse et en reculant devant lui :

— Entrez.

— Il entre, dit Jacob qui avait suivi tous ces mouvements. Il paraît que ce nom de Louise-la-Lionne est un talisman. Allons ! pas si bête que je croyais !...

VI

La vieille femme conduisit Frédéric sans mot dire jusqu'à un péristyle élevé d'une dizaine de marches, et dont elle avait laissé la porte entr'ouverte, monta devant lui l'escalier qui conduisait au premier étage, et l'introduisit dans une chambre complétement obscure,

où l'œil de Frédéric ne put rien distinguer.

— Où diable me conduisez-vous, la vieille? demanda-t-il étonné de cette obscurité et de ce silence; croyez-vous que j'aie les yeux d'un chat, pour voir clair dans la nuit? A peine achevait-il cette question, qui resta sans réponse, qu'il entendit comme le bruit d'une capsule qui éclate; au même instant une lueur subite illumina la chambre où Frédéric se trouvait, et la vieille sortit d'un cabinet voisin, tenant dans sa main une bougie qu'elle posa sur la cheminée.

Devant Frédéric, debout, pâle, et les yeux à demi fermés, madame de Carmé se tenait dans un fauteuil. Elle portait le même costume que Frédéric lui avait vu au théâtre, moins ces quelques détails qui complètent une toilette de ville. Sa main était nue. Sur un guéridon à dessus de marbre, qui occupait le milieu de la chambre, apparaissaient un chapeau, un châle et des gants. Dégagée de ces accessoires qui

masquaient une partie de ses perfections, madame de Carmé apparut à Frédéric dans toute la perfection d'une beauté d'élite, et la pâleur qui couvrait ses traits semblait y ajouter un charme de plus. Frédéric se prit à la contempler un moment, la tête penchée, l'œil en arrêt; et, en voyant sa gorge qui se soulevait d'émotion, il songea à la place que Jacob avait sans doute marquée à son poignard.

— Louise! dit-il alors en s'avançant comme pour la tirer de l'espèce de sommeil où elle paraissait plongée.

Celle-ci releva la tête en tressaillant, ouvrit à demi les yeux qu'elle referma aussitôt, et laissa tomber ces mots :

— Que me voulez-vous?

— Louise, continua Frédéric, les moments sont précieux, je serai bref. Vous sentez bien que si je suis ici à cette heure, c'est qu'il s'agit d'une affaire importante; écoutez-moi donc. Je ne vous remercie pas même de m'avoir ou-

vert si généreusement votre porte ; si vous l'avez fait, c'est que vous avez compris que la porte de Louise-la-Lionne ne pouvait pas être fermée pour Frédéric Lespars, et qu'il était dangereux de laisser dans la rue un homme qui aurait le droit d'entrer par la croisée.

— Que me voulez-vous donc? répéta madame de Carmé que ce nom de Louise-la-Lionne avait fait tressaillir.

— Promettez-moi de répondre franchement aux questions que je vais vous adresser, encore une fois le temps me presse. Vous allez vous marier, n'est-il pas vrai? Vous allez épouser un homme considéré, faire une fin honorable, à la bonne heure! Probablement, au moyen de deux faux témoins, vous avez fait constater par un acte de notoriété la mort d'un prétendu mari, aux Indes ou en Amérique; vous vous êtes constituée veuve, sans avoir jamais été mariée. C'est très bien, et cela ne me regarde pas, mais cela est vrai, hein?

Madame de Carmé laissa tomber sa tête sur sa poitrine; elle n'avait pas la force d'exprimer autrement un aveu qui lui était arraché par la violence.

— A la bonne heure, reprit Frédéric, vous avouez; vous avez admirablement conduit votre partie : un mariage honorable pour couronner une vie..... Il suspendit sa phrase en voyant madame de Carmé qui s'agitait, et il continua : une vie un peu légère. Allons, je serai parlementaire.

Sur le nouveau terrain où Frédéric s'était placé, nous avons déjà dit qu'il avait recouvré toute sa présence d'esprit, toute son audace de joueur, toute cette aisance, un peu dégingandée peut-être, qu'il avait acquise dans les salons équivoques, mais polis à la superficie, où son existence entière s'était écoulée. En achevant cette phrase, qu'il avait prononcée d'un ton d'élégant persiflage, d'aisance mondaine, qui contrastaient cruellement avec

tous les prolongements de cette scène nocturne et le but transparent de ses développements ultérieurs, il s'arrêta pour profiter de ses avantages, et jouir de cette supériorité dont il venait de poser les bases.

— Oh! madame! Je comprends très-bien, reprit-il, qu'un âge vient où l'on se lasse des folles illusions qui ont bercé notre jeunesse. L'indépendance est le plus grand des biens; mais, au milieu d'une société qui nous froisse, qui nous entoure, qui nous frappe, ce bien est si difficile à conserver, il coûte si cher, qu'à la fin l'indépendance elle-même nous devient un fardeau. Brebis égarée, vous voulez rentrer au bercail; vous voulez vous faire une place dans ce monde que vous avez bravé et qui vous repoussait. Il vous faut une existence posée, assise, régularisée; vous avez donc fait halte, et, pour parcourir cette seconde moitié de la vie, qui de la maturité mène à la vieillesse, vous faites comme le voyageur qui, avant de

partir, fait légaliser son passe-port; tout cela, je le répète, est parfaitement sage, parfaitement raisonnable, je vous approuve, je vous félicite. Mais, pour exécuter votre projet, pour mener à bonne fin l'œuvre laborieuse que vous avez entreprise, toutes vos mesures sont-elles bien prises, tous vos moyens assurés? à votre passe-port ne manque-t-il pas une signature?

Frédéric affectait en parlant une espèce de clignement d'yeux qui, pour une personne moins émue que ne l'était en ce moment madame de Carmé, eût suffisamment expliqué sa pensée. Celle-ci avait fait ouvrir la porte à Frédéric, parce qu'elle l'avait reconnu au théâtre, parce qu'elle craignait le bruit, le scandale, parce qu'elle s'était effrayée de cette menace d'escalade qui appuyait ses réclamations, parce qu'enfin cet homme avait sinon le pouvoir peut-être, au moins la volonté de lui nuire; mais elle lui avait ouvert sans se rendre précisément compte des motifs qui l'amenaient; peut-être, dans cette

visite inattendue, ne voyait-elle qu'un caprice, qu'une fantaisie inoffensive, qui pouvait devenir dangereuse, si on la heurtait de front; et, comme presque toutes les femmes, elle avait compté sur cette adresse instinctive, sur cet habile usage des moyens dilatoires qui réussissent si souvent à écarter le danger. En entendant la dernière phrase de Frédéric, un mouvement de surprise se peignit sur ses traits, masqués jusque-là sous une teinte d'abattement général, de terreur vague et sans signification distincte.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle; de quelle signature voulez-vous parler?

— De la mienne, répondit Frédéric sans hésiter. Si j'allais trouver l'homme que vous allez épouser, si je lui révélais tout ce que je peux lui révéler, si je levais le masque que vous gardez si précieusement sur votre figure! vous comprenez! j'ai des titres, moi! nous nous connaissons; ne voilà-t-il pas tout votre échafaudage détruit? Adieu le mariage, la considéra-

tion, la fortune; deux millions de perdus!

— Est-ce là votre projet? dit madame de Carmé en se levant violemment, voulez-vous me perdre?

Elle fit quelques pas en avant comme pour exécuter une résolution extrême dont Frédéric ne devinait pas le secret. Ses lèvres tremblaient, ses yeux brillaient; elle était hors d'elle.

— Que voulez-vous donc faire? demanda Frédéric.

— Je vais crier! je vais appeler! dit madame de Carmé avec une énergie qui rappelait la *lionne* des anciens jours. Vous me tuerez si vous voulez, mais peut-être aussi on m'entendra; et, alors, je vous dénoncerai comme un voleur; je dirai que vous vous êtes introduit nuitamment chez moi, que je ne vous connais pas; et on vous arrêtera, et vous serez perdu, vous qui voulez me perdre.

Frédéric la laissa achever, mais il la retint;

et, pressant sa main avec une émotion qui naissait plus encore de la pitié que de la crainte, et de cette pensée que Jacob était là qui l'attendait, Jacob avec sa résolution que rien ne pouvait vaincre, avec sa volonté de fer qui considérait le meurtre comme une conclusion sûre et logique :

— Ne faites pas cela, Louise, dit-il; ne criez pas, n'appelez pas; il y a à votre porte un homme qui entendrait vos cris, et si je ne vous tuais pas, il vous tuerait celui-là !...

Madame de Carmé redevint immobile; et, comme un vaincu qui courbe la tête, elle murmura seulement :

— C'est donc un guet-apens !

— Peut-être, dit Frédéric. Rasseyez-vous et laissez-moi achever. Il la conduisit au fauteuil qu'elle venait de quitter, et reprit ainsi :

— Je pourrais vous perdre, vous le savez; mais je n'ai pas dit que ce fût là mon intention, à Dieu ne plaise! seulement, comptons

un peu. Vous êtes en mon pouvoir ; ne pourrais-je pas exiger une rançon ? ne pourrais-je pas vous demander le prix de ma discrétion ?

— Je comprends, dit madame de Carmé. Joueur toujours, vous avez perdu, et vous avez compté sur moi pour vous refaire.

— Précisément, dit Frédéric. Vous faites une affaire qui vaut deux millions ; je pourrais la faire manquer, je ne le ferai pas ; mais je veux des épingles, et j'abrège. Il me faut vingt mille francs, ce soir, à l'instant.

Madame de Carmé avait repris son attitude et de nouveau fermé à moitié les yeux. Elle cherchait encore dans son esprit, avec cette ténacité des femmes qui vingt fois terrassées se relèvent vingt fois, un moyen de détourner l'orage qui s'amoncelait.

Lorsque Frédéric eut formulé le chiffre exact de ses prétentions, elle réprima avec énergie le tressaillement intérieur qui l'agitait ; et, affectant ce ton d'indifférence dolente qui couvre

merveilleusement les secrets efforts d'une résistance opiniâtre :

— Vingt mille francs, ce soir! à l'instant! Mais où voulez-vous que je les trouve? Vingt mille francs! mais je ne les ai pas!

— Vous les avez, dit Frédéric irrité de cette dissimulation qui lui faisait perdre un temps précieux.

— Et où cela, s'il vous plaît? demanda celle-ci en essayant de sourire.

— Là, dans ce secrétaire. Vous voyez que je suis bien informé. Dépêchons. Voulez-vous me les donner?

Madame de Carmé ne repondit pas.

— Eh bien! répéta Frédéric.

Madame de Carmé se dressa alors sur son fauteuil, et se mit sur son séant.

— Si vous avez un assassin en bas qui vous attend, dit-elle en regardant fixement Frédéric, faites-le monter, et tuez-moi; mais je ne peux pas vous donner ce que je n'ai pas.

— Encore mentir! dit Frédéric avec colère. Et pourquoi me parler d'assassin? Vous savez bien que je ne veux pas vous tuer. Mais, encore une fois, je peux vous perdre; et, très-certainement, si vous usez de ruse, si, au lieu de jouer, comme moi, cartes sur table, vous espérez m'en imposer par vos fourberies, j'u-serai de mon pouvoir, je vous perdrai.

— Comme il vous plaira, dit madame de Carmé, qui, dans les paroles de Frédéric, avait détourné à son profit cette protestation contre tout projet d'assassinat qu'elle lui avait arrachée. Allez, monsieur, abusez du droit que le passé vous a donné, appelez sur ma tête le mépris, flétrissez, autant qu'il sera en vous, mon honneur; seulement remarquez bien que votre pouvoir n'est peut-être pas aussi grand que vous le croyez : il ne suffit pas de l'affirmation d'un homme pour flétrir une femme; ce que vous direz, je le nierai; vous soutiendrez que je ne mérite pas l'estime d'un

honnête homme, je soutiendrai, moi, que vous êtes un calomniateur, que vous mentez, que je ne vous connais pas : pourquoi vous croirait-on plutôt que moi ? Quand on attaque la réputation d'une femme, il faut des preuves; en avez-vous contre moi ? où sont-elles ?

Madame de Carmé avait retrouvé tout son sang-froid. Cette bataille, dont elle avait désespéré un moment, elle la croyait maintenant égale; elle ne voulait pas se rendre sans combat; peut-être même espérait-elle que l'avantage lui resterait; elle avait appuyé sur ces mots : il faut des preuves, où sont-elles ? avec la sûreté de coup d'œil d'un soldat qui a découvert l'endroit faible de son adversaire.

Frédéric avait compris cette manœuvre, et avait écouté madame de Carmé sans même essayer de l'interrompre; quand elle eut fini, il la regarda un instant en souriant, et puis, tirant froidement de sa poche le portefeuille que

nous avons déjà vu figurer deux fois dans le cours de ce récit :

— Il vous faut des preuves, dit-il; n'est-ce que cela? voici un portefeuille qui contient une centaine de lettres adressées à M. Frédéric Lespars, et signées Louise : nierez-vous votre écriture?

La réplique était foudroyante; madame de Carmé demeura immobile, attérée, anéantie.

— Maintenant vous exécuterez-vous? demanda Frédéric.

Madame de Carmé se leva, prit dans un des vases qui ornaient la cheminée une petite clef avec laquelle elle ouvrit son secrétaire; Frédéric la regardait faire avec l'avidité d'un joueur qui dévore de l'œil le gain d'un gros coup étalé sur le tapis. Elle tira donc du secrétaire un portefeuille un peu moins gonflé que celui de Frédéric, et le lui montrant, elle lui dit d'une voix émue :

— Il y a vingt mille francs dans ce portefeuille.

— Il y a deux millions dans le mien, dit Frédéric.

— Toutes mes lettres y sont ?

— Toutes. Oh ! ne craignez rien ! c'est un marché loyal que je veux faire : portefeuille pour portefeuille.

Madame de Carmé laissa tomber le portefeuille qu'elle tenait, et Frédéric lui tendait le sien en échange, lorsqu'un carreau de la croisée vola en éclats avec fracas. La fenêtre s'ouvrit, et un homme se précipita dans la chambre; c'était Jacob.

A ce bruit, à cette apparition, madame de Carmé tomba sur son fauteuil, sans mouvement.

— Vous ici ! dit Frédéric interdit à Jacob; et que venez-vous faire ?

— Vous empêcher de faire une sottise, répondit celui-ci froidement. Gardez les deux portefeuilles, et sortons.

Frédéric sourit sans répondre à son compagnon, et descendit après lui l'escalier, sans même remarquer la vieille servante de madame de Carmé, qui, toute tremblante, était venue au bruit, et se blottissait d'un air épouvanté derrière la porte. L'apparition inattendue de Jacob avait bouleversé Frédéric; il marchait machinalement, sans pensée, sans conscience du présent, sans souvenir du passé. Jacob lui avait dit de garder les deux portefeuilles, il les avait gardés; Jacob avait marché devant lui, il le suivait : la stupeur enchaînait ses facultés, paralysait son cerveau.

Quand ils eurent fait une centaine de pas à travers la campagne :

— Etes-vous fou ? dit Jacob, qui jusque-là n'avait pas parlé; vous alliez donner pour vingt mille francs un bijou de portefeuille qui en vaut cent, cinq cents, un million, une fortune tout entière ! heureusement je veillais sur vous; vous me remercierez.

VI

Fidèle à ses habitudes de prudence, et après avoir reçu la moitié des vingt mille francs qui lui revenait, Jacob quitta Frédéric sur la route de Corbeil, en lui donnant rendez-vous à Paris. Or, huit jours après les événements que nous venons de raconter, ces deux hommes, que le hasard avait associés, que le crime avait

unis, et que le succès rendait désormais solidaires, étaient établis à Paris, tous deux selon les conditions de leur nature, et les différences de leur organisation : Jacob habitait un très-bel appartement dans l'un des plus beaux quartiers de Paris; il avait maison montée, un peu au comptant, énormément à crédit, et s'était composé un mobilier magnifique; sur ses cheminées, le bronze ouvragé étalait ses ciselures et ses dessins; sous ses pieds de riches tapis réfléchissaient dans de nombreuses glaces l'éclat de leurs couleurs; à ses fenêtres de lourds rideaux de soie damassée repoussaient les rayons trop vifs du soleil. Tout était soie et velours; toutes les mollesses d'ameublement, qui concourent au bien-être de la vie fainéante, il se les était procurées en un clin-d'œil et comme par enchantement; sa chambre à coucher était tendue de velours rouge, depuis le haut jusqu'au bas, et un grand lit, modelé dans le goût des lits du siècle de Louis XIV,

en occupait le fond, superbement enveloppé dans une foule de draperies mi-parties rouges et blanches, qui se réunissaient en faisceau, et formaient baldaquin ; son salon était tapissé de laine-cachemire bleu-clair parsemée d'étoiles d'argent, garni de fauteuils de même couleur, de sophas, de bergères, le tout avec une profusion merveilleuse. Enfin, pour son boudoir, il avait épuisé tout ce que son imagination pouvait avoir amassé de fantaisies comprimées, de désirs inassouvis, pendant ses longues heures de privation et de solitude. Un roi longtemps captif ou un forçat évadé devaient seuls imaginer un pareil boudoir. C'était une petite pièce octogone, tapissée de mousseline de laine blanche, avec un semis de fleurs brodées à la main, d'un bouquet à l'autre couraient des filigranes d'argent qui par intervalles se contournaient de manière à figurer les ailes d'un papillon. Dans ce boudoir, qui n'avait d'autre meuble qu'un sopha

de même étoffe que la tapisserie des murs, Jacob avait réuni différentes caisses de fleurs odoriférantes, du jasmin blanc, des œillets panachés, et aussi, par un singulier caprice, de ces petites fleurs bleues que les jeunes filles aiment tant, et qu'elles nomment des souvenez-vous de moi. Peut-être, à Toulon, pendant son existence de galérien, avait-il aperçu, sur le bord de la mer, dans les fentes d'un rocher, quelques-unes de ces fleurs, et voulait-il représenter poétiquement, dans son boudoir, ses souvenirs de misère et de captivité : le myosotis servait de lien entre Paris et Toulon.

La première fois que Frédéric vint chez Jacob, il le trouva dans ce boudoir, a demi couché, ayant à sa main une branche de jasmin, et exhalant doucement la fumée d'une cigarette parfumée, qu'il retira de sa bouche pour lui dire :

— Décidément on est mieux ici qu'au bagne.

Frédéric était logé plus modestement. Il avait loué dans un hôtel un appartement confortable, mais sans cette exagération de luxe et ce raffinement de coquetterie sensuelle qui, chez Jacob, outre l'instinct naturel, devait être l'effet d'une réaction violente. Cet appartement se composait de trois petites pièces proprement arrangées, une antichambre, un petit salon et une modeste chambre à coucher. C'était une espèce de compromis entre la misère qui fait pitié et l'opulence effrénée qui fait envie. Rien n'y attirait trop scandaleusement l'attention. Quant aux dispositions morales des deux individus, on eût pu y remarquer les mêmes différences que dans leurs arrangements extérieurs. Jacob reprenait possession de la liberté en affamé qui se venge des macérations d'un long jeûne, et disposait de tous les plaisirs comme un roi qui commande à des esclaves : il s'en rassasiait jusqu'à l'enivrement; Frédéric, au contraire, avait repris ses habitudes de joueur,

habitudes ternes et monotones qui n'offrent constamment que les mêmes péripéties, les mêmes alternatives de gain et de perte, les mêmes joies et les mêmes craintes. Depuis la fermeture des maisons de jeux publics, il s'est formé à Paris une foule de maisons clandestines où les joueurs se sont donné rendez-vous. On ne supprime pas les passions par lois et ordonnances : ôtez-leur un débouché, elles s'en créent vingt en dehors et à côté de celui que la sagesse législative a supprimé ; débouché mille fois plus dangereux, en ce que c'est la rapacité individuelle qui les exploite, mille fois plus appétissants, en ce qu'ils ont l'attrait du fruit défendu.

Ces maisons ont leurs statuts, leurs règlements, leurs habitués, leur fausse libéralité, qui cachent des piéges atroces, leur air de largesse qui masque les profits illicites d'un impôt exorbitant. Dans ces maisons, les joueurs déjeunent, dinent, soupent, couchent au besoin.

On ne leur demande jamais compte de leurs dépenses, on les nourrit, on les abreuve. A de certains jours, on leur fait venir, comme pour égayer des enfants malades, des musiciens et des danseurs; on leur amène des femmes parées, souriantes, des fleurs au front et la gorge nue; ces femmes ont pour les joueurs les plus tendres de leurs regards, les plus gracieuses de leurs agaceries. Il y a de blanches mains qui essuient avec leur mouchoir les fronts brûlants que les agitations de la bouillotte échauffent; il y a de douces épaules qui frôlent à dessein des poitrines convulsives que les brusques revirements du *douze points* font bondir à les briser.

Ainsi, au profit de la passion du jeu, on fait tourner tous les artifices, toutes les inspirations de la sensualité, tous les appétits mauvais de l'homme. Il semble que le jeu, là, soit un roi qui n'ait qu'à commander pour se faire obeir.

Le sang du vieux despote est brûlé, faites venir les musiciens, la musique le rafraîchira ; ses poumons manquent d'air, faites venir de jeunes et belles créatures, rien ne dilate les poumons comme les regards d'une femme ; a-t-il soif, versez-lui à boire; a-t-il faim, rassasiez-le. Et en définitive ce roi si bien servi, on le pressure, on l'étouffe, on le saigne. Toutes ces caresses, toute cette harmonie, toutes ces séductions ont leur tarif secret, tarif écrasant; chaque tour de bouillotte, chaque coup d'écarté paie au centuple les quadrilles des musiciens, les agaceries des femmes, le parfum des truffes, la mousse du champagne. Comme Fualdès, on étend le joueur sur une table, et on le saigne à la gorge, tandis que des orgues de Barbarie jouent des airs de valse sous les fenêtres pour étouffer le retentissement de ses cris.

Dès le lendemain de son arrivée à Paris, Frédéric s'était remis à fréquenter assidument cette

espèce de maisons dont nous venons de donner à la hâte le signalement. Avant son départ pour Lucques, il en avait été le plus fidèle habitué. Tout le monde le connaissait, on le choyait, on le caressait en véritable enfant de la maison. Quand on le vit réapparaître, toutes ses anciennes connaissances lui revinrent aussi empressées, aussi actives que jamais; il reçut des invitations de tous côtés. Les femmes, avec qui il était sur un pied de fraternité, qu'il tutoyait presque toutes, retrouvèrent pour lui cette foule de sobriquets qu'elles inventent pour ceux qui ne repoussent pas leurs familiarités, sobriquets qui remplacent par des désignations factices les désignations réelles qu'on a trop d'intérêt à cacher. Il rapprit toutes les finesses de cet argot, moins énergique que celui des voleurs, mais plus efféminé et plus souple, qui se parle de trois à quatre heures du matin dans les embrasures des croisées. Aux intervalles que lui laissaient les lacunes du jeu, il se mit à répéter les trois ou

quatre phrases qui servent comme de passe-port aux clercs d'avoué, qui, ne pouvant pas jouer faute d'argent, viennent danser le samedi, et tâcher de faire oublier par leur esprit le vide de leur bourse. Ces plaisanteries banales, ces lieux communs d'une langue sans nom, comme l'existence de ceux qui la parlent, eurent dans sa bouche un prodigieux effet. Il jouait assez cher pour savoir s'en passer, et y avoir recours c'était pure générosité de sa part. Nul mieux que lui ne possédait la routine de ces façons de parler proverbiales, dont le seul exposé mettra sur la voie tous ceux qui, une fois en leur vie, ont respiré l'atmosphère dans lequel tant de jeunes gens vivent. Ainsi, *dîner à l'œil, faire une femme à l'œil*, pour signifier dîner, séduire une femme (cette dernière application du mot *à l'œil* nous a toujours paru merveilleuse) sans bourse délier; *gratter*, faire une faillite au petit pied; *rouler* (autre expression du lieu), ou, en langue vulgaire, escroquer un restaurateur ou une inno-

cente; *se priver de quelque chose, sortir d'en prendre*, pour exprimer le dégoût qu'un objet vous inspire, ou l'impossibilité de se le procurer; *que ça de monnaie, excusez du peu*, pour faire compliment à une femme de sa toilette et lui en montrer de l'étonnement, et mille autres expressions dont il serait trop long de donner ici le commentaire, telles que : *oh! c'te mitraille! oh! l'amour de physique!* Et cette phrase proverbiale qui résume assez bien dans son exagération gasconne le caractère de ces réunions de rencontre :

— Colonel (le colonel est un personnage obligé), je vous joue, en cinq points d'écarté, les quatre mille cinq cents francs que vous me devez, plus une pièce de quarante sous que vous voudrez bien mettre au jeu, s'il vous plaît.

Frédéric redevint donc ce qu'il était auparavant, l'enfant de la maison. Il eut partout ses grandes et petites entrées, son couvert fut toujours mis, et toutes les femmes qui hantent les

maisons de jeu se remirent à lui donner le plus grand signe d'amitié à leur manière, en lui disant souvent quand il jouait :

— Petit, veux-tu me mettre de cinquante sous dans ton jeu ?

Le jeu profitait à Frédéric, il était en veine; et, comme un amant qui n'aime jamais mieux sa maîtresse qu'après une infidélité, il se livrait à sa passion avec un entrain et une bonne humeur qui contribuaient peut-être à fixer la chance. Si un joueur qui perd est capable de tout, de crime même, nous devons à la vérité de dire qu'un joueur qui gagne est presque toujours bon, sensible, généreux, non pas dans l'acception philosophique du mot, mais à la manière des gens nerveux que les dispositions de l'atmosphère transforment, que les influences barométriques abattent ou relèvent, accablent ou guérissent. Dans l'enivrement de sa bonne fortune, il se remit à songer à cette pauvre femme qu'il avait dépouillée, et qui devait

se consumer dans les transes. Il se reprocha d'avoir gardé ce portefeuille qui devait être le prix d'un échange, de manquer à sa promesse, de faire comme un marchand qui embourserait un paiement sans opérer la livraison.

Vers deux heures après midi, un jour, il était dans sa chambre à coucher, enveloppé dans une robe de chambre ramagée, devant un bureau d'acajou, assis dans un de ces fauteuils élastiques, qui, après avoir été la propriété presque exclusive du grand monde, sont devenus une nécessité pour les hôtels garnis; sa figure exprimait cette sorte de béatitude qui naît du sentiment des difficultés vaincues et d'une position triomphante; sur le bureau se confondaient ces mille petits objets qui composent l'inventaire d'un jeune homme, et surtout d'un joueur : une pile de louis brillait sur un cahier de papier bath, à côté d'une paire de gants blancs froissés, d'une douzaine de

pains à cacheter gommés, d'une main de bronze et de quelques cigarettes.

Frédéric se dandinait dans son fauteuil, à demi souriant, et passait de temps en temps la main dans ses cheveux d'un air de satisfaction intime qui se trahissait dans tous ses mouvements. A divers intervalles, ainsi que font presque tous ceux que le bonheur ou le désespoir déborde, il prononçait quelques mots entrecoupés, une moitié de phrase, un commencement de conclusion qu'il achevait dans sa pensée. Insensiblement il se laissa aller aux douceurs de cette causerie personnelle, et voici à peu près quel fut son monologue :

— Il y a quinze jours, quand je traversais la forêt de Sénart, mourant de faim et de misère, sans habits, sans linge, n'ayant de ressource que la mort, qui aurait cru que je redeviendrais le Frédéric d'autrefois, et que le jeu me rendrait ce que le jeu m'avait emporté ?

Bizarre chose que ma destinée! Je crois tout fini, je me désespère, je fais deux cents lieues avec 50 francs. A bout de courage, épuisé, hors de moi, je m'arrête dans un bois, je choisis une branche d'arbre, je m'y suspends; à ce moment-là, il y avait gros à parier que je ne tiendrais plus une carte dans ma main, et que jamais je ne jouerais mon vatout sur un brelan de huit. Comptez donc sur quelque chose! Un incident imprévu me détourne de mon projet. Déjà à moitié pendu, je retombe sur mes pieds, je dîne bien, et me voilà marchant de concert avec un forçat qui, pour gagner ma vie, me propose tout simplement un crime, un assassinat. J'accepte, mais à contre-cœur : le sang n'est pas de mon goût; mais enfin ma parole est donnée, et il y a encore gros à parier qu'avant la fin du jour je serai justiciable de la cour d'assises! Point. Nouvel incident; je vois une femme au spectacle, je la reconnais; et cette femme est précisément la victime dé-

vouée. Alors un plan se déroule dans ma tête, j'évite le crime, et je peux me *refaire;* ma conscience et mon intérêt se trouvent d'accord. Scène nocturne, comédie, péripétie, catastrophe, et je reviens à Paris avec dix mille francs acquis sans efforts, par un coup de dés, au lieu d'un coup de poignard.

Je joue; la veine me prend, me pousse, m'enlève; chaque soirée apporte son tribut, je parolise mes masses; en moins de quinze jours mes capitaux sont doublés, et je possède vingt mille francs qui, dans mes mains, doivent fructifier au centuple. Faites donc des calculs maintenant! spéculez sur les probabilités infinitésimales; semez du blé à grand'peine, labourez la terre, hersez, sarclez, dans l'espérance d'une récolte abondante; vienne un jour de grêle, et tout est détruit. J'ai semé un grain de chenevis, et il me pousse un chêne. O hasard! on a beau dire, toi seul es le maître des événements et des hommes; ton sceptre

est le sceptre du monde! J'ai failli être un assassin, me voici presque un honnête homme; et pourtant, quelle différence s'est opérée en moi? Ne suis-je pas resté le même? Etais-je un tigre alors, et suis-je un agneau maintenant? Ni l'un ni l'autre; le hasard seul a tout fait; la misère me poussait, j'allais! Vienne le bonheur, et j'ai de bons sentiments comme tout le monde, je suis sensible, je suis généreux, je suis loyal; de la vertu au vice, peut-être n'y a-t-il que la différence d'une pièce de cent sous.

Ici Frédéric s'interrompit pour prendre une cigarette qu'il alluma et porta à sa bouche. Ce bizarre entretien, qu'il venait d'avoir avec lui-même, se revêtit, à travers la fumée, de formes plus saisissantes encore. Il sépara la société tout entière en deux parties égales, et, personnifiant le hasard, le plaça au milieu, les deux mains étendues, refoulant les uns du côté du mal, contenant vainement les autres

du côté du bien. Ici les grands hommes, les belles actions, les nobles pensées; là les suggestions du malheur, la rapine, le brigandage, le meurtre organisé; et ces deux parts étaient aussi nombreuses, ces deux camps égaux; et, si le hasard eût voulu, tous les soldats d'un camp auraient passé dans l'autre.

Du haut de ces conclusions si étrangement échafaudées, il redescendit à son point de départ, à l'origine de sa bonne fortune, et songea à celle qu'il appelait Louise. Détendue par le succès, son âme ne pouvait plus avoir dans l'application cette raideur paradoxale qu'il affectait dans les principes; tout en niant les bons instincts, il en subissait l'influence; aussi devons-nous dire, à sa louange, qu'il n'hésita pas à prendre une bonne détermination, détermination qui eut pour effet la lettre suivante, écrite à l'instant même, et adressée à madame veuve de Carmé, à Corbeil :

« Madame,

« Notre dernière entrevue a fini autrement que vous ne l'espériez, et contre mon attente. Vous avez dû croire que le dénoûment en avait été convenu, et j'avoue que les apparences justifient suffisamment une pareille supposition; pourtant il n'en est rien. J'ai été surpris comme vous, brusqué comme vous; je n'ai jamais eu l'intention de manquer aux clauses du contrat de bonne foi passé entre nous de consentement mutuel. Portefeuille pour portefeuille, avez-vous dit, et j'avais accédé à votre demande. Je suis donc prêt à vous livrer toutes les lettres signées de vous qui sont en ma possession. Envoyez à Paris, chez moi, un homme sûr, et je les lui remettrai sur votre ordre.

« Je vous demande pardon de vous avoir laissée pendant quinze jours sous le coup d'une incertitude dont je comprends les tourments, et je suis heureux de vous en délivrer. »

Suivaient l'adresse et la signature.

Frédéric ne disait pas que s'il avait attendu pendant quinze jours avant que d'exécuter les clauses du marché, c'était par calcul, par égoïsme; qu'il ne voulait pas se dessaisir de son privilége avant d'avoir tenté la fortune et s'être mis à l'abri d'un revers immédiat; que les chances favorables du jeu motivaient seules sa générosité. Les conseils de Jacob l'avaient du reste soutenu dans ces idées d'attermoiement; et outre qu'il était dans sa nature de procéder toujours irrégulièrement et par compromis entre le bien et le mal, échapper, même à l'aide du hasard, à la double influence des conseils de Jacob et de ses intérêts personnels, c'était déjà un grand pas de fait, et dont nous demandons qu'on lui sache gré.

Cette lettre terminée, il la plia, la cacheta et se rejeta dans son fauteuil, aspirant avec un redoublement de satisfaction la fumée de sa

cigarette. Il jouissait de son œuvre et s'y complaisait.

Un bruit de pas le tira de cette demi-ivresse où le plongeait le sentiment d'une bonne action presque accomplie, et Jacob au même instant entra dans la chambre. L'ancien forçat avait une toilette très-recherchée : une chaîne en or chatoyait sur son gilet de satin; il portait des gants blancs, des souliers-guêtres en satin turc, et toute sa personne révélait une affectation de dandysme qui, aux yeux de Frédéric seul, pouvait passer pour une anomalie. L'aisance de ses manières, l'expression vigoureuse de sa figure, l'irrégularité même de sa démarche un peu traînante, par suite de l'habitude qu'il avait contractée au bagne, tout en lui concourait à donner du naturel au rôle qu'il avait pris.

— Comment vous va, très-cher? dit-il à Frédéric en grasseyant un peu, selon l'usage de presque tous ceux qui visent à copier les us

aristocratiques. Vous avez une figure si heureuse, un air de satisfaction si complète, que ma question est presque inutile.

— Voulez-vous une cigarette ? dit Frédéric, non sans une sorte d'embarras qu'il éprouvait toujours à la vue de son associé.

Jacob prit une cigarette, l'alluma et s'assit.

— Il paraît, reprit-il, que vos affaires vont bien ; j'ai eu de vos nouvelles : on dit que vous êtes la terreur de tous les *pigeons*, et que les *vautours* eux-mêmes vous redoutent.

Pour comprendre ces deux expressions, il faut savoir que les joueurs se divisent ordinairement en deux catégories, d'une part les innocentes créatures qui s'engagent imprudemment, et laissent ordinairement leurs écus en guise de plumes sur le champ de bataille ; les autres, hommes aguerris, combattants émérites, qui flairent les avantages, savent esquiver une *lessive*, pousser une *enfilade*, se servent enfin

de leurs ongles et de leurs serres pour dompter leur proie.

— Ceci se trouve bien, continua Jacob; j'ai fait des dépenses, mon train de maison me coûte fort cher. On ne sait pas combien une maison à Paris est lourde à soutenir. Les domestiques nous volent; il faudrait tenir, sou par sou, un livre de dépenses. D'ailleurs, j'ai une excellente affaire à vous proposer : j'ai ce soir rendez-vous avec un Anglais pour faire la partie. Vous savez ce que M. de Talleyrand appelait prendre sa revanche de Waterloo. Pouvez-vous disposer de cinq mille francs en ma faveur? Je tiendrai les cartes, et vous parierez; la partie moussera, c'est une affaire sûre.

— Sûre? dit Frédéric en regardant Jacob avec étonnement; vous avez un moyen d'enchaîner la chance?

Jacob le regarda en souriant, exhala fortement une bouffée de tabac qui s'échappa comme

une fusée au-dessus de sa tête; et, lui frappant légèrement de la paume de la main sur l'occiput :

— Vous êtes un agneau, lui dit-il; croyez-vous que moi Jacob j'irai m'amuser à tenir des cartes pendant toute une nuit, à mettre du cœur sur du cœur, et du carreau sur du carreau, ce qui est bien le métier le plus abrutissant que je sache, sans avoir pris mes précautions, sans m'être assuré un bénéfice? Allons, donnez-moi les cinq mille francs. Je viendrai vous prendre ce soir; vous verrez, les poissons ne manqueront pas : les filets sont solides, et nous ferons une excellente friture; cela vous va?

Frédéric comprit très-bien qu'il s'agissait d'une de ces parties de dupes, où la victime est désignée d'avance : un guet-apens sur tapis vert. L'homme qui dans la misère n'avait pas reculé devant l'idée d'un crime, recula presque devant une de ces supercheries dont vivent à

Paris des hommes *de la plus haute distinction.* Il se tira de cette position gênante par un compromis, selon son habitude, et dit à Jacob :

— Je vais vous donner les cinq mille francs ; mais ne comptez pas sur moi, je n'irai pas à votre rendez-vous.

— Donnez, dit Jacob froidement en tendant la main.

Frédéric prit dans son secrétaire cinq billets de mille francs qu'il déposa un à un en les dépliant dans la main du forçat. Ce prêt n'était pas tout à fait volontaire. Si Frédéric avait eu la force de refuser, il aurait refusé; mais il craignait Jacob : le lien qui l'unissait à lui dans le passé, il n'osait le briser, quoiqu'il se sentît horriblement gêné par une pareille dépendance. Jacob, pour lui, était un signe fatal qui lui représentait le remords d'une ancienne faute et la possibilité d'une faute nouvelle. Par suite de ce sentiment de servitude d'une part, et de domination de l'autre, Frédéric qui,

comme tous les gens faibles, était superstitieux, voulut assurer contre l'influence de Jacob le résultat de la bonne action qu'il avait commencé à accomplir. Il se défiait de ses forces; aussi, pendant que Jacob, après avoir serré dans sa poche les cinq billets de banque, continuait à aspirer doucement le parfum tant soit peu féminin du Mariland, tira-t-il vivement le cordon de la sonnette.

— Que faites-vous? demanda Jacob surpris de cette action indifférente en elle-même, mais à laquelle la vivacité singulière de Frédéric attachait presque de l'importance.

— J'appelle mon portier, dit celui-ci.

— Je comprends, dit Jacob qui, pour la première fois, jeta les yeux sur le bureau du joueur et vit la lettre pliée et cachetée, c'est quelque missive amoureuse que vous avez à lui confier. Oh! vous avez raison, très-cher, cultivez avec soin cette belle fleur qu'on nomme amour; res-

pirez-en le parfum. Aimez! aimez! Hélas! dans le naufrage de toutes nos illusions :

L'amour seul est resté comme une grande image
Qui survit au réveil dans un songe effacé.

En déclamant ainsi, Jacob s'était avancé sur l'extrémité de son fauteuil d'un air d'insouciance merveilleuse, et comme pour suivre le rhythme des vers qu'il venait de citer. Quand il fut à la portée du bureau, il prit rapidement la lettre écrite par Frédéric et jeta les yeux sur l'adresse avant même que celui-ci pût, par un geste, s'opposer à cette indiscrétion.

— Que veut monsieur? demanda le portier en entrant.

— Rien, dit Jacob; *monsieur* s'était trompé. Et, étendant le bras avec cette emphase et cette ampleur de geste qu'il avait sans doute étudiée dans Frédéric Lemaître :

— Allez! ajouta-t-il.

VIII

Quand le portier fut sorti, Jacob porta alternativement ses regards de la suscription de la lettre à Frédéric, que cet examen en partie double embarrassait visiblement; puis, sans dire un mot, il mit le papier en pièces.

— Monsieur, dit Frédéric avec colère, vous

ai-je donné sur moi le droit d'impertinence?

— On a toujours le droit d'empêcher ses amis de faire une sottise, dit Jacob.

— Sottise ou non, monsieur, j'entends avoir ma liberté; êtes-vous mon maître, pour vous immiscer dans mes affaires, pour m'imposer vos volontés? Qu'avons-nous de commun ensemble? Nous avions fait un marché, ne l'ai-je pas exécuté? Où est le lien qui nous lie désormais?

— C'est-à-dire que vous me chassez, dit Jacob, comme un chien galeux; vous êtes las de moi : je vous pèse. Nous n'avons plus rien de commun, prétendez-vous! Vous demandez où est le lien qui nous lie! Combien paieriez-vous le billet que j'ai entre mes mains, signé de vous? billet qui prouve que, sinon de fait, au moins d'intention, vous avez commis un assassinat.

Ces dernières paroles entrèrent dans le cœur de Frédéric comme autant de gouttes d'eau

glacées; sa colère tomba, il rougit et pâlit tour à tour.

— D'ailleurs, dit-il après quelques instants de silence, d'une voix moins enflée et comme un homme qui cherche à ménager une transition entre un excès d'audace et un excès de faiblesse, savez-vous ce que contenait cette lettre? Pourquoi la déchirer sans en connaître la pensée?

— Cette pensée, je la connais, dit Jacob; pourquoi diable n'êtes-vous pas franc? Voyons, rassurez-vous; je ne vous veux pas de mal, au contraire; ce billet signé de vous, je ne m'en servirai jamais; seulement, je le garde, parce que vous êtes un enfant, et qu'aux enfants, il faut quelquefois montrer les verges pour les faire obéir. Soyons amis et écoutez-moi. Parce que la fortune vous a souri, parce que vous êtes à la tête d'une vingtaine de mille francs, vous vous croyez à l'abri de tout revers! Vous avez en votre possession une fortune, un trésor

inépuisable, et vous voulez jeter ce trésor par la fenêtre! Ce portefeuille qui contient les lettres de madame de Carmé, vous aviez l'intention de le rendre; cette lettre que je viens de déchirer, vous l'écriviez dans cette intention-là. Cela est-il vrai? répondez donc. Quand je vous disais que je vous empêchais de faire une sottise! Vous avez mille francs maintenant, soit; mais êtes-vous donc sûr de les avoir demain? Si le jeu vous trahit, si la fortune vous accable, quel sera votre refuge? où vous abriterez-vous? Accepterez-vous encore la misère comme vous l'avez déjà acceptée? irez-vous demander un expédient aux arbres du bois de Boulogne? La belle avance! et c'était ma foi bien la peine de vous manquer dans la foret de Sénart! Mais vous ne comprenez donc pas la valeur de ce que vous possédez! Tenir par son honneur une femme qui veut rentrer dans le monde après en avoir été bannie, et couvrir d'un manteau légal les peccadilles de sa jeunesse, mais c'est une

mine inépuisable, c'est une fortune de toute la vie! Avant le mariage, elle est à votre merci, vous pouvez d'un mot la réduire au néant; après le mariage, c'est pis encore. A mesure que ses liens de famille s'augmentent, que sa considération s'étend, que le temps consacre sa position et ses droits, votre autorité devient plus puissante, plus impérieuse, car, d'un mot, vous pouvez non seulement la tuer, elle, mais aussi tout ce qui l'entoure, son mari, ses enfants; alors elle paierait au prix de toute sa richesse, de son existence même, ce silence que vous lui promettez, mais sous condition, avec réserve, en gardant le droit de le rompre; me comprenez-vous? Vous avez un esclave à vos ordres, une propriété que vous pouvez exploiter à votre gré, un banquier qui ne peut pas protester vos effets, une lettre de change sans date qu'on vous paie toujours et que vous n'acquittez jamais, et cela sans craintes, sans risques à courir. Pressez le citron, vous en aurez jusqu'à

la dernière goutte ; et quand vous l'aurez bien pétri, bien desséché, vous jetterez l'écorce, et voilà tout. Eh bien ! n'avez-vous pas compris tout cela? Fallait-il vous démontrer ce qu'un enfant comprendrait? ou êtes-vous fou de vouloir perdre en un instant une fortune sûre? Les billets de banque ne sont pas comme les coquillages, on n'est pas obligé de jeter les uns pour ramasser les autres : il en tient beaucoup dans les deux mains.

Ce plan, déroulé à Frédéric par Jacob, était un de ces plans serrés, complets, carrés par la base, logiques dans les développemens, comme cet homme savait les faire; d'un coup d'œil il embrassait l'espace ; il groupait les chiffres, il présentait ses idées par masses et en blocs. Pour lui, un événement n'avait pas de valeur intrinsèque; il le considérait dans ses rapports les plus éloignés, dans ses conséquences les plus incertaines, tout se tenait, tout se coordonnait, tout se liait dans son esprit. L'affaire de Corbeil

lui avait paru une magnifique semence qui ne demandait qu'à être fécondée. Frédéric, étourdi de ce cliquetis d'images saisissantes, de cette combinaison profonde qui embrassait toute la vie, ne répondait pas et baissait la tête.

— Voyons, reprit Jacob, êtes-vous décidément un honnête homme, alors vous mentez à votre nature, vous tronquez votre vocation; faites-vous employé à douze cents francs, dînez chez Flicoteau, buvez de l'eau, prenez des petits verres le soir au café Momus, mariez-vous avec une bonne femme qui raccommode vos chaussettes, barbotez dans la probité, la crasse et les privations, soyez martyr et chantez les litanies de la vertu. Mais si vous tenez à bien vivre, à boire chaud pendant l'hiver, frais dans l'été, acceptez donc les conséquences de vos instincts. Quand on veut la fin, il faut vouloir les moyens. N'êtes-vous qu'une nature manquée, un être amphibie, un mélange de tous les éléments divers, qui composent l'humanité, sans vie pro-

pre, sans pensée, sans spécialité, alors votre serviteur! Je déteste les métis, les races croisées, les polypes, jentends les choses carrément: tout d'un côté ou de l'autre, tout blanc ou tout noir; les hermaphrodites sont pis que des monstres, ce sont des non-sens. Vous viendrez ce soir avec moi, vous serez de ma partie; demain, au lieu de vingt mille francs, vous en aurez quarante, dans six mois vous en aurez cent mille, dans un an vous serez millionnaire; alors libre à vous d'être honnête homme, vous aurez de quoi l'être; alors vous rendrez à Louise-la-Lionne son portefeuille, vous serez généreux; alors vous ne serez pas niais. Voyons, pourquoi me regardez-vous ainsi? Mes paroles ne sont-elles pas claires? vous défiez-vous de moi? Si je ne m'intéressais pas véritablement à vous, sans arrière-pensée, sans motif personnel, croyez-vous que je m'essouflerais à vous convaincre? Suis-je un avocat qui plaide également le pour et le contre, pourvu qu'on le paie? Non pas, s'il

vous plait! Eh! que me fait à moi que vous vous dérobiez au moment de la victoire! Si l'haleine vous manque, que m'importe! j'irai sans vous; mais quand je vous montre les choses comme je les vois, comme elles sont, c'est que je vous veux du bien, laissez-vous faire.

Frédéric hésitait encore, Jacob se leva.

— Je viendrai vous prendre pour dîner, ajouta-t-il; voulez-vous?

Frédéric inclina la tête en signe d'assentiment, avec la passiveté d'un écolier maîtrisé par son maître, plutôt qu'avec l'enthousiasme d'un catéchumène convaincu.

—Pour aujourd'hui, pensa Jacob en se retirant, en voilà assez, mais il m'échappait; demain il lui faut une leçon, je la lui donnerai.

L'ancien forçat fut exact au rendez-vous; à six heures sonnant, il descendait d'un cabriolet élégant à la porte de Frédéric. Il le mena dîner au Rocher-de-Cancale, et lui démontra par appli-

cation comment il entendait la vie : il se fit servir les mets les plus exquis, les primeurs les plus savoureuses; il versa à son convive les vins les mieux famés de la cave des frères Borel. Vers la fin du dîner, Frédéric, un peu étourdi, avait repris sa première assurance; les conseils de Jacob, si froids, si sûrs, si horriblement positifs, en s'accrochant aux parois de son cerveau échauffé par la fumée capiteuse du vin de Sillery, se coloraient de teintes plus chaudes, et, pour ainsi dire, plus attirantes; tous ses instincts de jeune homme se dégageaient avec le gaz; la vie large, au soleil, saturée de délices, lui apparaissait dans tout son éclat; sa conscience n'était pas de ces consciences robustes qui résistent à toutes les influences, et repoussent toutes les tentations, elle se grisait facilement. Aussi, lorsqu'à la sortie du Rocher-de-Cancale, Jacob lui dit d'un air insouciant : — Venez-vous avec moi, répondit-il sans hésiter : — Je ne vous quitte pas.

Frédéric ne connaissait pas la maison où Jacob le conduisit. Ils entrèrent dans un salon convenablement meublé, mais sans aucun luxe de coquetterie; dans ce salon, étaient dressés deux tables de jeu, autour desquelles se pressaient une dizaine d'hommes : les femmes n'étaient pas admises; cette exclusion signifiait que là il ne s'agissait plus de spéculer sur la bourse de quelques échappés de collége et de commis marchands, qui, en payant leur tribut à l'écarté, réclament pour escompte le droit bien innocent de caresser du regard des épaules à demi couvertes : c'était le jeu grave, sérieux, taciturne, le jeu qui ressemble à une lutte mortelle, à ce combat des Beaumanoirs, où, parmi les combattants, tous doivent mourir, excepté le triomphateur.

A la vue de Jacob, il se fit une espèce de mouvement dans le grouppe des joueurs, qui ne détournèrent pourtant pas la tête.

— Attention, dit Jacob à Frédéric; parlez pour moi, et ne vous effrayez pas; allez toujours.

En ce moment un des joueurs se leva du siége qu'il occupait : il avait perdu.

— Je prends les cartes, dit Jacob.

Personne ne réclama. Jacob s'assit, fit placer Frédéric à côté de lui, et fit observer à haute voix qu'en jouant il ne recevait jamais de conseil. Frédéric prit cette observation pour son compte. L'adversaire du forçat était un homme d'une quarantaine d'années qu'à son accent on reconnaissait facilement pour Anglais. Il avait cette fixité de regard, cet imperturbable sérénité de visage qui caractérise les joueurs anglais; il n'avait ni ces superstitions puériles que les Italiens et les Marseillais, races nerveuses, apportent au jeu comme dans toutes les actions de leur vie, ni cette vanterie gasconne des Parisiens qui tiennent à paraître bons joueurs avant tout, et décuplent les chiffres de leurs

pertes pour rehausser le mérite de leur résignation, ni enfin cette nervosité des hommes d'imaginations, des poètes, des écrivains, des artistes, qui poussent à l'excès les démonstrations, et frétillent comme des anguilles qu'on écorche : il était calme sans affectation, maître de lui, Anglais enfin dans toute l'étendue du mot, car tout le monde joue, mais les Anglais seuls savent jouer.

— Quel est votre jeu? demanda Jacob.

— Mille écus, dit l'Anglais.

— Voici mille francs, dit Jacob en tirant un billet de banque de sa poche.

— Le jeu est fait, dit Frédéric en jetant sur le tapis deux autres billets de banque.

Jacob se *poitrinait* et ne laissait voir à Frédéric aucune de ses cartes. Il perdit un point, puis deux, puis trois. Frédéric crut s'apercevoir que, dans un coup de fourchette, Jacob avait mal attaqué, mais il n'osa pas en faire l'observation : la partie fut perdue.

— Si personne ne veut faire le jeu de monsieur, dit froidement Jacob, je garderai les cartes.

Personne ne répondit.

—Quel est votre jeu? dit-il encore une fois à l'Anglais.

— Six mille francs, dit celui-ci.

— Paroli plein! monsieur, c'est bien joué! Je veux vous faire la chance belle; je ferai deux mille francs, et monsieur (il montrait Frédéric) complétera le jeu.

Frédéric, en jetant ses quatre billets de banque sur le tapis, remarqua que les paroles de Jacob, tout insignifiantes qu'elles fussent en apparence, avaient produit sur ceux qui composaient la galerie une espèce d'effet sourd et comprimé. Sur deux ou trois de ces physionomies impassibles qui entouraient les joueurs comme une palissade de chair, il distingua, non pas un sourire, mais une sorte de dilatation involontaire qui signifiait ces symptômes

fugitifs qui signalent d'ordinaire une partie louche, une ruine imminente. Jacob ne lui avait pas présenté le gain comme assuré; Jacob lui-même était-il dupe? cela n'était guère supposable.

Quoi qu'il en soit, le forçat perdit la seconde partie, et Frédéric crut remarquer encore une des deux écoles dans sa manière de jouer.

— Nous avons du malheur, dit Jacob à son heureux adversaire. Risquerez-vous le coup de trois?

— Il y a douze mille francs au jeu, dit l'Anglais.

— Le jeu est fait, dit rapidement Jacob; en voici deux mille. Frédéric, vous allez de dix mille francs.

Pendant que Jacob s'engageait ainsi, Frédéric tortillait dans la poche de son habit les dix billets de banque qui lui restaient avec l'anxiété d'un homme qui commence à se croire

le jouet d'une machination infâme. Les fautes que Jacob avait faites, son obstination à coller ses cartes sur sa poitrine, le quasi-sourire de la galerie, tout cela lui paraissait autant d'indices du piége dans lequel il avait mis le pied.

— Ne faites-vous pas le jeu ? reprit Jacob en regardant fixement Frédéric.

Poussé dans ses derniers retranchements, Frédéric prit son paquet de billets et le mit sous le flambeau du côté de Jacob. Pour ceux qui s'étonneront que, sans préméditation de partie, Frédéric eût apporté sur lui tout ce qu'il possédait, nous ferons observer que presque tous les joueurs ont l'habitude de porter constamment avec eux tout leur avoir, et cela sans idée arrêtée, sans plan préalable. C'est là une de ces superstitions dont nous parlions tout à l'heure. Demandez à un joueur la raison d'une pareille bazarrerie, il vous répondra dans sa langue : C'est un *fétiche !...*

Pendant le court espace de temps que dura cette troisième partie, Frédéric essaya en vain de se rassurer contre ses pressentiments; mais cette fois il n'eut pas la force de contrôler le jeu de Jacob : ses paroles étaient pour lui trop terribles pour que son sang-froid n'en fût pas ébranlé. Pâle et les yeux à demi fermés, il ne se réveilla de la stupeur qui paralysait ses facultés que pour entendre Jacob qui lui disait :

— Vous avez perdu! Venez-vous?

En même temps Jacob se leva, prit son chapeau et sortit. Frédéric le suivait machinalement.

Quand ils furent dans la rue, Jacob lui tendit la main, et lui dit seulement :

— Nous avons eu la chance contre nous, mais nous prendrons notre revanche. Bonsoir, je vais me coucher, faites-en autant.

Cet adieu si bref laissa Frédéric étourdi de sa perte et travaillé par ses soupçons; toute sa nuit fut dévorée par l'insomnie. Il se persuada

que sa perte avait été convenue d'avance, et que Jacob avait sans doute partagé en secret ses dépouilles avec celui qui les avait conquises. Le soleil plongeait ses rayons dans sa chambre, que, les yeux encore ouverts, il méditait sa catastrophe de la veille. Vers midi, Jacob entra. A sa vue, Frédéric ne put réprimer un mouvement d'impatience et presque de dégoût que l'ancien forçat, avec sa perspicacité ordinaire, ne manqua pas de saisir au passage.

— Qu'avons-nous donc ce matin, mon bon ami? dit-il d'un ton ironique habilement déguisé sous un air de bonhomie cordiale; est-ce que nous avons passé une mauvaise nuit ? les pommettes des joues sont enflammées, les yeux tirés, la bouche crispée; je vous engage à demander un médecin; vous avez la fièvre.

Frédéric ne répondit à ces paroles que par un froncement de sourcil qui ressemblait à un reproche et à une menace.

— Je parie, continua Jacob, que vous m'en

voulez, que vous m'accusez de votre perte d'hier : c'est mal, savez-vous. Peut-être même allez-vous jusqu'à croire que j'ai profité de votre ruine : c'est mal, savez-vous, de soupçonner ainsi votre meilleur ami.

— Je ne soupçonne personne, dit Frédéric à qui le courage manquait pour exprimer nettement sa pensée. Seulement je me défierai à l'avance des parties que vous me proposerez ; vous n'avez pas encore trouvé le moyen de gagner infailliblement.

— Très-vrai, murmura Jacob; je me suis laissé prendre à de grossières amorces. On m'avait représenté l'Anglais contre lequel j'ai perdu comme une espèce de niais sans bec ni ongles, et c'est un de ces milans d'outre-mer qui passent le détroit pour faire la chasse en terre-ferme. Mes amis m'ont trompé. Ce sont de singuliers *pistolets* que ces amis-là ; la cuirasse qui couvre leur conscience n'est pas bien solide : une pièce de cent sous y fait balle.

— Et vous vous êtes laissé jouer par eux, dit Frédéric toujours tourmenté par un sentiment de défiance, vous qui êtes si habile en théorie et si radical dans vos moyens pratiques.

— Je ne suis qu'un enfant, dit humblement Jacob.

Pendant ce court dialogue, Frédéric s'était levé et habillé; il se jeta, sans mot dire, dans un fauteuil et s'y enfonça résolument devant Jacob.

Celui-ci prit à son tour un fauteuil et s'y assit froidement en face de Frédéric. Tous deux demeurèrent ainsi silencieux. Frédéric prit une cigarette et l'alluma, Jacob en prit une autre et l'alluma à son tour. Pendant quelques minutes les deux cigarettes seules dialoguèrent entre elles.

— Parbleu, dit à la fin Jacob, il faut convenir que nous sommes de tristes marionnettes tous les deux. Voilà que nous nous boudons comme amant et maîtresse. Dites-moi donc ce qu'il

faut que je fasse, mon petit, pour arriver au raccommodement? Je ne demande pas mieux que de faire les avances. Et, tenez, poursuivit-il en changeant brusquement de ton, je ne conçois pas votre désespoir; vous avez perdu quinze mille francs hier; après, n'en avez-vous pas le double à votre disposition? Ai-je bien fait de déchirer cette lettre que vous vouliez envoyer? ne vous ai-je pas sauvé? Tirez un mandat à vue sur Corbeil!

— Je n'en ferai rien, dit Frédéric.

— Vraiment, dit Jacob étonné; nous nous mutinons contre le sort, nous boudons contre notre ventre; mais il faut vivre pourtant.

— Je vivrai comme je pourrai; je supporterai la misère s'il le faut, mais je n'emploierai pas un moyen qui me répugne!

— Tara ta ta, boun, boun! cria Jacob en tapant sur son chapeau pour imiter la grosse caisse des parades de saltimbanques; allez, la musique! Ceci est ma foi une bien belle phrase

d'annonce; vous feriez très-bien le *boniment* à la porte de la Femme-Sapeur ou de l'Homme-Squelette.

Comme Frédéric haussait les épaules d'un air d'impatience, il ajouta plus sérieusement :

— Votre résolution est bien prise ?

— Irrévocablement.

— A la bonne heure.

Jacob se leva sans rien ajouter, salua de la main Frédéric qui ne bougea pas; seulement, quand il fut près de la porte, il se retourna et dit :

— A propos, si vous avez besoin de quarante sous pour dîner, je peux vous les prêter

Cette insolente bravade, encore aiguisée par le ton railleur de la voix qui la prononçait, fit bondir Frédéric. Il se leva pour répondre, mais Jacob avait déjà disparu. Obligé de garder le trait dans la blessure, Frédéric prit un amer plaisir à la voir saigner. Les paroles de Jacob, dans leur énergie calculée, résumaient dure-

ment sa position. Il ne possédait plus rien, lui qui possédait la veille de quoi acheter une conscience d'homme politique ou une vertu d'opéra; pour nous servir d'une métaphore qu'il employait souvent : il était *rasé comme un ponton.* Ce sentiment de détresse absolue, au lieu d'amollir son courage dans le premier instant, l'échauffa au contraire et le raidit.

— Qu'importe, se dit-il, je vivrai comme un maçon, j'avalerai le calice jusqu'à la lie, mais je tiendrai ma parole, et je ne tirerai pas à vue sur Corbeil. Assez d'infamies comme cela.

Il sortit armé de cette héroïque résolution, emprunta cinq francs à un de ses amis, dîna au Palais-Royal, à la Rosière, moyennant six sous le plat de viande et quatre sous le plat de légumes, prit une demi-tasse sans petit verre au café Momus, et, le soir, alla risquer l'argent qui lui restait à l'estaminet du Grand-Orient, sur le tirage des billes de poule. La chance lui fut défavorable; il avait parié pour

la seconde, la première sortit trois fois et lui enleva en trois coups les trois francs cinquante centimes qu'il avait si parcimonieusement conservés.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PQ
2217
D3F6
t.1

David, Jules Antoine
Frédéric le lion

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY